

VIGER, avenue

1 à 756 ouest



archives  
municipales

VOUS NOUS OBLIGERIEZ EN NOUS RETOURNANT

LE DOSSIER DANS LE PLUS BREF DÉLAI.

CE DOSSIER  
CONTIENT  
DES DOCUMENTS  
ORIGINAUX.

ILS SONT CONSERVÉS DANS  
LE FONDS DU SERVICE DU  
GREFFE (VM6)

INCENDIE

VOIR: SAINT-ANTOINE, Rue R 3082.2  
(2 à 106 ouest)

**Document(s) illisible(s)**

**lors du**

**microfilmage**

Année 1895



The restaurant formerly known as "The Occidental," situated at 121-Vitre Street, is one of the best-known restaurants and supper-rooms in the city and is to let. It has only recently been renovated throughout, and is now a very bright and cheerful little place. There are a number of small private supper-rooms, and dining-rooms suitable for small dinner parties. The house is lit by electric light, and the kitchen, pantries, bar and wine cellars are all fitted up in the most modern manner. The house has a large clientele. Mr. Eusebe Laiberte, real estate agent, is in charge of the property.

1895



*Le Canada* 22 sept. 1947  
Centre civique

Montréal, 17 sept. 1947.

Monsieur le directeur. Vous avez lu avec intérêt les exposés de monsieur Edgar Genest, président de l'Office du Tourisme et des Congrès de Montréal et de monsieur F. Taggart Smyth, gérant général de la Banque d'Épargne de la Cité et du District de Montréal, et Président de la Ligue du Progrès Civique, concernant un centre touristique localisé près de la gare centrale du Canadien National entre la rue Lagachetière et la rue St-Antoine.

Ce site est justement sur le tracé du raccordement des voies souterraines de nos chemins de fer et du métro-autostrade de "La Compagnie d'Entreprise du Terminus de Montréal" entre les voies de l'ouest et de l'est de la cité. C'est donc un obstacle que l'autorité municipale doit prévenir.

Techniquement parlant, c'est aussi le seul endroit où peut sortir de terre un tunnel construit sous le fleuve St-Laurent et qu'il soit possible d'amener ce tunnel au niveau des rues de la cité et des voies de nos deux compagnies de chemin de fer.

C'est bien beau de parler de centre civique, d'encouragement au tourisme, mais, s'il vous plaît choisissons donc un site qui ne soit une entrave au développement général et au décongestionnement de notre Métropole.

Un centre civique n'appartient pas seulement aux grands hôtels, mais à un plus "grand Montréal". Pourquoi construire, même gratuitement, de nouvelles ruches sur l'espace étranglé par la montagne et ensuite prier les contribuables des autres quartiers à dépenser des dizaines de millions pour réparer les erreurs que certaines gens capables d'esprit civique ont eux-mêmes provoquées?

Gaspiller les deniers, les disponibilités liquides du public, et surcharger la propriété à Montréal, ce n'est certainement pas un moyen de rendre la propriété intéressante, d'encourager la construction de logis par l'initiative privée et d'espérer le règlement de ce problème du logement que nos autorités religieuses réclament à grands cris. L'administration municipale et les citoyens bien pensants ne doivent pas sacrifier l'avenir de la communauté au mirage trompeur qui l'attire vers le socialisme d'état, mal dont souffre présentement la vieille Europe.

Il y a bien d'autres sites en dehors de l'engorgement dû à la montagne qui peuvent être choisis pour la localisation d'un centre ci-

vique, lequel doit faire suite à un plan d'ensemble de circulation et non le précéder au petit bonheur.

C'est ainsi que la Compagnie d'Entreprise du Terminus de Montréal apprécie les avantages d'un centre civique entre les rues Bleury, St-Laurent, Vitre et Dorchester. Ce site étudié depuis 1910 fut choisi par six ingénieurs en chef de chemin de fer à cause des niveaux et de certaines exigences techniques. Ce qui est encore très important, ce site permet le stationnement de 15,000 autos sans nuire à la circulation de surface et est atteint facilement par les tramways, le métro-autostrade étoilé, les autobus, les boulevards étoilés de surface et est même surplombé d'un aérodrome. Du même coup il fait disparaître la fumée et beaucoup de taudis.

A cause des multiples inconvénients du site proposé près de la gare centrale du Canadien National, nous prions donc nos concitoyens qui se croient imbus d'esprit civique, de considérer non seulement les avantages à courte vue d'un centre touristique, mais aussi ses avantages sociaux, et économiques, afin qu'il soit au service général du public et un véritable élément de progrès dans l'avenir de notre ville.

Le site proposé, de bonne foi sans doute, par nos deux propagandistes devient plus qu'une entrave et une erreur technique, mais un crime national qu'il faut éviter à tout prix.

Votre tout dévoué,

Séraphin Oulmet, I.C.A.G.

N.D.L.R. — Cette tribune étant ouverte à tout le monde, nous invitons le public à s'en prévaloir. Nous nous réservons cependant les droits qui sont de mise en journalisme sur les lettres qu'on nous envoie et dont le signataire doit se rendre entièrement responsable.

22-9-1947

#### Le Centre civique

Mercredi soir dernier, à la réunion mensuelle des propriétaires et contribuables de l'est, M. Séraphin Ouimet, ingénieur civil, a répondu à M. Lucien Dansereau, i.e., sur la question du centre civique à Montréal. En guise de réponse, M. Ouimet a comparé le projet de M. Dansereau à celui préconisé par la Compagnie d'Entreprise du terminus de Montréal.

Au début de la réunion, le Dr D.-E. Lecavalier a présenté le nouveau président de l'Association, M. A. Farly, conseiller municipal. On a aussi adopté deux résolutions pour demander à la ville le pavage de la rue Jeanne-d'Arc, au nord de la rue Sherbrooke, dans le plus bref délai possible, et la formation d'une commission d'enquête pour étudier les causes immédiates et éloignées de la vague de crimes qui sévit présentement dans la métropole.

M. Ouimet a voulu démontrer les avantages du centre civique proposé par la C.E.T. de M. qui, dit-il, ne serait qu'à une minute plus à l'est que celui proposé par M. Dansereau. "Outre les avantages de la nécessité d'un centre civique, il y a lieu de considérer les avantages sociaux et économiques des deux sites", a dit M. Ouimet, "et cela, au point de vue de la circulation, de la décongestion du trafic et de l'avenir de notre métropole".

M. Ouimet affirme que le site à la gare centrale augmentera les difficultés de circulation entre la montagne et le fleuve, problème que l'on cherche actuellement à résoudre. Car, dit-il, avec l'accroissement de la population il en résultera une concentration plus intense. Aussi pareil site deviendrait, d'après M. Ouimet, un obstacle à un véritable plan d'ensemble de circulation. Il se demande comment on y pourrait faire entrer puis sortir de dix à quinze mille personnes avec l'actuel régime de transport, alors que le stationnement pour l'automobile est notoirement insuffisant.

M. Ouimet estime que le site en question est trop éloigné du terminus de trams de la rue Craig, et en plus il se trouve dans une partie déjà surcongestionnée comme circulation. Il pourra servir les grands hôtels du voisinage, dit le conférencier, mais ne fera qu'aggraver un problème d'édilité public déjà aigu.

M. Ouimet préconise un autre site qui serait choisi entre les rues Bleury, St-Laurent, Vitré et Dorchester, c'est-à-dire immédiatement au nord du terminus actuel du tramway et connexe à ce dernier, ce qui le placerait en dehors de la zone d'étranglement de circulation dû à la montagne et au fleuve. M. Ouimet affirme en effet que le mont Royal complique singulièrement la circulation, en la restreignant à une demi douzaine de grandes artères transversales entre la montagne et le port à cause de l'engorgement des rues tracées immédiatement à l'est et à l'ouest qui relient les quartiers domiciliaires d'Outremont et de Mont-Royal, au quartier des affaires.

2-3-1948



# Un petit bijou d'architecture dans le désert du Palais



**JEAN-PIERRE BONHOMME**

Le temps qui passe nous fait voir que le Palais des congrès, dans le contexte du lieu où il est situé, est une erreur d'urbanisme, donc d'architecture. Un architecte qui n'est pas un urbaniste est un imposteur, rappelle M. Paucard dans son intéressant petit volume sur les effets dévastateurs de l'architecture moderniste.

Non pas que le dessin du concepteur, Victor Prus, soit moins bon que d'autres. Mais on ne place pas, au coeur d'une ville, une sorte de soucoupe volante miroitante sans égard pour ce qui s'y trouve; si près d'une Place d'Armes tricentenaire par ailleurs. L'ensemble, à notre avis, qui flotte au-dessus d'un enfer environnemental, celui de l'autoroute — on ne le dira jamais assez fort — est une insulte, un véritable affront, que les fonctionnaires du gouvernement du Québec et ses architectes ont fait et font encore aux piétons de la ville de Montréal.

Ce qui est désolant n'est pas

tant l'erreur commise, c'est le refus du gouvernement d'admettre l'existence du problème et de proposer un remède. La réputation de Montréal, ici, est directement et internationalement mise en cause.

Cela dit, on trouve, dans ce brutal environnement, un petit bijou d'architecture, une sorte de perle dans la porcherie: l'immeuble éclectique du 205 ouest, rue Viger.

M. Prus et ses collègues Jean-Louis Lalonde et Henri P. Labelle ont admirablement réussi, dans ce cas, à marier l'architecture patrimoniale de cette partie de la vieille ville — ce qui en reste — avec l'immeuble du Palais des congrès.

Voilà un nouvel immeuble qu'on pourrait appeler post-moderne, puisque ses lignes «internationales», «qui reprennent le vocabulaire du Palais», comprennent des éléments décoratifs. Les deux petites boules décoratives, par exemple, rendent un hommage bien placé à une sorte de petit temple, posé sur le toit; ce qui nous rappelle des architectures jadis mieux proportionnées. Voilà un post-modernisme qui n'est pas une simple caricature de ce style dont la «popularité» est en chute libre.

Les architectes nous le disent eux-mêmes, «l'édifice, tout en



Le nouvel immeuble du 205 Viger est une création des architectes Victor Prus, Lalonde et Labelle. Il se trouve dans le brutal environnement du Palais des congrès.

possédant sa propre dynamique, constitue une insertion intégrée dans un contexte hétéroclite... qui réconcilie la disparité de bâtiments voisins».

Il offre plus que cela, il intègre assez bien dans sa propre structure un ancien immeuble de brique dont la conservation a été

imposée par le ministère des Affaires culturelles. Et puis l'immeuble, surtout, se distingue par une entrée bien identifiée, sur rue; il a donc une présence urbaine réelle. On ne peut en dire autant du Palais.

On aurait toutefois pu rendre l'immeuble encore plus attra-

yant en prolongeant l'arcade, côté ouest, tout le long de la rue. Même si, actuellement, cette arcade donne un petit peu d'âme au désert de stationnements environnant, elle a l'air un peu gratuite car les piétons ne peuvent l'emprunter.

Le 205 Viger est une promo-

tion d'une firme privée, la Marofranc. Cette entreprise a sans doute procédé parce que le Palais a manifesté sa volonté de s'y installer. Le Palais, effectivement, loue et occupe trois des étages de l'immeuble. Malheureusement, Marofranc a fait faillite et c'est maintenant la Banque Nationale de Paris, le créancier, qui est propriétaire.

L'intérêt de l'immeuble est renforcé par la présence, au rez-de-chaussée et à l'étage, d'un restaurant italien et de deux boutiques de bonne tenue. Voilà un environnement d'une exceptionnelle richesse qui donne du caractère à la ville.

Cet immeuble est d'une qualité évidemment supérieure aux horreurs que la chaîne d'hôtellerie Holiday Inn et le gouvernement fédéral (la coopérative chinoise) offrent depuis peu sur cette même rue.

Mais ce succès vient en quelque sorte comme un effet secondaire. C'est une réussite accidentelle dont nous sommes redevables à la catastrophe d'à-côté. Qu'il serait réconfortant de constater, un jour, qu'une oeuvre pareille, bien qu'imparfaite — les boîtes hermétiquement fermées ne peuvent être idéales — fait partie d'un mouvement urbain concerté, généralisé.

PRINCE EDWARD PARK (51 à 265)

VOIR: MAISONNEUVE, Boulevard de R 4825.2  
(100 ouest)



DIRECTION DES PARCS ET DES LIEUX HISTORIQUES NATIONAUX

PARCS CANADA

DIRECTION DES AFFAIRES INDIENNES ET DU NORD

ADRESSE 75 RUE vitré o

ANNEE DE CONSTRUCTION 1893

ARCHITECTE

PARTICULARITE

EXTRAIT LISTE SOUMISE LE 20 AVRIL 1972



Photo La PRESSE, Michel Gravel

## Derniers moments

Un des derniers immeubles ayant front sur l'avenue Viger ouest, entre le boulevard Saint-Laurent et la rue Saint-Urbain, et portant encore l'empreinte du dernier occupant, la Trio Shirt Manufacturing Co., tombe lentement sous le pic du démolisseur. Selon le commissaire général de la Commission d'initiative et de développement économique de Montréal (CIDEM), Pierre Shooner, la conservation de l'édifice a été envisagée.

Mais des examens par des experts ont révélé que la mauvaise qualité du sol avait engendré des défauts dans la structure du bâtiment, qui doit par conséquent disparaître. La démolition de cette bâtisse, et de sa voisine du 85 avenue Viger, permettra la consolidation des terrains vacants de cette partie du quartier chinois, que l'administration cherche à revitaliser.

DIRECTION DES PARCS ET DES LIEUX HISTORIQUES NATIONAUX

PARCS CANADA

DIRECTION DES AFFAIRES INDIENNES ET DU NORD

ADRESSE 79 RUE vitré o

ANNEE DE CONSTRUCTION 1837

ARCHITECTE

PARTICULARITE

EXTRAIT LISTE SOUMISE LE 20 AVRIL 1972

VOIR: 75 ouest

VCIR: 75 ouest





Vitrine & St-Urbain



angle S/O Saint-Urbain

100 ouest

Vitrine & St-Orpain



ORIENT, Hôtel (PROJET)

VOIR: SAINT-URBAIN, Rue R 3320.2  
(environ 953)



## Fire melts street lamps, damages Palais des congrès



Glass structure at Palais des congrès reflects dancing flames as firefighters battle inferno early yesterday on corner of Viger Ave. and Jeanne

Mance St. The fire, which fire officials suspect may have been set, caused about \$3-million worth of damage to the neighboring convention

centre. The burning four-storey building generated so much heat that nearby windows shattered and lampposts melted.

Gazette, Denis Cyr

## Convention centre hit by \$3-million damage

By ELIZABETH THOMPSON  
of The Gazette

Arson is suspected in a fire that destroyed an abandoned building yesterday and caused about \$3 million worth of damage to Montreal's convention centre.

Fire officials also fear that someone may have died in the fire because vagrants often slept in the abandoned building, situated on the northeast corner of Viger Ave. and Jeanne Mance St.

Clean-up crews planned to work around the clock in an effort to open Jeanne Mance and Viger Sts. by tomorrow.

When firemen reached the scene at 5:24 a.m. the building was a four-storey inferno, fire chief Yvon Bineau said.

He said alarms are usually rung one at a time but the first crew immediately rang five alarms.

Bineau said there was little

doubt that the fire was set, but any evidence of arson was probably destroyed with the building.

As more than 100 firemen fought the fire, heat shattered windows and melted lamp posts at the neighboring Palais des congrès.

The abandoned building, valued at about \$500,000, collapsed shortly after 6 a.m.

Denis Bibeau, building manager for the Palais des congrès, said about 1,000 of the centre's windows were cracked or shattered by the intense heat. The outside walls on the west side of the centre were also badly damaged.

Bibeau said the centre was closed yesterday and 1,500 delegates to the Telephone Pioneers of America convention were moved to the Queen Elizabeth Hotel for the day.

The convention centre will reopen today.



# \$2 MILLIONS DE DOMMAGES AU PALAIS DES CONGRÈS

**Le Palais des congrès de Montréal a subi pour environ \$2 millions de dommages, lors d'un incendie qui a détruit un édifice adjacent de six étages.**

Manifestement, le brasier est d'origine criminelle et on croit même qu'il aurait été allumé d'une façon téléguidée.

La bâtisse visée, située dans le quadrilatère des rues Chenneville, Jeanne-Mance, Viger et La Gauchetière, avait une superficie d'environ 40,000 pieds carrés. À l'arrivée des pompiers, l'édifice au complet flambait, du deuxième au sixième étage.

#### Hypothèse

Selon un pompier expérimenté, une seule hypothèse peut expliquer une telle intensité: de l'accélération a été déposée quelques jours auparavant, un peu partout dans la bâtisse, et le feu a été mis à distance, car selon ce pompier, l'incendie a pris tellement rapidement et intensément qu'il aurait été impossible pour une personne d'en sortir vivante, après l'avoir allumé sur les lieux.

Dès leur arrivée, les hommes du chef Marcel Audard ont compris qu'ils ne pouvaient rien faire pour sauver l'immeuble centenaire, qui était désaffecté depuis plusieurs mois et voué à une démolition éventuelle.

Ils ont donc concentré leurs efforts sur les immeubles environnants. Ils ont remporté du succès avec les maisons situées derrière la bâtisse en flammes, mais ont éprouvé plus de difficultés avec le Palais des congrès, situé de l'autre côté de la rue Viger.

#### Structure de verre endommagée

La structure de verre qui recouvre l'ouest du Palais, a subi des dommages considérables. Plus de 500 fenêtres ont fondu sous la chaleur. La structure métallique a tordu et le béton de la tour d'administration a été désagrégé.

Plus de 150 pompiers, répondant à une alerte générale,

ont mis près de deux heures avant de maîtriser l'immense brasier, qui dégageait des flammes de plus de 100 mètres de haut au début de l'incendie.

Quelques pompiers ont subi des blessures mineures, mais aucun d'eux n'a dû se rendre à l'hôpital.

#### Clochards

Des indigents couchaient régulièrement dans ce vieil immeuble, mais il serait surprenant que l'un d'eux se soit retrouvé dans les décombres. Si le feu a bel et bien été préparé d'avance à l'aide d'accélérateurs, ceux-ci auront fait fuir tous les «robineux».

Il n'en reste pas moins qu'il faudra au moins deux ou trois jours avant que les décombres soient fouillés au complet et c'est à ce moment que l'on saura si l'incendie a raflé des vies humaines.

Une enquête est présentement en cours, menée par la section des Incendies criminels de la police de la CUM.

# Une chaleur d'enfer

**«En 25 ans de métier, c'est la première fois que je vois un incendie, dans un immeuble, dégageant une chaleur aussi intense.»**

C'est ce qu'a déclaré le chef Marcel Audard, premier arrivé sur les lieux du gigantesque incendie, hier matin, au centre-ville de Montréal.

«Tant que le premier jet d'eau n'a pas été lancé sur le feu, soit environ cinq minutes après notre arrivée, la chaleur était immense. Ce bâtiment centenaire contenait beaucoup de poutres de bois, qui ont fait de ce feu l'un des plus spectaculaires des dernières années», a-t-il précisé.

La chaleur était si vive que des vitres de condominiums, situés sur la rue De La Gauchetière, ont été fracassées, à plus de 100 mètres de l'incendie.

Pour sa part, le photographe André Bonin, du *Journal de Montréal*, qui «couvre» des incendies depuis 15 ans, a déclaré n'avoir jamais vu un feu avec autant de chaleur. «C'était un enfer. Les pompiers devaient se cacher derrière des poutres de ciment, sinon ils auraient pu brûler. D'autres pompiers ont dû fuir une échelle aérienne, placée trop près du brasier, et l'échelle a subi pour environ \$30,000 de dommages.

«Au début, j'étais assez près du feu, tout en utilisant une lentille nor-

male, mais j'ai dû m'éloigner rapidement et changer ma lentille pour un «zoom», a expliqué M. Bonin.

«À un certain moment, un mur complet de briques s'est écroulé. C'était comme si on avait donné une chiquenaude sur une brique et que toutes les autres avaient suivi. Les pompiers, qui craignaient une telle

chute, avaient pris toutes les précautions nécessaires pour que personne ne soit blessé», a conclu M. Bonin.

D'autre part, le chef Audard a indiqué que l'édifice avait été inspecté par les pompiers il y a un mois et que tout fonctionnait bien, y compris le système de gicleurs qui, hier, ne fonctionnait plus...



Une vision d'enfer, dans un ciel bleu...

Photo André BONIN



Photo André BONIN

Un camion à incendie, qui se trouvait trop près du brasier, a subi pour environ \$30,000 de dommages.



Photo André BONIN

Des flammes d'au moins 100 mètres de haut ont fait de cet incendie un spectacle grandiose.

## Le Palais rouvre ses portes aujourd'hui

**Le Palais des congrès de Montréal reprendra normalement ses activités aujourd'hui, après avoir été fermé durant toute la journée d'hier, à cause de l'incendie qui a ravagé un immeuble adjacent.**

Un congrès de «Telephone Pioneer of America», réunissant environ 2,000 personnes, devait commencer hier matin. Il a pu se tenir partiellement à l'hôtel Reine-Elizabeth, mais dès ce matin, il battra son plein au Palais des congrès et il sera suivi de

la soirée René Lévesque et de l'exposition Sibec III.

De nombreuses œuvres d'art, exposées dans le cadre d'Expos-Arts de Montréal, ont été sauvées des flammes.

D'autre part, l'édifice incendié était classé comme monument historique par la ville de Montréal. Il était représentatif, au dire des autorités, de l'architecture industrielle de la fin du 19<sup>e</sup> siècle, à Montréal.

Il faut maintenant s'attendre à ce que le terrain devienne bientôt un stationnement ou le site d'un nouvel hôtel, tel qu'il avait été projeté il y a quelques années.

# L'édifice voisin incendié



Le brasier avait envahi l'édifice au complet, à l'arrivée des pompiers.

Photo André BONIN



Une vue générale de l'incendie, en plein centre-ville de Montréal.

Photo André BONIN

# Un violent incendie abîme le chic Palais des Congrès

■ Des centaines de vitres du Palais des Congrès de Montréal ont volé en éclats, tôt hier matin, sous l'effet de l'intense chaleur qui se dégageait d'un gigantesque incendie qui a complètement détruit un édifice désaffecté de six étages situé à quelques mètres à peine du luxueux complexe.

**Texte:**

**RAYMOND GERVAIS**

**Photos:**

**JEAN GOUPIL**

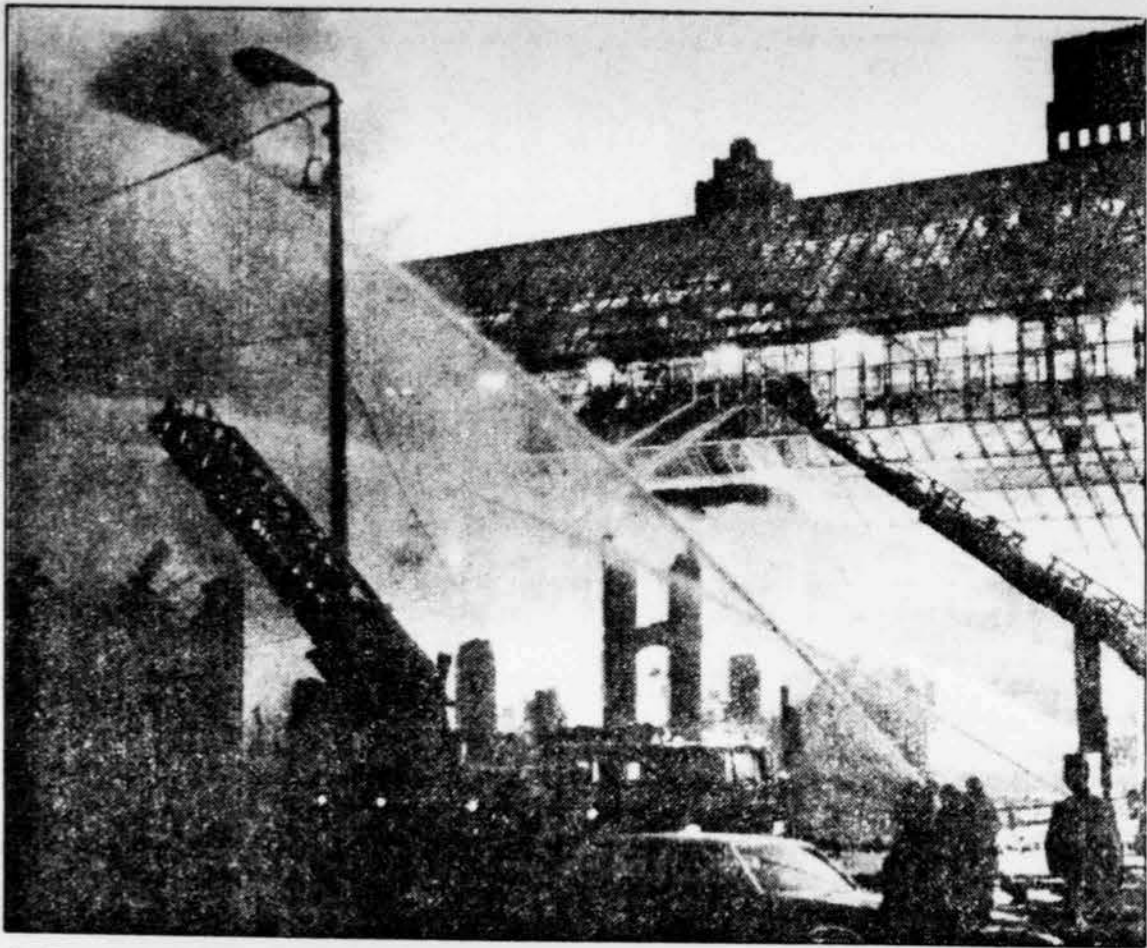
Les dégâts infligés à l'édifice du Palais sont si importants que l'organisme qui le gère a été forcé d'annuler toutes ses activités pour la journée d'hier.

Toutefois, les quelque 1500 délégués au Congrès des Pionniers du téléphone d'Amérique, qui se déroulait au Palais depuis dimanche, ont pu être immédiatement transférés à l'hôtel Reine-Elizabeth; le congrès devait se poursuivre dans la section est du Palais dès ce matin.

Commentant cette performance, le président de Bell Canada, M. Raymond Cyr, a souligné que Montréal avait ainsi fait honneur à sa réputation. «C'est l'exemple parfait de l'efficacité montréalaise», a-t-il dit lors du repas des Pionniers, hier, en ajoutant: «Ce qui est difficile, nous le faisons tout de suite. Quant à ce qui est impossible, il nous faut un délai de quelques minutes...»

Un porte-parole du Palais des Congrès, M. Denis Bibeau, a déclaré à LA PRESSE que même si les flammes n'avaient pas atteint l'édifice, la chaleur, l'eau et la fumée avaient néanmoins endommagé lourdement la façade ouest de l'immeuble de béton. «Le ciment s'est désagrégé et les lampadaires de l'entrée principale, rue Lagauchetière, ont littéralement fondu», a-t-il précisé.

M. Bibeau évalue les dommages à près de \$3 millions. Néanmoins, le Palais pourra rouvrir ses portes dès aujourd'hui et les événements inscrits au programme, à savoir la soirée René



**Le feu s'est déclaré avant la levée du jour, dans un immeuble désaffecté de six étages, à la limite du quartier chinois.**

Lévesque et l'exposition Sidbec III, auront lieu comme prévu.

C'est par ailleurs avec soulagement qu'Yves Paquette, coordonnateur technique de l'exposition des oeuvres de Jean-Paul Riopelle qui s'est terminée dimanche soir, a appris que les gicleurs installés dans la grande salle d'exposition ne s'étaient pas déclenchés.

«Imaginez les dégâts si l'eau avait atteint les toiles! La majorité des oeuvres avaient été emballées à la fin de l'exposition, dimanche, mais il restait pour encore quelque \$300 000 de tableaux qui auraient pu être irrémédiablement perdus», a déclaré M. Paquette.

Déjà hier matin, les employés du Palais des Congrès entreprenaient l'opération nettoyage. Il a d'abord fallu faire tomber les vitres brisées afin d'obturer temporairement les ouvertures jusqu'à ce que l'impressionnante verrière, l'une des caractéristiques architecturales du Palais des Congrès, soit remplacée.

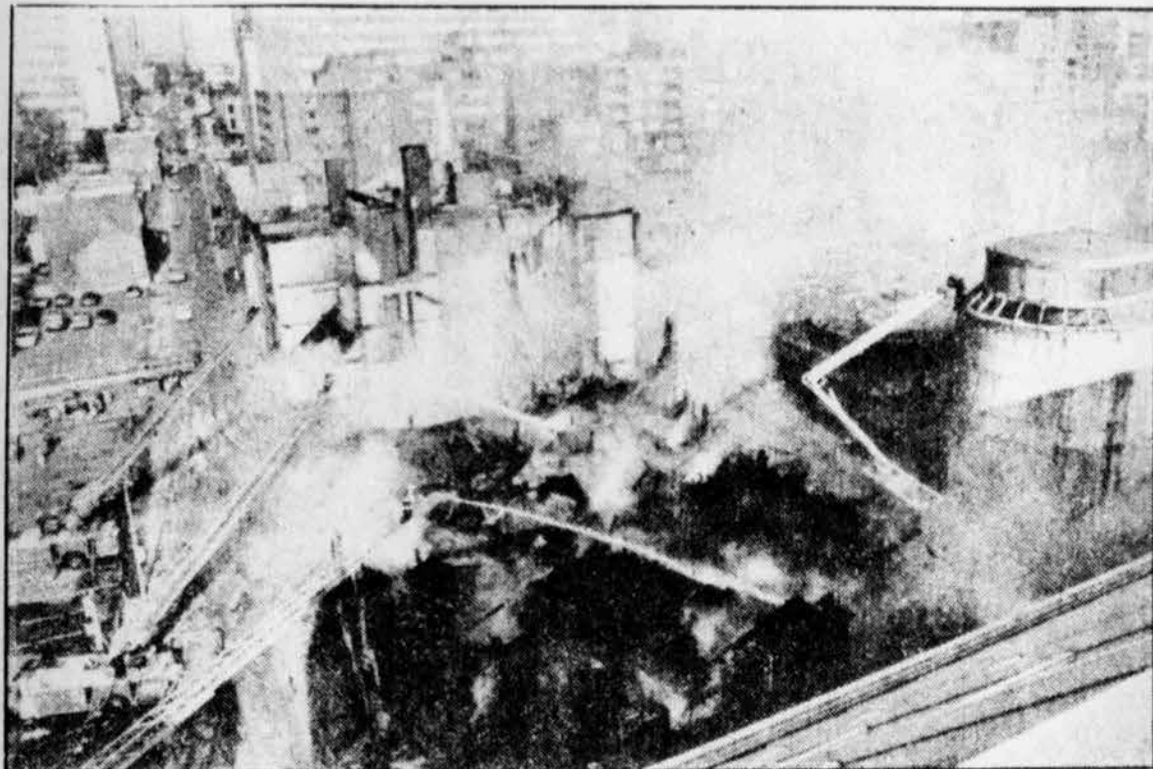
M. Bibeau a précisé que ce remplacement pourrait prendre jusqu'à un mois, par suite de la difficulté de trouver ce genre de structure, faite de verre trempé. Il a ensuite fallu éponger l'eau et éliminer la poussière et la suie.

Quant à l'édifice qui a été la proie des flammes, il s'est écroulé peu de temps après l'ar-

rivée des pompiers, qui ont surtout cherché à limiter la propagation du feu plutôt que de s'attaquer au foyer de l'incendie.

Le feu a nécessité cinq alertes et l'intervention de quelque 125 pompiers. Deux béliers mécaniques s'affairaient hier à ramasser les tonnes de briques qui jonchaient les rues Viger, Cheneville et Jeanne-Mance.

On ignore la cause du sinistre, mais comme l'a précisé un pompier, il est fréquent qu'un incendie se déclare dans un édifice désaffecté après le passage de vagabonds qui, pour se réchauffer, font un feu de camp sur le plancher.



**Au petit matin, quelque 125 pompiers étaient encore à l'oeuvre pour empêcher une conflagration.**



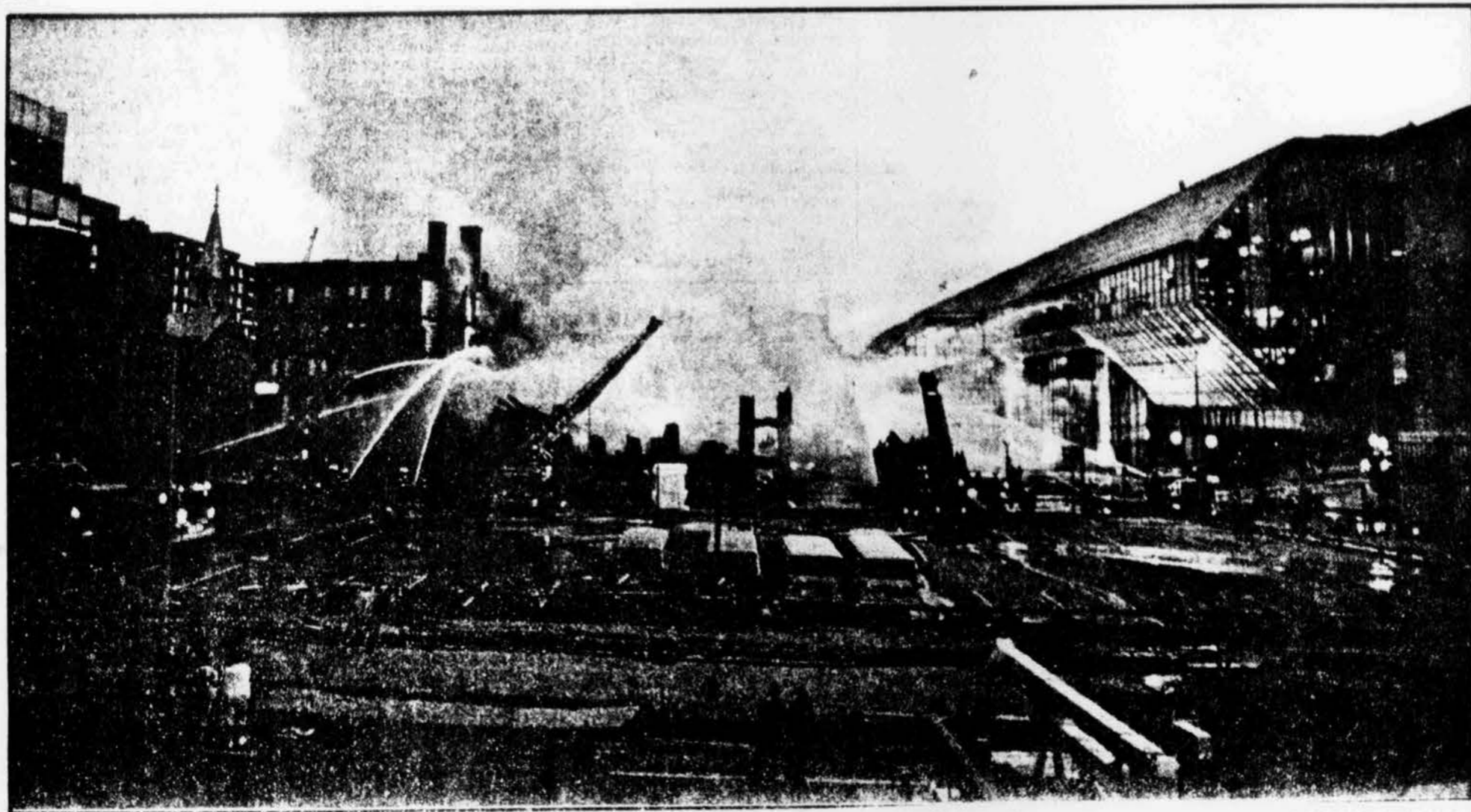
**Les employés du Palais des Congrès ont d'abord fait tomber ce qui restait des vitres éclatées avant de boucher temporairement les fenêtres.**



Quelques toiles de l'exposition Riopelle n'avaient pas encore été emballées: si les gicleurs s'étaient déclenchés...



Les murs de briques de l'édifice dévasté sont tous tombés dans les rues avoisinantes.



## \$3 MILLIONS De lourds dommages au Palais des Congrès

Le remplacement des centaines de vitres du Palais des Congrès qui ont volé en éclats hier matin, sous l'effet de la chaleur provenant d'un incendie voisin, pourra prendre jusqu'à un mois. Néanmoins, le complexe, fermé hier pour permettre l'obturation de la verrière, reprendra ses activités dès aujourd'hui, et les activités inscrites au programme se dérouleront comme prévu. Les dommages infligés à la façade ouest de l'édifice par la chaleur, l'eau et la fumée sont évalués à près de \$3 millions.

photo Jean Goupil, LA PRESSE



## **Le gigantesque incendie** **de lundi dans le centre-ville**

# **UN ACCIDENT?**

L'incendie gigantesque, qui a détruit un immeuble désaffecté situé dans le quadrilatère Jeanne-Mance, Viger, Chenneville et De La Gauchetière, dans le centre-ville de Montréal, aurait été allumé accidentellement par un des nombreux clochards qui s'en servaient comme gîte.

**Guy Roy**

C'est tout au moins la conclusion à laquelle en sont venus les enquêteurs de la Section des incendies criminels de la police

de la CUM, à la suite de l'interrogatoire de deux témoins.

Un chauffeur d'autobus a tout d'abord déclaré être passé tout près au début de l'incendie et avoir aperçu des flammes dans un endroit bien déterminé du rez-de-chaussée.

Ce témoignage fut ensuite corroboré par un nomade qui couche fréquemment dans de tels endroits. Il a révélé avoir été réveillé par la fumée, alors qu'il s'était assoupi au troisième étage.

Selon lui, cette fumée sortait effectivement du premier étage, ce qui confirme la probabilité qu'il s'agit d'un incendie d'origine accidentelle, même s'il y a eu possiblement surtout de la négligence.

### **Pas d'accélération**

C'est tout à fait différent de la version fournie par un des premiers pompiers arrivés sur les lieux. Selon lui, de l'accélération avait été placée à divers endroits et l'incendie avait été allumé de façon téléguidée.

Ce pompier se fait alors sur le fait que pratiquement tout l'édifice était en flammes à son arrivée.

De fait, les flammes se seraient pro-

pagées à une telle vitesse tout simplement parce que cette bâtisse abritait auparavant une imprimerie. Comme elle était centenaire, les planchers étaient sans doute imbibés de goudron, ce qui explique la propagation foudroyante du feu.

### **Aucune victime**

Par ailleurs, on ignore si des clochards ont péri dans les flammes. Pour le moment, aucune re-

cherche spécifique n'a été organisée dans les décombres, personne n'ayant été porté manquant.

Il peut arriver toutefois que la disparition de clochards soit signalée plusieurs jours après un tel sinistre. Des recherches sont alors organisées.

Par ailleurs, le Palais des congrès, qui a subi des dommages évalués à plus de \$2 millions, a repris ses activités normales hier. Ce n'est toutefois que dans quelques semaines que les quelque 500 vitres brisées par la chaleur seront remplacées.



Photo Albert VINCENT

L'édifice de six étages n'était plus que métal tordu, hier. Le Palais des congrès, à l'arrière, a subi des dommages considérables.

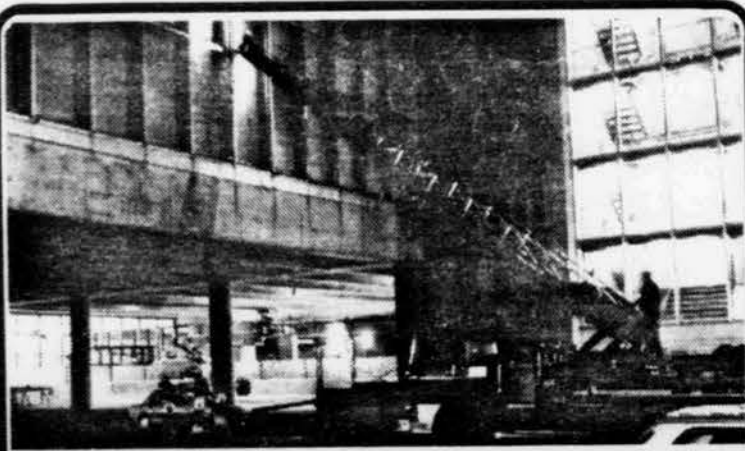


Photo Luc BELISLE

La vitre brisée qui est tombée du Palais des Congrès a forcé les pompiers à réparer les dégâts pendant que les policiers bloquaient la circulation sur la rue Saint-Antoine.

### **La rue Saint-Antoine fermée**

## **LES VITRES DU PALAIS DES CONGRÈS TOMBENT**

(Y.M.) Les policiers du poste 33 de la CUM ont dû fermer la rue Saint-Antoine à toute circulation à partir de 16h00 hier après-midi jusque tard en soirée afin de déblayer des débris de vitre tombés du Palais des Congrès et qui ont causé des dommages à plusieurs voitures.

Ces débris proviennent de l'incendie qui avait ravagé un édifice désaffecté adjacent au Palais lundi le 30 septembre dernier. La

chaleur dégagée par les flammes avaient été si intense qu'elle avait fait fondre le revêtement du Palais des Congrès en plus de lui causer des dommages considérables.

Hier, environ 6 voitures ont été endommagées par des débris qui sont tombés de la partie du Palais des Congrès qui a été touchée par l'incendie. Tandis que les pompiers étaient sur place pour réparer les dégâts, les policiers du poste 33 s'affairaient à dégager la circulation.

UN PROJET FRANCO-QUÉBÉCOIS EN COMMANDITE DE LA CHAÎNE ARCADE

# Hôtel de 260 chambres près du Palais des congrès

■ Une entreprise montréalaise et la Société française des wagons-lits projettent de construire un hôtel de la chaîne « Arcade » dans le quadrilatère borné par les rues Viger, Bleury, la Gauchetière et Anderson, à proximité du Palais des congrès.

## PAUL ROY

C'est ce que LA PRESSE a appris hier et que M. André Routhier, dont la Société en commandite Arcade Montréal est partenaire majoritaire dans le projet, a confirmé.

Il s'agirait du premier hôtel « Arcade » à être construit en Amérique du nord, la chaîne comptant une quarantaine d'établissements en France, en Allemagne, dans différents pays d'Afrique et au Mexique.

Ce sont des hôtels à prix modiques — autour de \$50 par nuit. Le projet de Montréal en serait un de 260 chambres et serait évalué à \$14 millions. La construction pourrait débuter dès le printemps prochain et durerait un an.

Les promoteurs s'étaient d'abord intéressés au terrain situé à l'angle des rues Cheneville et Viger et occupé jusqu'à la semaine dernière par un immeuble de six étages. La bâtisse a depuis été rasée par un violent incendie qui a causé des dommages évalués entre \$2 et \$3 millions au Palais des congrès, situé de l'autre côté de la rue.

C'est la Commission des biens culturels du ministère des Affaires culturelles qui avait refusé le choix de cet emplacement, vers la fin de l'été. Elle s'opposait à la démolition de l'immeuble incendié la semaine dernière, un « exemplaire de l'architecture industrielle du début du siècle ». De plus, le nouvel édifice, qui aurait comporté 13 étages, aurait été situé dans un rayon de 500 pieds de la petite église chinoise sise à l'angle des rues Cheneville et la Gauchetière et elle-même classée bien culturel.

M. Routhier a précisé hier que l'incendie n'avait en rien modifié le choix du nouveau site et qu'il n'était désormais plus question de construire l'hôtel à côté du Palais des congrès. Le président du Palais, M. Yves Michaud, a d'ailleurs souligné à LA PRESSE que l'idée de construire un hôtel « deux étoiles et demie » juste à côté du Palais ne l'emballait pas plus qu'il fallait.

« Mais j'y verrais bien un parc, a-t-il souligné : c'est tellement irrespirable autour d'ici, on est tellement coincé ! Un espace vert, ce serait une hypothèse à retenir. »

La Société des wagons-lits possède diverses chaînes d'hôtels et plusieurs restaurants en Europe ; elle a des intérêts dans les transports, les agences de voyages et plusieurs autres secteurs de l'économie.

## Débris encombrants

Par ailleurs, il n'a pas été possible d'apprendre hier quand la montagne de poutres calcinées, de briques et de tiges de métal tordues qui s'offre depuis 10 jours à la vue des passants pourra quitter la rue Cheneville pour la cour à rebus. Le Service des permis de la ville attend la fin de l'enquête policière sur l'incendie de la semaine dernière avant d'ordonner au propriétaire de nettoyer son terrain.

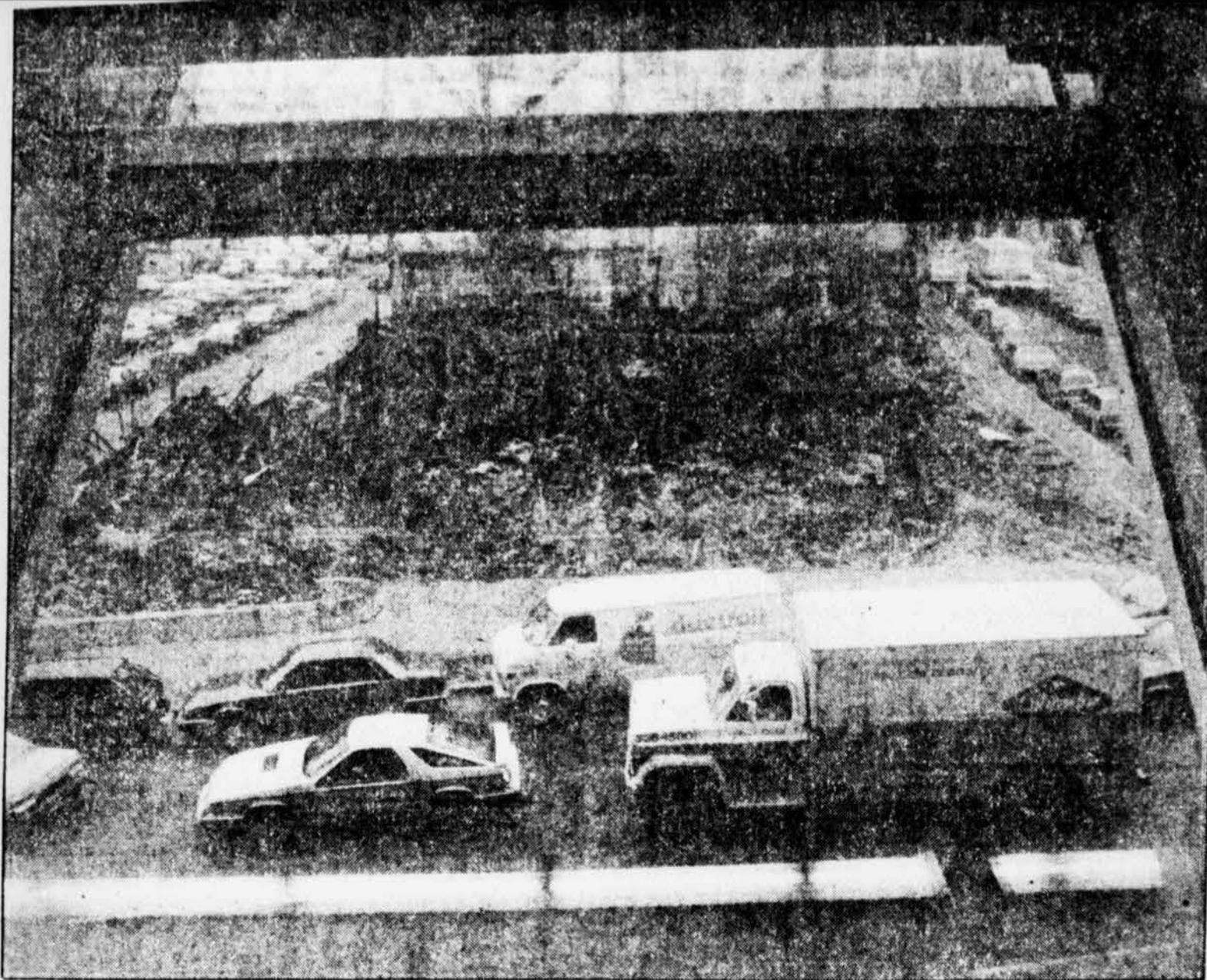
Une fois l'enquête terminée, ce nettoyage pourrait nécessiter jusqu'à trois semaines, a admis hier M. Camille Chouinard, le directeur du service. « Le propriétaire va sans doute vouloir procéder par appel d'offres », a-t-il précisé.

En attendant, deux jeunes hommes fouillaient hier après-midi les décombres à la recherche de pièces de métal. « On peut en obtenir \$30 la tonne dans une cour à rebus de Pointe-Saint-Charles, a confié l'un d'eux à LA PRESSE, l'air inquiet. Mais je ne sais pas si on a le droit... »

## Le Palais réparé pour Noël ?

Quant aux dommages causés au Palais des congrès par l'incendie, on a déjà commencé à les réparer. Dès mardi prochain, on compte remplacer les vitres au dessus de la rue Viger. Les autres vitres pourraient parvenir d'ici quelques semaines.

« Pour ce qui est du béton qui a été abîmé, on est encore en train d'effectuer des expertises en laboratoire, a précisé à LA PRESSE M. Denis Bibeau, directeur de la gestion de l'immeuble du Palais. On pourrait terminer les travaux de réfection vers le début de décembre mais il n'est pas impossible que l'on termine au printemps. Quoi qu'il en soit, dès le lendemain de l'incendie on a été en mesure d'utiliser le Palais à 100 p. cent. »



Ce n'est vraisemblablement pas avant quelques semaines que cette montagne de débris disparaîtra de la vue des passants qui circulent à l'extérieur comme à l'intérieur du Palais des congrès. Le Service des permis de la ville attend la fin de l'enquête sur les causes de l'incendie de la semaine dernière avant d'ordonner au propriétaire de nettoyer le site. Avant l'incendie, des promoteurs avaient projeté de construire un hôtel de 13 étages à la place de l'immeuble incendié. La Commission des biens culturels s'était opposée à la démolition. LA PRESSE a appris hier que l'hôtel, un projet franco-québécois en commandite de la chaîne Arcade, serait construit quelques rues à l'ouest du Palais, dans le quadrilatère borné par les rues Viger, Bleury, la Gauchetière et Anderson.

photo René PICARD, LA PRESSE

H O T E L S



## MORE ROOM AT THE INN

*The biggies are catching up on deferred renovations.  
But the budget operators are building*

BY JAY BRYAN  
OF THE GAZETTE

**M**iddle-income visitors to Montreal have a pleasant surprise in store this year. The under-\$70 downtown hotel room, a species thought to be on the verge of extinction, is making a convincing comeback. The new budget hotels, which offer simple furnishings and minimal services, are the fastest-growing area in Montreal's hotel industry.

At the same time, operators of conventional hotels are sinking millions of dollars into modernizing, upgrading and adding touches like luxurious executive floors for free-spending expense-account travellers.

With hotel occupancy rates — the percentage of rooms rented — having recovered to reasonably profitable levels during the past two years, Montreal hoteliers are catching up on renovations deferred during the last recession, said Gilles Larivière of management consultants Laventhol

and Horwath. Larivière believes that the city's hotels will enjoy their fourth consecutive year of growing volume in 1987, although he cautions that the amount of growth will be modest.

The number of room-nights purchased by travellers of all kinds should increase about 4 per cent this year, or slightly more than last year's 3 per cent, he predicted.

As for hotel construction, Larivière forecasts a continuing increase, to 500 new rooms this year and between 550 and 1,000 in 1988. That compares with 300 new rooms in 1986.

But it's better than that. These figures understate hotel construction because they exclude unconventional formats like hotel-apartments, he said. The biggest hotel construction project now under way downtown is the 374-room hotel-apartment wing of the Roussillon Dorchester.

The hotel apartment is one example of increasing efforts by hotel operators

**DELTA'S WILLIAM PATTISON (ABOVE):  
DOWNTOWN HOTEL HAS 465 ROOMS.**

to lure new customers by offering variations on the standard downtown hotel.

"There is still a demand for luxury hotels like the Quatre Saisons or the Ritz, and for very large convention hotels like the Queen Elizabeth," according to Michel Tremblay, executive vice-president of the Hotel Association of Greater Montreal.

"But there is also a demand for smaller hotels with more personalized service and for lower-priced hotels."

Tremblay noted that demand for low-priced accommodation has boomed since many corporations clamped tight restrictions on travel expenses during the last recession.

"If they only allow you \$50 a night for a room, you've got to use a budget hotel," he said.

"And these places are not dumps.

Longueuil, said Daviault.

National budget chains also are entering the Montreal market. Relax Development Corp. Ltd., the Calgary-based operator of the Relax Inns chain, hopes to begin construction of two Montreal hotels this year.

Greg Royer, executive vice-president of Relax Development Corp., said he expects to begin building a \$24-million, 350-room Relax Plaza hotel on Viger St., next to the Palais des congrès, by late this year.

A previously announced 200-room hotel to be built over the Faubourg Ste. Catherine development has been delayed by the legal complexities of getting a mortgage for a property to be built on air rights rather than solid ground, he said. But the \$13-million project is still expected to go ahead.

In both cases, Royer said, room rates are likely to be about \$65.

The Ontario-based Journey's End chain expects to build at least 10 motels in Quebec this year, two or more of them in the Montreal area.

Operators of conventional hotels

haven't announced any plans for new properties since the 465-room Delta Montreal was opened last November by the Delta chain's president, William Pattison, as Montreal's first new luxury hotel since 1982. But they're doing plenty of work on their existing properties.

The biggest such project is the \$30-million-plus reconstruction of virtually all the guest rooms and public spaces in the 1,045-room Queen Elizabeth.

Less venerable hotels aren't having to go through such a thorough reconstruction, but they are upgrading furnishings and adding special touches in an effort to give more value for their relatively high room rates.

The Holiday Inn Downtown, for example, will have completed most of a \$9-million renovation program by March and will then join the ranks of Holiday Inn's new, higher-priced Crowne Plaza chain, said general manager Guy Lemieux.

With two executive floors and upgraded furnishings in all public areas and most guest rooms, room rates will

jump from \$90 to about \$100 for a standard room and about \$110 for a room on an executive floor.

Le Grand Hotel, already a luxury hotel, will spend more than \$9 million on renovations by 1988, said general manager Dino Vondjidis.

The investment will allow the hotel to improve on such proven guest-pleasers as the health club, while adding a second executive floor, where rooms start at \$160 compared with \$135 for a conventional single room.

While hoteliers are convinced such improvements will pay off in the longer run, they are cautious about prospects for this year.

However, there's at least one good sign on the horizon, in that 220 conventions already are scheduled for the coming year, with a total of 152,843 delegates expected.

This time last year, the city had booked 230 smaller conventions with only 104,000 delegates, said Jean-Marc Laliberté of the Montreal Convention and Tourist Bureau. "The indications," he said, "are favorable." ■

R 3886.2  
(602 000)

## À propos de l'hôtel Arcade

Monsieur J.-P. Bonhomme,  
journaliste

■ Votre article du 18 mars sur  
l'hôtel Arcade de Montréal exige  
quelques précisions.

L'architecture n'est pas un  
décor, c'est un art fondé sur  
des techniques très complexes  
dont le résultat dépend d'une  
foule d'intervenants. L'archi-  
tecte est un maillon de ce pro-  
cessus; trop souvent, et cela  
malgré les efforts de ce der-  
nier, la pensée directrice et, de  
ce fait, le résultat sont modifiés  
à cause de certains de ces inter-  
venants (comités, organismes  
municipaux, échancier,  
client, etc.), sans parler du  
budget...

L'hôtel Arcade n'est peut-  
être pas un chef-d'oeuvre, mais  
il présente une composition de  
qualité et de nombreux détails  
qui ont échappé à votre oeil.  
Voir ne veut pas dire compren-  
dre! Malheureusement ou heu-  
reusement, souvent pour ap-  
précier des choses complexes il  
faut comprendre. (...)

Normand PILON  
Montréal





## THE HERALD BUILDING.

### OLD ZION CHURCH,

#### Its History and Reminiscences

#### DESCRIPTION OF THE INTERIOR

#### Arrangement of Offices, Outfits and Equipments. 4-8-1888

#### THE FINEST IN CANADA.

When will THE HERALD get as good a site for their business? was the comment of many of the citizens of Montreal, as they surveyed the smoking debris of THE HERALD Company's building on Victoria Square a year ago this August; and the question was a difficult one to answer. A week had scarcely elapsed before the old Zion Church on Beaver Hall Hill, at the opposite end of the Square from where the former offices stood, had been purchased and a gang of men at work altering the interior into what is now one of the best appointed newspaper and printing offices in the Dominion. In connection with the progress of Montreal's trade and commerce, it is thought fitting to give a short description of THE HERALD's new establishment. All are familiar with the old Church—a large stone structure, 120 ft. long by 50 ft. wide. This Building was erected in 1842, by the Congregational Church under the pastorate of the late well-known Dr. Wilkes. The members of this body were considerably ridiculed at the time for their action in purchasing this site, it being considered too far out of town; in fact part of the Congregation left on this account. Only two houses lay between it and Craig street. What is now the upper portion of Victoria Square was then a dumping ground for the city refuse. In 1846-7 it was turned into a Hay Market Square, which was occupied as such for over twenty years. In 1853, the Church was the scene of the "Gavazzi Riots." During a service held by Father Gavazzi, a mob attacked the Church, the troops were called out, and through some unfortunate blunder fired on the crowd, killing 13 and wounding a great many more, among them some now well known in our mercantile community. The Church was subsequently enlarged and then unfortunately burnt the 27th July, 1867, and rebuilt at an expense of \$26,000. In 1881, it was sold to a syndicate who turned the interior into a Hall and Variety Theatre and built up the vacant lots in front into five stores. A the property of THE HERALD Co., the broad entrance remains the same opening into a lobby whence two large glass doors lead inwards, one leading to the Business Office and the other to the Editorial Rooms. The Business department occupies a large, cheerful looking office, handsomely fitted up with walnut and cherry desks and counter, and all the conveniences for

the transaction of the large and increasing business of THE HERALD Company. Here also are kept on file all the leading dailies, Toronto as well. Off the office is a cosy library already being well filled with books, the loss of which by the fire is still felt. The Editorial offices are on the same floor and are occupied by the Editor in Chief, Assistant Editor, The Commercial, City and Sporting Editors, and their staff of assistants:—The Newspaper Composing Room leads off from the Editorial Department. It is furnished with metal frames for the cases, and accommodation for fifty type setters—and is a light well ventilated room. On the lower floor are situated the Job Composing Room, with its immense variety of all the newest and latest styles in metal type for Book and Fancy Job printing, and wood type for the mammoth poster or the diminutive hand bills. The Job Press Room is well equipped with the latest style of presses, and the Newspaper Press Room has a Hoe Four Cylinder Press, capable of running off 10,000 copies of the HERALD per hour, with two folders that cut, trim, paste and fold the morning paper with almost lightning rapidity. The Bindery has two large ruling machines with all the latest appliances, as well as the newest and best machines for paging, numbering, wire stitching, folding, cutting, trimming, stabbing, backing, stamping, sawing, pressing, (hand and hydraulic,) and the other numerous adjuncts of a first-class bindery.

The Engine Room is fitted up with two of Laurie's Automatic Cut-off Engines. One drives the machinery and the other the Electric Light. Two large steel Boilers supply the steam to the Engine Room and heat of the entire building. The Mailing department

has a large cosy room to itself, where the papers are wrapped and made ready for the mails. Above this room the upper story is utilized as a Store Room for the large and varied stock of paper used in the Job Department. The Stereotyping Room is fully equipped for all kinds of work of that description.

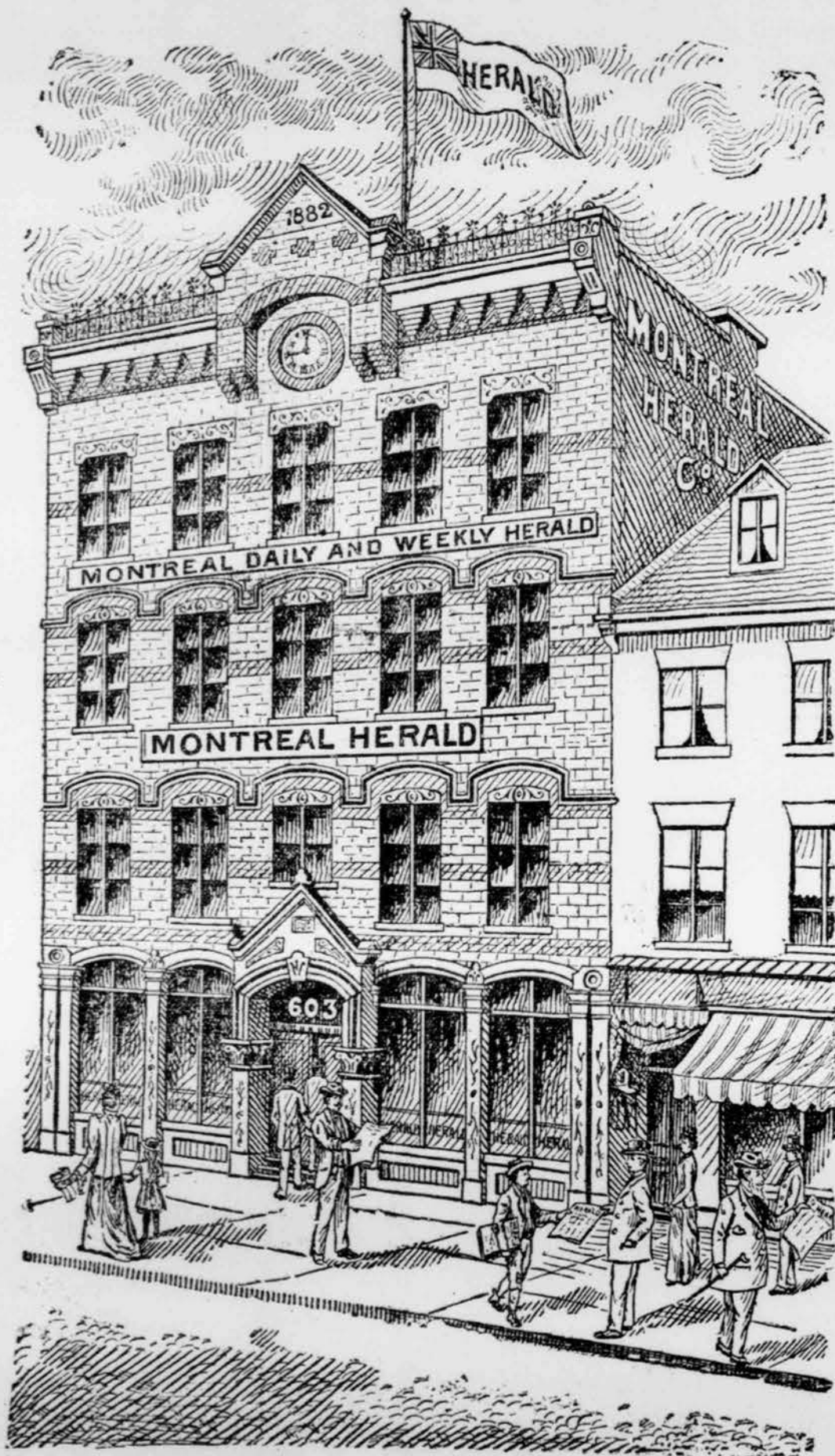
The upper part of the building is occupied by Messrs. Sabiston & Co., Lithographers, and A. J. White & Co., proprietary medicine manufacturers.

Such is a brief description of the new Home of THE MONTREAL HERALD, and it is hoped that it has a habitation that will last it for many years to come, and from which it will issue to many generations of readers, with all its accustomed independence.

THE HERALD

4-8-1888

THE HERALD'S NEW HOME.



The above cut represents the building which will be the home of The Herald after May 1st. It is situated at 603 Craig, just opposite the foot of St. Francis Xavier Street, and has been occupied for some years by Kenneth Campbell & Co., as a wholesale drug warehouse. Extensive alterations and improvements will make this building the most commodious newspaper office in the city. The site is most central, and for newspaper purposes could not be excelled.

194-1893

Document(s) illisible(s)

lors du

microfilmage

# UN JOURNAL QUI CÉLÈBRE UN SIÈCLE D'EXISTENCE

19-10-1911

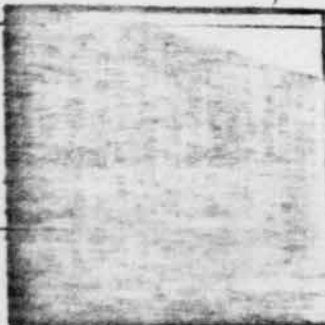
**Le maire de Montréal pose la pierre angulaire du  
nouvel édifice du "Herald"; notre confrère an-  
glais, qui célèbre en même temps son cen-  
tenaire...L'œuvre du journaliste écos-  
sais William Grey**

La pierre angulaire du nouvel édifice du "Herald" a été posée au-  
jourd'hui à onze heures par le ma-  
re Guérin au milieu d'un grand  
cérémonial. Pour notre confrère,  
la date du 19 octobre a une signifi-  
cation toute particulière car c'est  
en même temps celle de sa fonda-  
tion et l'entrée pour lui dans le se-  
cond siècle de son existence. M. J.  
A. Brierley, président de la compa-  
gnie de publication du "Herald",  
présidait la cérémonie ayant à ses  
côtés le maire, l'évêque anglican  
Farthing, le ministre de la Justice,  
l'hon. C. J. Doherty, le sénateur  
Dandurand, le sénateur Mackay, M.  
A. Richardson, le principal Peter-  
son et l'évêque Dandurand.

M. Brierley fit un résumé de  
l'histoire du "Herald" depuis sa  
fondation le 19 octobre 1811 par  
William Grey, journaliste écossais.  
Jusqu'à l'époque actuelle il rappor-  
ta les difficultés qui avaient assail-  
li ce journal à diverses périodes  
de son existence et paya un tribut  
d'éloges à ceux qui l'avaient préser-  
vé dans sa direction. Fondé avec  
un capital de £600, il a prospéré  
malgré tout et l'édifice dans lequel

il est installé a été élevé à un  
coût de plus de \$250,000.  
Après ce discours M. Wallace, un  
des éditeurs, présenta au maire  
une truelle d'argent dont M. Guérin se  
servit pour recueillir de mortier une  
balle de plomb contenant l'histoire  
du "Herald" et des pièces d'argent de  
cette année.

Le maire Guérin adressa ensuite la  
parole et félicita le "Herald" pour l'es-  
prit public dont il a fait preuve par-  
ticulièrement dans les luttes municipa-  
les. Il a été suivi par le principal  
Peterson qui rappela que la fonda-



Le nouvel édifice du "Herald" dont la  
pierre angulaire a été posée ce ma-  
tin par le maire Guérin.

tion de ce journal avait lieu l'année  
même où M. McGill fonda l'univer-  
sité qu'il dirige le ministre de la  
Justice, bien que devant pas être de  
la même politique que le "Herald",  
et bien que différant avec lui des  
opinions à propos des questions les

plus importantes de son temps, les  
directeurs pour leur courage et leur  
patriotisme. Le sénateur Dandurand

dit que les qualités exceptionnelles de  
journaliste sont la franchise et la  
bravoure et il trouve ces qualités dans  
ceux qui ont dirigé le journal dont on  
fête le centenaire. L'évêque Farthing  
termina la cérémonie par un court  
discours et tout le monde se sépara.  
Remarqués parmi l'assistance MM.  
Wallace, W. D. Lighthall, James  
Ridd, W. C. Riddell, H. C. Carter,  
M. Palmer Patterson, Smyth, H. G.  
Wilson, et autres.

LA PRESSE

19-10-1911

## AFTER HALF A CENTURY; MONTREAL'S GROWTH

Fiftieth Year of The Herald's Existence Shows Big Increase in  
Population and Business.

THE year 1861, the fiftieth of The Herald's existence, and practically the last year of Kinnear's active work on the paper, affords a particularly good standpoint from which to view the progress of the city in the half-century which had elapsed since William Gray landed. The opening of the Victoria Tubular Bridge in 1860 is one of the great landmarks in the industrial and transportation history of the Lower Province, providing as it did the first all-rail connection between the entire transportation system of Eastern Ontario and Quebec north of the St. Lawrence with the main systems of New York and New England, and, which was politically of quite as much importance, with the Maritime Provinces. The bridge itself was considered at the time a remarkable engineering triumph, and served to draw a large amount of attention to the enterprising city whose people had conceived and executed it.

The year 1861 was a census year, and thus provides an accurate measure of the growth of the city in the first and second halves of The Herald's century. We have seen that the entire urban and suburban population at the time of Gray's landing cannot have exceeded 16,000, if it reached as high as that. In 1861 the official figures show a population for the city wards of 91,006, as compared with 57,715 at the previous census of 1852, an increase of 60 per cent. in nine years, and an increase of at least 450 per cent. in the half-century.

### ISOLATION OF MONTREAL

Of these there were 42,886 French-Canadians, or rather less than one-half of the total; the great industrial influx of the 'eighties was yet to come. There were 21,647 "British Lower Canadians"—persons born in the Province but of British origin. The most notable change in proportions since the time of Gray is to be found in the figures of the Irish population, which formed only an insignificant fraction of the whole in 1811 but had been recruited by Irish famines and the lure of big railroad construction works in Lower Canada until it reached the figure of 14,465, or sixteen per cent. of the whole population. The English (born in England) were 4,394; the Scotch, 3,235; the Upper Canadians, 1,203; the Americans, 1,706; all others 1,462.

These figures give a vivid idea of the isolation of Montreal from the other communities around it, and particularly from the sister colony of Upper Canada. It drew less population from that colony than from the United States, and from neither source did it get two per cent. of its whole rapidly growing total. While the farmers of Ontario were sending their sons into Toronto to be its lawyers and teachers and doctors and leading men generally, so that by the end of the century there was hardly an old family in the Province that did not have representatives in the capital city, only a scattered few found their way to the older, greater and more important metropolis of Montreal; and thus we begin to perceive the reasons why Montreal has been so little understood and has until late received so little sympathy from the English-speaking portions of Canada outside of Quebec. This fact was of importance in the history of The Herald, because it was what enabled the Toronto Globe to establish itself as the leading Liberal paper of English Canada at a time when under any other circumstances that position would have been necessarily held by The Herald.

### THE RELIGIOUS SITUATION

In religious belief Montreal contained 65,074 Catholics, or 68 1-2 per cent. of the whole—a proportion which it is interesting to note was three per cent. less than it had been at the last census. The Anglicans were in a great majority among the Protestant denominations, having 9,859 adherents; the Presbyterians were still divided into various different bodies; of which the Scottish Church had 3,802, the Free Church 2,189 and the United Church 1,732. There were 3,116 Methodists and 616 Baptists; the Jews numbered only 398.

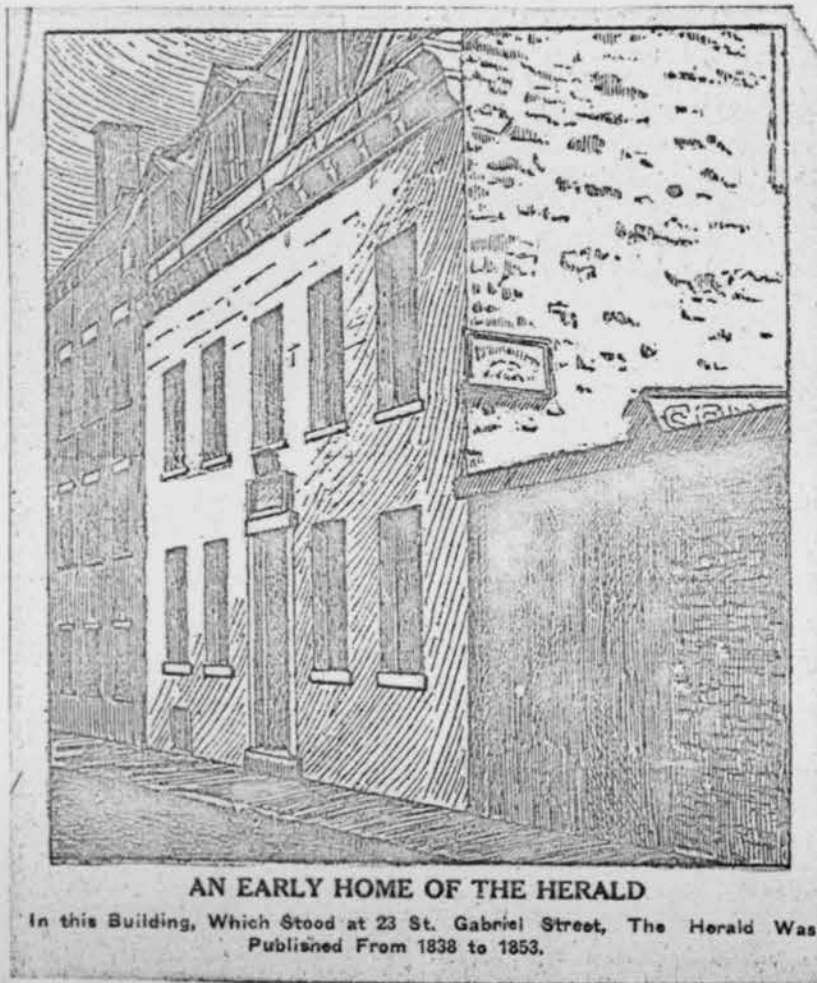
The ship channel, which up to 1850 had been pretty much as Nature made it, and allowed the passage of only vessels of 11-foot draft, was in 1862 in process of deepening from 16 1-2 feet to 18 feet, and ocean-going steamers of considerable size were becoming frequent in the port. The Allan Line had opened the first Atlantic steamship service from the port of Montreal in 1856, with the North American and Anglo-Saxon, followed rapidly by the North Briton, Nova Scotian, Bohemian and Hungarian, of 2,200 tons gross and 400 horse power, while the Norwegian and Hibernian, slightly larger, were added in 1861; but the early days of the service were marked by a most discouraging series of mishaps which might well have daunted any group of men less determined and resourceful than the Allans. There was no other steam service out of Montreal to Europe. River navigation had just been raised to a high state of perfection by the amalgamation of various lines below Montreal in the Richelieu and Ontario Company, but the lines above Montreal were still separate and remained so until 1875; the Richelieu vessels had the reputation of rivalling the best American lines in comfort and speed and excelling them in security.

### OPENING OF VICTORIA BRIDGE

The opening of the Victoria Bridge effected the final linking up of railroad connections throughout the old Province of Canada. Trains had been running from Montreal to Toronto for five years; and from Longueuil to Levis and Portland for seven and eight years respectively, while connections were now being rapidly opened up with Western Ontario and the Western American lines. Unfortunately the completion of this system coincided with the opening of a period of pronounced trade depression all over the continent, which resulted in the disastrous depreciation of Canadian railway securities and the complete suspension of further development work for most of the decade.

Canada had at this period little manufacturing and little capital of her own, and her undertakings were so suspiciously regarded by European financiers that without an Imperial guarantee it was impossible for her to negotiate even a government loan except at a heavy discount, while municipal securities even of cities like Montreal sold at twenty and thirty per cent. below par. The Canadian exhibit in the Paris Exhibition of 1855 had been the first attempt to turn the financial scale in Europe in our favor, and had attracted an immense amount of attention, so that by 1860 it was becoming possible to secure English money for Canadian projects upon more reasonable terms. The opening of the Victoria Bridge may be said to mark the inauguration of the long series of great transportation and industrial undertakings which have been financed with ever increasing readiness and enthusiasm by British, and later by French, German and Belgian capitalists.

*Journal  
The Herald*



THE MONTREAL DAILY HERALD, SATURDAY, MARCH 15, 1913.



The Herald Building, largest newspaper published in Canada.

*455 ouest, rue Saint-Antoine*

1915



DAILY NEWS  
EVENING NEWS

Apparemment absorbés par le Montreal  
Herald en 1916

C'était à ce qu'on dit le même journal  
publié le matin sous le nom de Daily  
News et sous le nom de Evening News,  
le soir.

Ce journal n'aurait vécu que trois  
ans apparemment vu qu'il aurait com-  
mencé d'être publié en 1913

Renseignements obtenus du Directeur  
de la Bibliothèque du journal The  
Montreal Star, 23 avril 1951

1916



D-236-16

*265 ouest, avenue Viger*

Annual Review of Canadian Trade  
& Commerce,  
Montreal Herald, 1922.

*The*  1922

ANNUAL REVIEW  
OF  
CANADIAN TRADE & COMMERCE

BEING A YEARLY  
INTER-NATIONAL ISSUE OF THE

**Montreal Herald.**

MONTREAL'S OLDEST EVENING NEWSPAPER - ESTABLISHED - 1811

---

---

D-236-66

Some cases this worked well,  
is by competitive examina-  
n a certain amount of con-

stem  
gence  
ould

On  
sible,  
vice.  
ss to  
here  
who  
e an  
Se-  
the  
busi-  
. If  
ould  
ilary  
, the  
mis-  
gen-  
high  
de-

was  
ably  
was

hat the ideal applicant is a  
irty years of age, and with  
ful applicant enters the of-  
igence Service for a year's  
outine, research and special  
Junior commences in the  
our weeks, which enables

After this period, if con-  
a vacancy occurs.

It is worth while cor



HON. J. ALEXANDER ROBB  
Minister of Trade and Commerce

Commissioner will be a n  
of many parts. To be a  
versatile and possessed of  
jects. To explain: it is e  
will be able to answer int  
by a Canadian exporter  
the Dominion

C  
ra  
an  
pe  
th  
ac  
m  
of  
th  
Th  
of  
th  
pi  
th  
ce  
be

up  
Pr  
of  
pr  
are  
er  
col  
the

D-236-67

## 7.—Le "Montreal Daily Herald"

Fondé en 1811 par un imprimeur écossais. — Il avait alors 175 lecteurs ! — De vicissitudes en progrès: un grand journal moderne. — Grosse influence dans le domaine municipal. — Histoire des temps héroïques. *17 mars 1935*  
*Le Petit Journal.*

Au début de l'après-midi, dans les quartiers d'affaires principalement, on voit dans les tramways, dans les restaurants, dans les bureaux, une très forte proportion de gens lisant le même journal: le "Montreal Herald". C'est sa formule très moderne qui vaut au "Herald" cette vogue, mais cela ne l'empêche pas d'être l'un des vétérans de la presse canadienne. Avec 123 ans d'âge, il serait le doyen si la "Gazette" n'était encore plus vénérable, à 156 ans, ainsi que nous le rappelions dimanche dernier.

En 1811, au temps bien troublé où Napoléon régentait l'Europe et où coalisait du même coup contre lui, l'imprimeur écossais William Gray, originaire d'Aberdeen, émigra en notre pays et s'établit à Montréal. Ses premiers ateliers s'installèrent à l'endroit qui porte aujourd'hui le numéro 23 de la rue Saint-Paul. C'est au mois d'octobre de la même année 1811 qu'il publia le premier numéro du "Montreal Herald".

Ce lancement était modeste: le journal avait 175 souscripteurs. Gray habitait l'étage au-dessus de son atelier. Il adopta la formule qui est restée celle du journal, ne redoutant pas, mais recherchant au contraire la nouveauté. La sensation, au besoin, ne lui faisait pas peur.

Moins d'un an après la fondation du journal éclatait la guerre avec les Américains, la guerre de

1812, dont la bataille de Châteauguay reste l'épisode le plus brillant. William Gray confia le "Herald" à un collaborateur plus âgé, et s'engagea. Il envoya de ses cantonnements des descriptions colorées, et le "Herald" fut le premier journal à publier la retentissante nouvelle de la reddition du général américain Hull.

### LE PREMIER MILLE

William Gray avait commencé presque sans ressources, et avec 175 lecteurs. Au bout de trois ans, il annonçait fièrement que son journal dépassait le tirage de mille exemplaires.

C'était vraiment un journal indépendant. Il y eut, environ ce temps, des troubles dans l'Ouest — ces troubles qui devaient aboutir aux tragédies de la Rivière Rouge.

La Cie de la Baie d'Hudson, concessionnaire d'un vaste pays, traitait un peu trop les colons comme une marchandise. Malgré la richesse et l'influence de cette compagnie, William Gray n'hésita pas à se montrer favorable aux colons.

William Gray mourut en 1822. Le journal qu'il avait fondé fut vendu et passa de main en main. Au moment des troubles de 1837, le principal rédacteur était Adam Thom, qui eut son heure de célébrité. C'était un écrivain bouillant et brillant, assez hostile aux Canadiens-français et surtout aux patriotes de Papineau. Par contre, avec les propriétaires suivants, le "Herald" devint "libéral" et eut pour principal rédacteur un autre brillant journaliste, George Brown, grand ami de Papineau.

De propriétaire en propriétaire, le "Herald" resta longtemps un organe résolument libéral. Il sou-

tint Laurier dans ses heures de triomphe et lui resta fidèle dans ses heures de défaite. Le vénérable journal — vénérable par son ancienneté, car il a toujours été jeune de ton et d'allure — connu, au point de vue de sa situation financière, diverses vicissitudes, mais la ligne générale de son développement suivait une progression continue et, le "Herald" pouvait maintenant sourire du premier mille de tirage de William Gray.

### UN GRAND JOURNAL MODERNE

Les événements saillants de la vie du "Herald", à l'époque contemporaine, furent: En 1910, un terrible incendie, qui détruisit le journal, son matériel et ses documents de fond en comble, et dans

lequel 40 personnes périrent. En 1922, la construction et l'inauguration d'un édifice de six étages, rue Vitre. C'est l'édifice appartenant au "Herald" et entièrement occupé par lui et par l'imprimerie "Herald Printing Co." Cette date de 1922 est importante dans l'histoire du vieux journal montréalais.

Il publie trois éditions quotidiennes en hiver: la première est dans les rues à 11 heures du matin, la seconde à 3 heures ½ et la troisième à 4 heures ½. En été il publie encore une quatrième édition, tard dans l'après-midi, afin de donner les résultats des événements sportifs de la journée.

C'est un journal indépendant, résolument populaire, et combatif à l'occasion. Il a pour président et rédacteur en chef un homme cultivé, M. C.-L. Sibley, et pour administrateur-gérant M. A.-C. Morton. Il entreprend de temps à autre de vigoureuses campagnes, menées avec ardeur et persévérance, et le plus souvent jusqu'au succès. Dans ces campagnes, le "Herald" n'hésite pas à dénoncer des personnages influents ou des compagnies puissantes, et sa verve est redoutée.

### L'INFLUENCE MUNICIPALE

Certaines de ces interventions de presse ont eu pour objet les affaires de bourse. On peut aussi rappeler que le "Herald" a été naguère l'un des premiers — avec "Le Petit Journal" — à protester contre les abus de trop puissants importateurs de charbon. Et la Justice a donné raison à ces deux journaux, en prononçant les condamnations que l'on sait.

Dans le domaine municipal, rappelons la campagne relative au mauvais état des rues, l'hiver der-

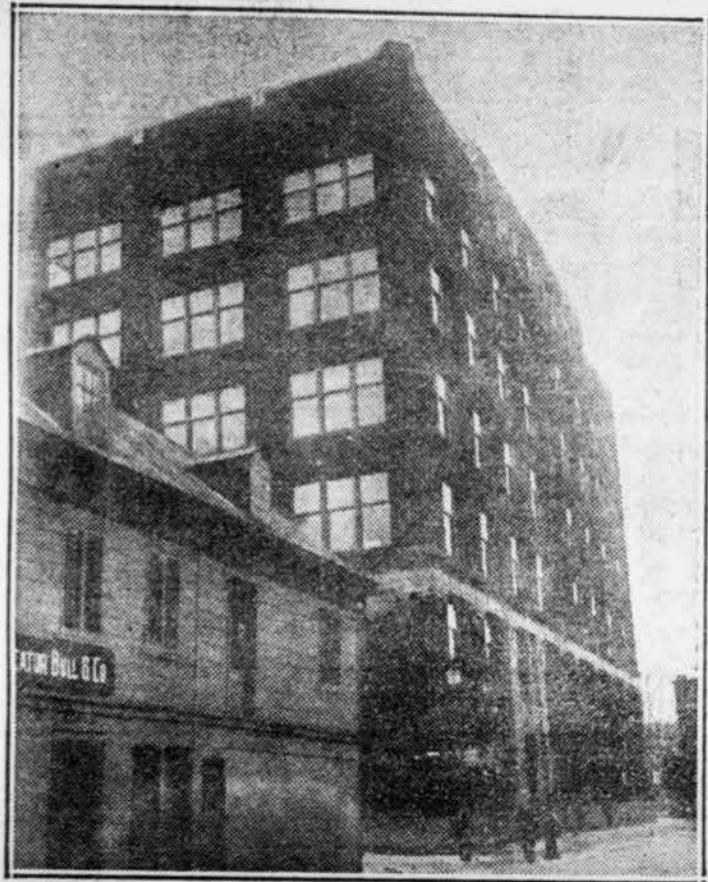
nier. Est-ce l'effet de cette série d'articles? Il n'est pas niable que nos rues ont été mieux entretenues cet hiver. En ce moment même, notre confrère préconise l'établissement d'une sorte de Commission Métropolitaine pour gérer les finances de la ville.

Le "Herald" pense exercer sur les élections municipales une influence d'autant plus grande que l'élément anglais — la population de Notre-Dame-de-Grâces — remplit parfois l'office d'arbitre entre deux partis ou deux groupes ou deux hommes se disputant les votes canadiens-français. S'ils sont à peu près à égalité, il peut arriver à la minorité canadienne-anglaise de faire pencher la balance d'un

côté ou de l'autre d'une manière décisive.

On voit par ces quelques traits hâtivement pris entre beaucoup d'autres, l'importance et l'influence prises à Montréal par le journal fondé, en 1811, par l'imprimeur écossais William Gray, assuré de 175 lecteurs...

PERTINAX.



Voici l'édifice du "Herald", rue Vitré, le soir, quand toutes les éditions du journal ont paru. Le matin, ce coin de la rue Vitré s'anime, reporters et porteurs de dépêche se hâtant devant cette porte. Et l'après-midi c'est bien autre chose encore, quand la foule des vendeurs de journaux vient faire la queue. L'édifice entier est occupé par le "Herald" et par une compagnie d'imprimerie solidaire du journal. (Photo "Le Petit Journal")

*20 décembre 1910*

The Herald Company, Limited, is to have a new home on the corner of Craig and St. Alexander streets, the site now occupied by the lumber yard of E. J. Maxwell Company; Mr. J. S. Brierley, president of the Herald Company, and Mr. Fred. Abraham, secretary-treasurer, yesterday purchased the property as individuals and will erect a building to be leased to the newspaper. The price paid was announced to be \$8 a foot.

**From The Gazette of Twenty-five Years Ago, Friday, Oct. 20, 1911.**

An interesting ceremony took place yesterday at the new building being erected for the Montreal Herald at the corner of Craig and St. Alexander streets, when the corner stone of the structure was laid by Mayor Guerin. The occasion was rendered the more significant in that the date also marked the hundredth birthday of the Herald. The main addresses were delivered by Mr. J. S. Brierley, president of the Herald Company; Mayor Guerin, Principal Peterson, of McGill, and Senator Dandurand and the Hon. C. J. Doherty, Minister of Justice.

**From The Gazette of Twenty-five Years Ago, Wednesday, Jan. 28, 1914**

Rumors as to afternoon newspaper developments in Montreal were partly set at rest yesterday by the publication of official statements to the effect that the Herald and the Telegraph, as such, were printed for the last time, and that from today on they will be issued from the Herald building as one paper. The title will later be revised to "The Herald-Telegraph," or "The Herald-Witness."

# The Herald's Anniversary

125 Years Old Today

*Mon Herald 19 oct. 1936*



*The Herald's first home, William Gray's printing plant at 23 St. Paul Street.  
The period is 1811.*

*PRES DU MARCHE BONSECOURS*

**T**ODAY The Herald is 125 years old. In point of continuous service it is one of the oldest newspapers in Canada.

In the troublous year of 1811, with Europe in the throes of war and America preparing for a new conflict, a Scottish printer from Aberdeen named William Gray arrived in Montreal. Here in a building on St. Paul Street, he set up a press and a newspaper office and The Montreal Herald was born.

How far The Herald goes back in the history of Montreal is better realized by recalling that when it entered on its second year, 1812, the stress of war with the corresponding collapse of business, came on the land. This country was to have a taste of that which had convulsed Europe. The United States declared war against Britain and an army of invasion came to Canada.

William Gray went to war with the rest, but the paper was carried on in his absence and continued to flourish. Its first editor, Mungo Kay, was a Montreal merchant. Under his guidance the little paper advanced until its 170 subscribers had become a small army of well over a thousand in a short three years.

By 1816 The Herald had become the leading independent paper of Canada. In that year it was enlarged to a five-column four page paper "a quarter larger than our former or any other paper published in British North America. . . . The Herald has more circulation, probably by some hundred, than any other paper in Canada".

It is not our intention here to trace the history of this journal at great length. William Gray died in 1822 and in the more than century between the publication has changed hands many times. Associated with its directorate have been outstanding figures in the life of this city and country. These include Adam Thom (who assisted Lord Durham in the compilation of the famous "Report on the Affairs of British North America"), the Hon. E. Goff Penny, the Hon. Luther H. Holton, the Hon. Peter Mitchell, J. S. Brierley, the Hon. J. P. B. Casgrain—to name only a few. Its list of one-time editors and their associates reads like an honor roll of Canadian journalism. Out of The Herald news-room have come many who today play a great part in life and letters.

As an institution The Herald has suffered a number of disastrous fires, many removals and changes in ownership but it has managed to preserve its individuality through all of these. The paper is now lodged in its own six-storey fire proof building. It has suffered

reverses, but it has always found loyal friends to sustain it. Its periods of influence have waxed and waned and waxed again but it has always—or so we like to think—been a vital, arresting and thought-provoking force in Montreal affairs.

We take it as a compliment when we are told that The Herald "does not show its age." If age means ponderous dignity, inflexibility and a refusal to quest for things new, then we wish this paper to remain eternally youthful. We do not wish to be so weighted down with our own importance that we cannot keep step with the modern world.

Mungo Kay, the first Herald editor, adopted as his motto the quotation from Ovid "Animos Novitate Tenebo—By Novelty shall I hold men's attention." We have always considered this an excellent motto for a newspaper of aggressive and progressive character and we have striven to keep within the spirit and the letter of that text.

That is why the Herald can to this day look back on its past without shame—and look forward.

WHAT the future holds for journalism we can but guess. The past is known and charted. The Herald's long history is a matter of record in the annals of our country.

The Herald has seen the reigns of seven British sovereigns. It is older than Canadian banks and banking. Antedating boards of trade or mercantile societies, it is the senior of nearly all Montreal commercial or industrial enterprises. It was born before Canada had a ship canal or the world knew railways or steam navigation.

Today The Herald looks out upon a mighty New World metropolis in the building of which it has been an important element.

If those who battled and subdued, who suffered and struggled that they might leave the world a little better than they found it, could look upon The Herald and what it helped to accomplish in the past, they would have few regrets. They would look upon a record which would compare with that of any fellow laborers of their time and generation. This newspaper has not lived in vain.

TODAY its editor and staff, proud that it has reached this milestone, are determined to make The Herald a livelier, more informative, more generally interesting paper than ever before. Our aim is not only to entertain but to show the way, not merely to keep pace with modern trends but to serve as the advance guard of an enlightened public.

### 28 about

Fifty Years Ago, 1887.

Last night the Herald building on Victoria Square was destroyed by fire with all its contents. The blaze was first noticed by the compositors on the fourth flat and they ran into the reporters' room, when Mr. William Ritchie rushed to the telephone and notified the firemen and police. Meantime Mr. Bernard Tansey had noticed the reflection in the third floor windows and sent in an alarm from the box nearby. The employees had to move quickly to escape the rapidly-spreading flames and in the excitement the city editor ran out with his scissors, leaving his watch behind on his desk. The building was valued at \$40,000 and the Herald's stock and plant at \$30,000. The structure was formerly the St. James Hotel, which was the scene of a holocaust some fifteen years ago.

### FIFTY YEARS AGO.

From The Gazette of Saturday, December 26, 1891.

The Montreal Herald will not appear this morning. Last evening the offices were closed and the staff given to understand that their services were no longer required. The Herald, a morning newspaper, was among the oldest in Canada, being near the completion of its 84th year. For some weeks it has been published by the liquidators, and as the trustees received no satisfactory offer to purchase, they were compelled to suspend. Two fires and other troubles eventually caused the liquidation. Mr. McConnell, the managing editor, goes to Halifax at an early date.

Philadelphia.—Walt Whitman, who is dying, rallied today and his physicians say he may live for several days more.



Journaliste jubilaire

## ARTHUR PENNY

Le 6 de décembre courant, Monsieur Arthur Penny aura à son crédit vingt-cinq années consécutives de journalisme actif au «Chronicle-Telegraph» de Québec dont il est le rédacteur en chef. C'est là une étape qui mérite d'être signalée, d'autant plus que notre confrère s'est acquis une réputation de tout premier ordre parmi les sommets de la Quatrième Puissance. Petit-fils de Goff Penny, qui fut rédacteur et éditeur du «Herald» de Montréal jusqu'à sa mort en 1881, et fils de Goff Penny junior qui fut lui-même lié au «Herald» durant plusieurs années, Arthur Penny est un journaliste racé qui, modestement, mais avec une dextérité soutenue, a su exercer la pro-

fession où s'étaient distingués les devanciers dont il était issu. Bon sang ne peut mentir. Doué des aptitudes qui caractérisent le vrai journaliste, Arthur Penny est un écrivain qui suit de près toutes les questions d'intérêt public et qui les traite toujours des points de vue les plus élevés. Très humain, il étudie les problèmes sous leurs divers aspects et les solutions qu'il propose sont généralement marquées au coin de la justice et de l'équité. Nous avons rencontré Arthur Penny pour la première fois en 1913, peu de temps avant la fin de la Grande Guerre commencée en 1914. Il représentait alors le «Chronicle» dans une expédition de journalistes canadiens au front des armées alliées. Jeune, il manifestait déjà les qualités dont il a continué de faire preuve durant sa carrière journalistique. Sa discrétion, son tact, son courage lui attirèrent dès lors de solides amitiés. Nos cordiales félicitations et nos meilleurs vœux vont spontanément à notre estimé confrère et ami, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de son entrée au «Chronicle», institution qui s'est récemment adjoint le «Telegraph» et qui a raison de se réjouir d'avoir comme chef de sa Rédaction un homme de si haute valeur morale et intellectuelle.

La Patrie, 4 décembre 1942.

# Fire Fighters Look Back 33 Years To Herald Fire, Costing 32 Lives

*Gazette 14 juin 1943*

Thoughts of veterans of the Montreal Fire Department yesterday went back to another June 13, 33 years ago, when 32 persons were trapped and died as the collapse of a huge water tank and subsequent fire destroyed the old Herald Publishing Company building on Victoria Square.

Firemen, police and civilians searched amid the rubble of the five-storey structure for nearly a week before bodies of all the victims were removed and identified.

The huge death toll was attributed to the fall of a 30,000-gallon water tank, kept atop the building for firefighting purposes.

The tank, weighing around 300,000 pounds, crashed through to the base-

ment of the building, leaving death and destruction in its wake. Several persons pinned down by wreckage were drowned as the tank smashed and flooded the cellar of the building in four feet of water.

Of the victims, 13 were young women or girls employed by the company. Apart from those trapped and killed, more than a score were seriously injured.

A three-alarm fire followed quickly in the wake of the water tank's fall. Flames caused by upset pots of molten metal swept the ruined building, bringing death to several who were unable to extricate themselves from the ruins.

As has proved common in such

cases, the Herald disaster of 1910 was marked by several instances of heroism.

One man rescued two girls from the third floor of the building, then lost his life with a third he was trying to save when a portion of the upper structure fell.

A woman, later identified as a Miss Roberts, refused to leave the wreckage of the top-floor bindery department until she had herded all the girls working with her down firemen's ladders. A lively cheer from spectators greeted a youngster who refused to be taken down from the same department until all the women and girls had been saved.

The courage of firefighters and policemen contributed to the death toll not reaching a higher mark. Many were hurt as they risked their lives to remove victims from the holocaust, and most of them worked for 36 straight hours with only brief pauses for food and rest.

Director Joseph Tremblay, now on pension, was in charge of the firemen who fought the blaze. The district chief was Arthur H. Mann, also on pension and now chief of the St. Paul l'Ermite fire department.

The Herald disaster was the first of its kind in the career of District Chief Charles Heaney, who was then Fireman Heaney, Director Tremblay's chauffeur.

## 32 LIVES LOST HERE



THE HERALD FIRE  
LOOKING FROM REAR EAST  
SHOWING DEPTH OF DEBRIS.

*Gazette 14 juin 1943*

From the Collection of Richard Ariess.  
On June 13, 1910, 32 persons were trapped and died when a falling water tank and fire destroyed the old Herald Publishing Company building on Victoria Square. Veterans of the Montreal Fire Department recalled the disaster, one of the worst in Montreal's history, yesterday. The tank, containing 30,000 gallons of water for firefighting purposes, smashed through from the roof of the five-storey structure to the basement. Some of the victims were drowned as the bursting tank flooded the basement with four feet of water.

Incendie du HERALD BUILDING  
le 13 juin 1910

Témoignages rendus en  
Cour du Coroner entre  
le 13 juin et le 5 juillet  
1910  
ainsi que les commentaires  
du Coroner et le verdict  
du Jury.

Le tout en un volume  
au dactylographe.

With:

Section: b-a - Journal -  
Bibliothèque administrative -  
Fonds des Archives municipales.

Montreal Herald  
Ex: Bottins Lovell.

1811  
à  
1913      The Montreal Herald

1914      The Montreal Herald and Daily Telegraph  
1915      The Montreal Herald and Daily Telegraph  
1916      The Montreal Herald and Daily Telegraph  
1917      The Montreal Herald and Daily Telegraph  
1918      The Montreal Herald and Daily Telegraph

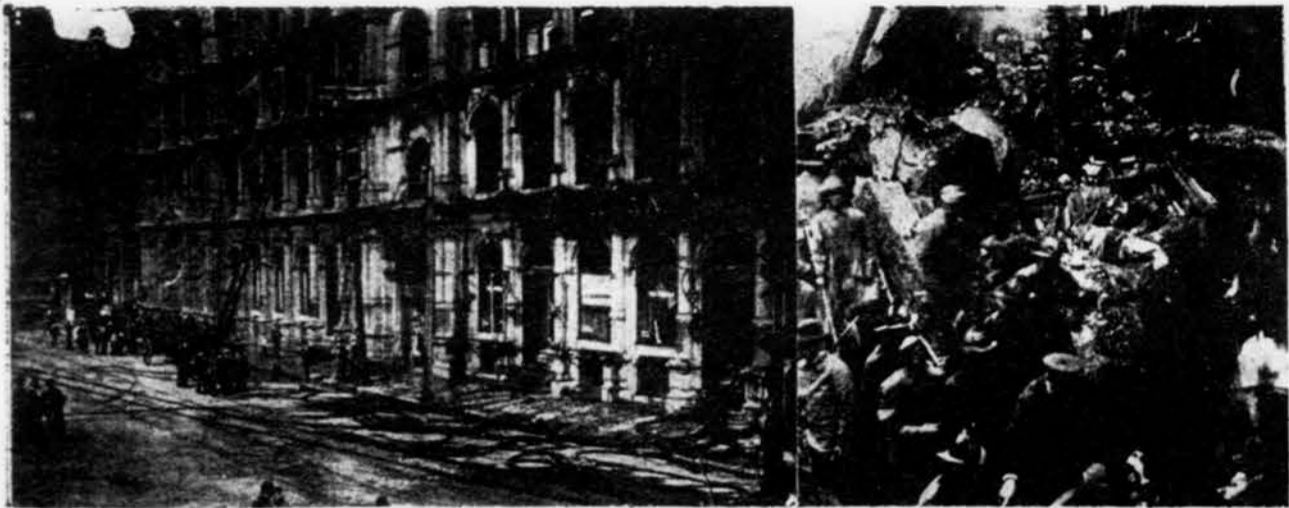
1919  
à  
1947      The Montreal Herald

ARCHIVES MUNICIPALES

MONTRÉAL

MUNICIPAL ARCHIVES

2 mai 1947 H.L.R.



Rare Photos of 1910 Herald Fire. Little damage in front. Chief Tremblay directs search.

## THREE NOTABLE EARLY CENTURY EVENTS

### *Board of Trade Conflagration... The Herald Disaster... Water Famine of 1913*

Montreal had done well since the formation of its paid department. No major conflagration had occurred in its business district in almost 60 years, despite crowded buildings and narrow streets. But luck ran out at 7.30 p.m. on January 24, 1901, as the wholesale house of M. Saxe & Sons on St. Peter Street erupted in flames.

When the first alarm companies had gotten into action the front wall fell into the street, igniting the Nelson block opposite, quickly creating too many fronts for the firefighters to cover.

All the resources of the department and help from numerous suburbs were marshalled as the fire spread east and south through the fuel-packed old warehouse buildings. Soon the Nelson building collapsed northward across LeMoynes Street against the Board of Trade Building. This magnificent, marble-lined office building was five storeys high and occupied a full city block.

Huge crowds gathered as flaming brands were carried a mile to land on the slope of Mount Royal. Luckily, snow cover prevented widespread disaster. The Board of Trade was soon a fiery mass. By midnight, three valuable city blocks were wiped out.

This fire was a rude awakening from the complacency of a good record. The insurance companies had been critical of the department's strength and now raised the rates drastically. Chief Benoit soon

received support for a major strengthening of his forces.

The most dramatic fire disaster in Montreal history was the destruction of the Herald newspaper building, June 13, 1910. In this bizarre occurrence, water caused a fire resulting in 32 deaths and many injuries, while a hundred more were saved by the fire department.

About 300 persons were working in the building on south Victoria Square that morning. Without warning, supports of a 10,000 gallon water tank above the roof gave way and the 60 ton weight came crashing down through the busy plant to the first floor, joined along the way by heavy linotypes and printing presses.

Fire broke out immediately, facing the fire department with the dual problem of firefighting and rescue of many trapped employees. Many of 68 girls working on the fifth floor were brought down ladders, while numerous persons were pried out of the wreckage.

Courageous firefighters worked feverishly in the smoke and confusion, seeking out the moaning victims. Hospitals became jammed. Many were the individual stories of heroism, tragedy and escape. One old linotype operator had barely escaped in the burning of the previous Herald building, too, many years before. Another fell with his machine four floors, then walked out the door unhurt. It took a week

to recover all bodies. Specific cause of the collapse was not decided, but the building was heavily loaded.

The city received an unwelcome gift on Christmas day, 1913. At 5 p.m. a break occurred in the giant conduit bringing most of the city water supply from the St. Lawrence River near Lachine. Soon the city and suburbs dried up. Many vital features of everyday existence were disrupted while repairs went on night and day, and a new piece of pipe, 120 feet long and nine feet in diameter was manufactured.

A special fire watch was set up by police and all fire alarms received a two-alarm response. The fire department, never strong on booster or chemical tanks, had to rely on the trusty 2½-gallon "Babcock" and emergency water wagons. Reservoirs were shut off, but opened for several serious fires which occurred. These rapidly depleted the reserves. Some very long hose lays were made to utilize the small uptown high pressure system which remained in service.

The most dramatic fire was on January 1. Five houses burned in St. Louis Square. For four hours the department fought with hand extinguishers, snow and axes, finally aided by a trickle of water. Supply was only restored late on January 2nd.

To add to their labours, the firemen then had to pump out many basements where taps had been left on during the drought.

# Court halts river land-fill operation

The provincial government has been granted a temporary injunction forcing a halt to the filling in of a channel between two islands in the St. Lawrence River across from Boucherville.

The court order was issued by Superior Court Justice John A. Nolan after government officials claimed the

filling of the channel was potentially harmful to the ecology and to the water supply of Boucherville.

The court order is valid to Feb. 23, when a hearing for a permanent injunction will start.

In its petition, the government claimed that the St. Lawrence River waters are

the property of the Crown and that the companies carrying out the operation hadn't received authorization to do the filling.

The filling was being carried out in view of a housing project by Boucherville Enterprises Inc., Les Mir Construction Inc. and Cement Independent Inc. The opera-

tion is said by the province to be "illegal and blocking the normal flow of waters, which is liable to change the quality of the environment."

The filling operation began Feb. 14 after Les Mir had been ordered to halt its work after warnings from the Quebec natural resources department and the Environment Protection Services.

In addition to the possible ecological problems, the petition seeks to have the channel returned to its original state.

Affidavits accompanying the petition were signed by Germain Laberge, a municipal affairs department engineer, and Charles E. Beaudoin, a forestry engineer attached to the natural resources department.

## Injonction contre la firme Les-Mir Ltée

(Par U.B.) — Le juge John A. Nclan de la Cour Supérieure a émis hier une injonction temporaire jusqu'au 28 février, à 5 heures de l'après-midi, pour interrompre les travaux de remplissage des canaux des îles de Boucherville.

On sait que Les-Mir Construction avait entrepris, depuis le 14 février, pour le compte de la Société Boucherville Entreprises et la compagnie de Ciment Indépendant de Joliette, de relier ces îles en remplissant le lit du fleuve dans la région.

Or, hier, le tribunal s'est rendu à la requête des avocats du procureur général qui ont fait valoir qu'il y avait violation des droits du gouvernement provincial qui est propriétaire du lit du fleuve.

Cette injonction temporaire permettra aux requérants de plaider, entre-temps, une requête pour injonction permanente en apportant des arguments sur le fond du problème.

Les avocats du procureur général soulignent que les eaux du fleuve étaient sur le point d'être bloquées, à cet endroit, et que des modifications importantes et nocives à l'environnement pourraient résulter des travaux de remplissage.

## *La cour interdit les travaux de remplissage du chenal*

Le juge John Nolan, de la Cour supérieure, a accordé, hier, au procureur général du Québec, une injonction pour défendre à Boucherville Entreprises, Les Mir Construction et Ciment Indépendant, de continuer leurs travaux de remplissage d'un chenal en eau profonde en face de Boucherville dans les eaux du Saint-Laurent.

Il s'agit d'une injonction provisoire valable jusqu'au 28 février, à 17h et qui met fin à ces travaux entrepris le 14 février malgré les mises en demeure du ministère des Richesses naturelles et du Service de la protection de l'environnement et malgré l'absence d'autorisation et de consultation avec les ministères intéressés.

Le gouvernement allègue qu'il est propriétaire du lit du fleuve, que les travaux qui consistent à élever une bande de terre de 50 pieds de large sur le chenal de Boucherville, bloqueront le cours d'eau et transformeront les conditions d'environnement à cet endroit et auront en général des effets désastreux.

Il s'agit d'une bande de terre prévue pour la construction d'une jetée menant de la paroisse Sainte-Famille de Boucherville à l'île située en face.

Boucherville Entreprise, qui a commandé les travaux, est propriétaire des lots concernés, mais le Québec allègue son droit quant au lit du fleuve et par conséquent du chenal qu'on veut boucher.

D'ici au 28 février la Cour supérieure sera appelée à entendre au mérite le litige relativement à une demande d'injonction permanente.

The staff was studded with characters

# Herald building demolition

By WILLIAM WARDWELL

It's almost impossible to demolish an older Montreal building these days without triggering an outcry from the conservationists. Save our history, save our architecture; fight the high-rise, fight the expressway.

No one of sound mind, however, is likely to make a fuss about the levelling of the Herald Building, last home and graveyard of a newspaper whose beginnings dated back to the turn of the 1800s.

It has fallen prey to the rash of downtown street widening and re-routing.

Although local history buffs trumpeted that it was the biggest newspaper plant in Canada at the outset of the First World War, it had little to distinguish it in latter years: A humdrum, brick-encased seven-storey structure on Vitre Street between Anderson and St. George (just east of Bleury).

The Herald ceased publication in October, 1957. Other businesses occupied portions of the building in subsequent years, but the last of them departed many months ago as the wrecker's hammer neared.

Now, demolition of the building, the property of THE MONTREAL STAR, has begun.

Just when street widening on Vitre and St. George will begin is uncertain.

The property was homologated for several years with the city holding an option to buy, so that street changes could be implemented. The homologation has been lifted, however, and the owners are having the building pulled down because, in the meantime, it has become "unstable."

The total site, comprising the Anderson-St. George and Vitre-La-gauchetiere block, is expected to be rented out as a parking lot, at least for the present.

As the dust clouds rise to mark the demise of 265 Vitre Street West, so will a host of memories, legends, anecdotes and sundry other exercises in nostalgia.

For The Herald, notably during its days as a breezy tabloid (from 1944 to 1957) was a peculiar, last-of-an-era crossroads for pressmen and readers.

## Close rapport

The tabloid never came close to matching the circulation of its giant competitors, but an unusual blend of journalism gave it close rapport with its readership.

## to stir memories

Whether it was columnist Al Palmer howling daily for the legalization of margarine, or a team job to ease the plight of the crippled and downtrodden, the public beat its way to The Herald by phone, letter or afoot.

It became the haven of slayers, muggers and stickup artists on the lam, who wanted to tell their side of the story to the newspaper before the law closed in.

Jailbreakers with complaints about conditions, cops and/or justice made a beeline, under cover of darkness, to the fourth-floor eyrie of The Herald Angels, seemingly firm in the faith that these doubled as Guardian Angels.

Eventually, word sifted down from an upper echelon of management: "Let them surrender somewhere else."

At the same time, no other area daily had an assortment of reporters and editors like those who made The Herald their home.

Downtown Montreal was generally pretty quiet territory (St. Lawrence Boulevard excepted) in the night hours when The Herald was being put together. There were occasional disruptions on the inside, however.

Reporter Dave Lancashire had a habit of strolling back to the editorial room at 4 a.m. if all seemed peaceful on the police beat. That was because they wouldn't let him practise his trombone at police headquarters.

Lancashire was well liked, but his workmates weren't all that unhappy when Associated Press grabbed him and despatched him, bazooka and all, as a correspondent in the Middle East.

## No pushing around

Then there was Helen Murphy, the women's editor who would not let herself be pushed around by anybody. Locked in argument one day with the chief editor about the play given one of her stories, her vehemence grew until she was pounding on the desk.

Eventually, her plump fist crashed down on a long, over-sized grey envelope.

From inside came a mortal squeak. Helen had despatched the pet white rat of Reporter Dave Kerr.

Dave came running from a far corner of the room, broke into tears, and remained in mourning for the two days it took him to acquire a new love.

"You don't have to be crazy to work here," muttered city editor Walter M. Turner, "but it helps."

Mention of The Herald also calls to mind the late Elmer Ferguson, dean of Canadian sports writers, whose dry wit was a feature of life on the tabloid.

One day a newly-hired sports reporter entered the minuscule compartment over which Fergie presided, frowned mightily at the lack of room, and declared, "I shall need space for my library."

"You'll carry your book in your pocket," Ferguson growled.

Then there was Al (also deceased) Parsley, generally credited with inventing "Delorimier Downs" as the name of the Delorimier Street stadium that was home to the old Triple-A baseball Royals.





The old Herald building . . . its demolition will mark the end of a landmark.

### Lingo of his own

Al also covered the Royals of the Senior Hockey League, and in performing those chores devised a lingo all his own.

It wasn't third base, but the hot corner; not second base, but the keystone sack.

A double was a two-ply wallop, and in hockey there was no such thing as a puck or scoring a goal. The missile was a rutabaga and the heroic Royals won games by bulging the twine.

An elderly gentleman now departed, Captain Howard by name, covered the military beat for The Herald during the tense post-war days when Montreal area fighting men were homeward bound.

In that era, scoops were a mark of journalistic enterprise, and the desk made elaborate, but hush-hush arrangements to get Howard aboard a troop train at Quebec City.

That gave him four hours to secure exclusive interviews and make it to the office in plenty of time for the next morning's nine o'clock edition.

The intrepid newsman did the job of amassing copious notes, but the sense of urgency was lulled by weariness.

He left the troop train at Montreal and immediately climbed onto another that took him home to the Lakeshore.

Hours passed before an unsuspecting desk traced him, awakened him from a sound sleep, and chewed fingernails until he arrived by taxi dangerously close to deadline.

### Headline problems

Because their pages are half the size of those that make up the conventional daily, tabloid headline writers rack their brains to cover the main news items in catchy Page 1 headlines.

One night in the mid-1950s there were two National Hockey League playoff games, plus a federal budget announcement.

The budget didn't do much for or against anybody, so The Herald wrapped everything up next morning with 120-point type that proclaimed:

Habs 3-1  
Detroit 4-2  
Budget 0-0

But the recollection of amusing incidents and the people involved in them does not overshadow the fact that The Herald had its splendid hours, and over the years it accumulated an alumni of some distinction.

In journalism alone, its one-time employees include B. K. Sandwell, later to become editor of Saturday Night; J. W. Dafoe, later editor of the Winnipeg Free Press, and Joe Atkinson, destined to become the owner of The Toronto Star.

Of much more recent vintage was Patricia Pearce, today a member of the board of governors of the Canadian Radio-Television Commission.

The tabloid Herald was a descendant of The Montreal Daily Herald, established in 1808 and joined by The Montreal Weekly Herald in 1854, a year before John Molson's 85-foot-long, six-horsepower steamboat "Accommodation" made it from Montreal to Quebec in 36 hours (sailing in daylight only).

Now like the "Accommodation," it sails only on the floodtide of history.

# MONTREAL HERALD.

## EXTRA.

TUESDAY MORNING, August 4 - 1812.

UPPER CANADA.

### COMMENCEMENT OF HOSTILITIES.

The following are copies of Letters received from Upper Canada, containing the account of the Capture of Fort Michilimackinac; and the unsuccessful attempts of the American Governor Hull at the River Chippewas.

MAKINAC, 18th July, 1812.

Dear Sir,

I am happy to have it in my power to announce to you, that Fort Mackinac capitulated to us on the 17th inst. at 11 o'clock, A. M.—Captain Roberts at our head, with part of the 10th R. V. Battalion—Mr. Crawford had the command of the Canadians, which consisted of about 200 men; Mr. Dickson 113 Secoux Fort voins and Winnebagoes, myself about 280 men Attawas and Chippewas, part of Attawas of L'arbre Croche, had not arrived. It was a fortunate circumstance that the Fort capitulated without firing a single gun, for had they done so, I firmly believe not a soul of them would have been saved. My son, Charles Long de, Augustine Nolan, and Michelle Cadotte, junr. have rendered me great service in keeping the Indians in order, and executing from time to time such commands as were delivered to me by the Commanding Officer. I never saw so determined a set of people as the Chippewas and Attawas were.

Since the capitulation, they have not drank a single drop of liquor, nor even killed a fowl belonging to any person, [a thing never known before] for they generally destroy every thing they meet with. I am, dear Sir,

Your most obedient servt.

Signed JOHN ASKIN, junr.  
Str.-Keepr. Dep.  
The Hon. Col. W. Claus, &c. &c.  
Fort George.

Extract of a letter from York, July 29th, 1812—

"At Sandwich Governor Hull landed on the 12th inst. without opposition, with about 800 or 1000 men. He has made three unsuccessful attempts at the River Canard, where his parties have been repulsed. I trust before long, Mr Hull will have reason to repent his crossing the Detroit

Extract of a letter from QUEBEC, dated.

Post office, 8 o'clock, 3rd Aug. 1812.

"An express has arrived from Halifax in nine days. They had received intelligence of an American ship have been taken, bound to France with dispatches to that government, advising them that WAR would be declared against Great Britain on a certain date—requesting them to send a force to assist their squadron in taking Halifax, and other measures they had in view."

"We understand from respectable authority, that 6 transports and a sloop of war, with a battalion of the Royals, were in the river near Quebec on Saturday afternoon.

FROM BOSTON—July 29th.

While we express our pleasure at the safety of the Constitution, we regret to state that the U. S. brig *Nautilus*, 12 guns, Capt. CRANE, 166 hours from N. York, on a cruise was captured the 16th inst. by the British frigate *Shannon*, after a hard chase of six hours, during which the *Nautilus* was obliged to start her water, and throw over all her lee guns. She was ordered to *Halifax*, with Lt. CRANE on board; the remainder of the officers and crew (116 in number) were sent on board the *Africa*. The officers were treated with the greatest respect. Several of the *Nautilus* crew entered on board the *Shannon*, acknowledging themselves British subjects, (except one, named Jesse Bates, seaman, an American.)

PRIZES.—The whole of the prizes sent into *Salem*, since the war began, will not probably bring more than 70 or 40,000 dollars. The single cargo of the *Marquis Someruclos*, of *Salem*, carried into *Halifax*, by the British was worth upwards of 300,000 dollars, and the duties to government would have been nearly 100,000 dollars. Thus far the balance is vastly against us.—*Salem Gazette*,

August 4, 1812, the Montreal Herald put out this extra on the war of that year.

# Un édifice d'une valeur sentimentale disparaît dans un nuage de poussière

par Cyrille FELTEAU

On démolit et on reconstruit beaucoup dans le centre-ville de Montréal. Certains des immeubles qui disparaissent en un rien de temps dans un nuage de poussière ont une valeur historique, alors que d'autres n'ont qu'une valeur sentimentale.

Tel est le cas de l'édifice du "Montreal Herald", sis au 265 est, de la rue Vitré (à l'est de Bleury, à l'angle des rues Vitré, Anderson et Saint-Georges), dont les six étages croulent sous le pic du démolisseur pour faire place à un parc de stationnement, à deux pas de la station de métro Place d'Armes. Il y a un peu plus de 17 ans, en octobre 1957, y mourait un journal du matin (ou plutôt du midi), le "Herald", que les Montréalais d'un certain âge n'ont pas encore oublié car il faisait pour ainsi dire partie de leur décor journalier. Ce quotidien où voisinait le meilleur et le pire, dont la page frontispice se teintait de rose ou de vert dans ses dernières éditions, avait vu le jour 146 ans auparavant, en 1811, un an avant la guerre canado-américaine.

Le 4 août 1812, le "Montreal Herald" publiait un numéro spécial pour annoncer le début des hostilités par la prise du fort Michilimackinac (aujourd'hui Fort George). D'abord hebdomadaire, puis bi-hebdomadaire en 1820, il devint quotidien en 1838. Une trentaine d'années plus tard, au moment de la Confédération, il figurait au premier rang des grands quotidiens du pays.

Le "Herald", qui porta successivement une série de noms, dont "The Montreal Herald and Daily Commercial Gazette" (vers 1880), avait été fondé par deux immigrants écossais, William Gray et Mungo Kay. Un pasteur protestant, le Rév. Strachan, leur avait prêté une partie de l'argent nécessaire à l'équipement du journal. Vers les années 1830, il comptait parmi ses rédacteurs un certain Adam Thom, sorte de pamphlétaire dont les articles féroce-ment anti-canadiens-français ("The Gaelic Letters") de violents remous chez les francophones. On a dit qu'ils avaient provoqué, dans une certaine mesure, la rébellion de 1837-38. Chose étrange, depuis nombre d'années, les numéros du "Herald" où ces articles ont paru sont devenus introuvables...

**Bleu ou rouge . . .**

De 1840 à 1880, le "Herald" ser-

vit d'organe aux intérêts portuaires montréalais. Il fut sans doute, pendant cette période, le quotidien le mieux renseigné sur l'activité portuaire à Montréal. Pendant son histoire qui s'étend sur près d'un siècle et demi, il eut de nombreux propriétaires et autant d'orientations politiques, du bleu ou rouge et vice versa. Pendant les années qui précédèrent la Confédération, il appuya les libéraux qui s'opposaient au pacte confédératif.

Durant la Seconde guerre mondiale, alors que tous les journaux

éprouvaient des difficultés, le "Herald" et le "Star" signèrent une entente relative à l'impression. C'est à compter de ce moment-là, a-t-on raison de croire, que date le début du contrôle du "Star". Le 23 octobre 1944, le quotidien de la rue Vitré adoptait le format tabloïd qu'il devait conserver jusqu'à sa disparition, en 1957.

De 1811 à 1957, le "Herald" logea à divers endroits; d'abord, près du Marché Bonsecours, ensuite au No 23 de la rue Saint-Gabriel, de là à

l'angle des rues Craig et Saint-Alexandre, enfin, rue Vitré. A divers moments de son histoire et jusqu'à la fin il eut à son service d'excellents journalistes, parmi lesquels il convient de citer particulièrement: John W. Dafoe, fondateur de la "Winnipeg Free Press", B.K. Sandwell, qui devait s'illustrer comme directeur de l'hebdomadaire torontois "Saturday Night", Al Palmer, Blair Fraser, Elmer Ferguson, chroniqueur des sports, l'éditorialiste Walter O'Hearn, qui termina sa carrière comme rédacteur en chef du "Star", etc.



photo Paul-Henri Talbot, LA PRESSE

Dans quelques jours, il ne restera plus que poussière de l'ancien édifice du "Herald", rue Vitré.

LA PRESSE, MONTREAL, SAMEDI 21 DECEMBRE 1974

# Un peu d'histoire autour du "Herald" 1

L'édifice du *Herald*, au 265 ouest, rue Vitré, tombe à son tour sous le pic des démolisseurs. Un confrère de "La Presse" en profite pour faire l'historique de ce journal, disparu depuis 1957, qui connut ses heures de gloire. Quotidien à compter de 1838, on le considérait au moment de la Confédération comme l'un des grands journaux du pays.

Peut-être ignore-t-on que notre journal y fut imprimé et y eut ses bureaux durant près de deux ans, soit de décembre 1930 à septembre 1932. Il portait alors le nom de "L'illustration" et devait connaître, rue Vitré ouest, deux années mémorables.

"L'illustration", c'était alors le "petit journal rose" — à cause de la couleur de son papier — et c'était également le journal de M. Camillien Houde qui dirigeait alors les forces

conservatrices provinciales et qui était aussi le maire de Montréal.

Au cours de cette période de moins de deux ans, "L'illustration" atteignit un sommet de popularité avec ses six éditions régulières et sa septième édition du samedi soir comptant plusieurs cahiers, y com-



JOSEPH  
BOURDON

pris, durant un certain temps, une section de rotogravure extraordinaire pour l'époque. Une émission radiophonique avec Lucille Turner et Ernest Loiselle pénétrait chaque jour dans presque tous les foyers de la métropole où l'on possédait des appa-

reils de radio. Vingt-quatre heures par jour, nos téléphonistes donnaient l'heure précise ou encore réveillaient ceux qui en exprimaient le désir.

Nos débuts au "Herald" avaient d'ailleurs été sensationnels. M. Houde, en pleine lutte contre les libéraux, avait littéralement "vidé" la salle de rédaction du "Canada" que dirigeait Olivar Asselin. Du jour au lendemain, Romuald Tremblay, I.-E.-A. Pin, George Oliver, Louis Larrivée et Dominique Laberge se joignaient à la petite équipe de "L'illustration" que dirigeait Samuel Gascon. Dans les mois qui suivirent, d'autres journalistes de la feuille libérale se joignaient à nous (MM. Benoit, Galipeau, Chevassu et autres), tandis que Jovette-Alice Bernier devenait, en mai 1932, la première rédactrice féminine de notre journal.

Mais aux élections provinciales de

1931, le parti conservateur avait été battu à Québec et voici qu'aux élections municipales d'avril 1932, M. Houde est battu à la mairie de Montréal. "L'illustration", quoique toujours très populaire auprès du public, connaîtra donc une période d'austérité qui aura son dénouement en septembre 1932 alors que de quotidien notre journal deviendra hebdomadaire et sera imprimé à "La Patrie". Et ce jusqu'en avril 1933 alors que, déménagés rue Marie-Anne est, à l'imprimerie de M. Joseph Ménard, nous redeviendrons journal quotidien.

Bientôt, si ce n'est pas fait déjà, cette bâtisse du "Herald" ne sera plus. Elle fera place, dit-on, à un terrain de stationnement. Les édifices ont généralement la vie plus longue que les hommes mais eux aussi finissent par disparaître, ne laissant que des souvenirs hélas vite oubliés.

## The crash through the roof

Readers have sent in queries from time to time about "the great Herald fire." When did it take place? What were the details? They have heard their parents, or their grandparents speak about it.

On the Montrealers of 1910 it left an indelible impression. Other events were often dated from it. People would say: "That happened about the time of the great Herald fire."

Here, this morning, is the story of that fire.

In 1910 the Herald building stood on the south side of St. James Street, a little to the west of Victoria Square — the third building from the corner, just beyond the Imperial Bank Building. It was a tall building for those days — five storeys.

Extraordinary precautions against fire had been taken by the proprietors. Understandably, they were nervous, as fires had destroyed many of the other buildings the Herald had occupied. Automatic fire alarms were installed, fire extinguishers, a fire escape at the back, together with access to the roof of the Imperial Bank Building next door.

### The big water tank

Still the proprietors were not satisfied. They planned a crowning precaution. On the roof, toward the rear, they erected a gigantic water tank. Thirty thousand gallons of water were held in the tank, weighing 300,000 pounds. In case of fire, water in abundance would be instantly available. Pressure would be superb.

This measure had not been undertaken without thorough preparation. Architects examined the building carefully; they reported that it would be perfectly safe.

The tank was erected by experts. It was upheld by supports from a strong central wall to the eastern wall, adjoining the bank. Regularly, the tank was inspected. The last inspection had been carried out only two weeks before the calamity.

In the morning of June 13, 1910 this water tank crashed upon the roof. Its weight carried it down, storey after storey, until it sank into the basement.

It came down without warning. Many workers in the building were crushed; others were dragged down with it. Water spilled out of the tank. The basement was flooded to a depth of four feet. Some, pinned beneath wreckage, drowned.

Fire broke out almost at once. It was caused, apparently, by a pot of molten metal in the stereotyping plant on the third floor. Many, unable to struggle free of the debris (which piled up two storeys high at the rear of the building) lay screaming, as flames crept upon them.

### "Most terrible thing"

Back of the Herald building, separated only by a lane was a restaurant — Miss Miller's dining rooms.

"It was the most terrible thing I ever saw in my life," said Miss Miller. "We heard the terrific crash when the building fell, and then there came the cries and groans of men and a terrible shrieking of women and girls. We heard them shrieking for someone to come and help them, and the cries gradually dropping off to moans."

"Then the fire came on, and after a few minutes there was not a sound from them. It nearly drove the people here mad to see and hear it and know that nothing could be done, as they were crushed and burnt to death."

"We saw one little girl wearing a short skirt standing near the end of the building after the first crash, and could hear her crying. 'Oh, for mother's sake do come and save me.' A moment later the floor crashed down, and she went with it."

The water tank, being near the rear of the building, carried away most of the back part of every floor. Under the impact the back wall buckled and fell into the lane.

Some were rescued from the front part of the floors, before fire reached them, though all but the front wall were tottering.

Gerald Bishop, photographer for the Herald, was working in his dark room. He heard a crackling noise. Pieces of plaster dropped from the ceiling. He took no notice. From time to time heavy machinery was moved on the floor above. The vibration always knocked down a little plaster. A moment later he "heard a crash like thunder, and felt the whole building shake."

Bishop rushed to the nearby office of Miss Heubach, the society editor. Together they found their way to a staircase. They groped through dust and darkness. Beams broke through the ceiling. Miss Heubach was cut on the head. But they scurried downstairs in time.

### Away went the floor

On the third floor down from the roof were the linotype operators. One man was sitting at his machine when he heard the first crash. He jumped back. Dust stifled the air. He saw his machine hurled down through the ripped floor.

The piece of floor, where he stood, held up. He was rescued. Another man felt the whole floor sink and drop away under his feet. He clung to the wall. Firemen brought him down.

On the top floor the girls in the bindery worked right under the tank. One of them, Maggie Starke, saw the ceiling move. She called to a friend, Olive Hart: "I am sure something is going to happen."

Down came the roof. Olive was swept away with it, screaming. "Help! Help!" Maggie saw the forewoman carried down too. She struggled to a window, ready to jump. Firemen shouted to her from the ground, then brought her down, shaken and bruised. She was 14 years old.

John Dickson, a boy of 15, was working his first day at the Herald. He was on the fourth floor, in the paper-ruling room. The crash carried him to the floor below. He lay among heaps of boxes and machinery.

"I crawled out from below the box which was over me," he said, "and then I tried to get up again to the floor from which I fell. There were no stairs and I had to climb by the boxes."

"When I got up I saw a woman's arm from under the heap of wood, and I could hear her moaning. I went up to her but I found that I was not able to do anything to move the beam as it was so heavy."

"Some men who were near me told me to move on and get into a safer place, and they would do what they could for the woman. I then came to the front of the building and was taken down the ladder to the street. . . ."

### They thought of others

In the struggle and scurry a few thought of others before running for their own lives. One man, when the tank fell through the building, jumped through the hole to the floor below, where he helped to get two girls out.

"I tried to get another one out," he said. "She was, I think, Miss Robinson, an office girl working for the foreman on the third floor. She was lying with a beam across her body, calling for help."

"I grabbed her leg and pulled with all my might trying to get her out, and she struggled . . . as hard as she could. But I felt the place going and had to leave to get out myself, and she went down with the rest of the building."

A few stayed with the trapped, until they were trapped themselves, when the remaining walls, tottering, pounded down on them. One man was seen by the crowd as he saved two girls. "There's another in there, and I'm going after her!" he shouted. He ran back into the ruins. The rest of the building was seen coming down on him.

The first body identified was that of Laura Amesse, forewoman in the bindery. The body was identified by two girls working under her on that top floor.

"She could easily have saved herself," said one of the workers. "but she stood by and helped all of us to get on the ladders and reach safety. She did everything in her power to see that all of us got out of the dangerous building and the last that I saw of her was when she was told there were still some inside."

"She would not listen to those of us who wished her to come down with us, and she turned back to see if she could not save those who were behind. That was the last we saw of her and she gave her life in the attempt to save some of us girls."



Little could be done to save anyone, after the eastern and western walls gave way and tumbled. Wreckage lay deep — a weird mixture of beams, bricks, machinery, big lumps of plaster. Fire leaped up. Firemen poured water on it, but all the buried victims were already drowned, crushed or burnt.

Wilfrid Vidal was one of the few Herald workers rescued from the heap of wreckage — perhaps the only one. He had been dragged with the tank into the basement. Some beams formed an arch over him. He lay above the water, his leg broken, his head cut. The flames had not yet reached him.

Vidal was discovered by Fireman E. C. Lamonte. Iron bars pinned him down; they would have to be sawn through. More firemen waded through to cut him loose. Father Martin, chaplain of the Fire Department, put on the regulation long boots and rubber coat and came to his side, to give him the last rites and console him.

Three hours of work freed him — badly injured but not drowned, crushed or burnt. He showed pluck. In the ambulance he insisted on sitting up as it drove off. He recovered.

Nothing else could be done in the ruins until six o'clock in the evening. Even then the ruins were hot. Firemen and police could begin digging only when four lines of hoses kept playing on the wreckage to cool it. Charred remains began to be recovered. Some were dangling head down, gripped by the wreckage.

#### Lurid night scene

It was a lurid night scene. Under arc lamps and searchlights 75 firemen and 40 police, as many as the space would hold, worked with shovels, picks, pitchforks. Many had been at the fire since the morning. Work was hindered by the confined area. As the wreckage was pulled up, there was no place to stack it. The Herald building was crammed between two other buildings; the lane behind it was already blocked, where the back wall had burst out in falling.

Big machines had to be pulled away before searchers could see what lay under them. Ropes were strung to nearby buildings, and fitted with pulleys. Masses of twisted steel were hauled out of the way.

The number of the dead was hard to reckon. The Typographical Union, at its own office, had a record of those at work when the crash came. But records of other employees were in the building; they went down with everything else and burnt.

Gradually the death toll rose over 30. Crowds were at the morgue, trying to make identifications.

Many of the victims had lived at Pointe St. Charles. Priests were visiting the homes, bringing news and consolation. Reports that nothing was left of the Herald building but a heap of burning debris soon discouraged all hope.

At one Pointe St. Charles home the aunt of one of the victims was saying: "We feel sure she is gone. We were told . . . that Irene went down with the tank. We have telephoned everywhere and enquired at the hospitals, but there is no trace."

The mother of another victim was saying: "No, she won't come now. I know she won't. She was a good obedient girl, and well thought of."

Meanwhile, the Fire Chief had called at midnight for a fresh relief of men from the stations, to go on all night digging in the ruins.

It is little wonder that "the great Herald fire" made so deep an impression on all the Montrealers of 1910. It became a landmark in their memories.

When other events in Montreal were recalled, they were related to that catastrophe — to the indelible moment when the water tank with its 300,000 pounds went thundering down, destroying a whole building as it crashed, and setting even the remnants afire.

## Montreal's changing face — No. 66

# Contrast in skylines

**THEN:** Vitre Street and the now-defunct daily tabloid, *The Herald*, were virtually synonymous since the newspaper's home went up on the street, first at Victoria Square and then several blocks to the east, between Anderson and Jeanne Mance Streets, the latter then known as St. George.

The *Herald* made its first appearance as a broadsheet on Saturday, Oct. 19, 1811. It was a weekly at the time. Later, it appeared more frequently — three times a week in the winter and daily in the warmer months. From 1840, it was published daily throughout the year.

The paper was founded by William Gray, an Aberdeen Scot, who arrived in Montreal to a booming fur trade. Almost from the beginning, *The Herald* was in the midst of events that were to change the course of Canadian and North American history.

It published an "extra" on Aug. 4, 1812, reporting the invasion of Canadian soil by American military forces. It supported the organization of the Bank of Montreal in 1817. Then there was the U.S. Civil War and the establishment of the Canadian Confederation.

There were also smaller wars in Europe to report and, of course, the big ones — the first and second global conflicts. There was the continued growth and development of the city to watch and report on, too.

Meantime, *The Herald* made news itself from time to time, albeit, trag-

ically.

- Here is the 66th in a Saturday series showing in graphic fashion the changing face of Montreal.

- Star staff photographer Paul Taillefer has gone back to the exact spot to duplicate the views as they appear today.

- This week's scene spotlights Vitre Street, just north of the Ville Marie Expressway. The view spans from Bleury Street on the west to Jeanne Mance Street on the east.

The earlier building on Victoria Square was destroyed by fire on March 28, 1893, but it continued publication by using rival newspapers' presses until its building was reconstructed.

A clipping in *The Star's* files on *The Herald* contained the following item on another fire:

"The *Herald* building disaster occurred on June 13, 1910, when, following the collapse of a wall, four floors of the building gave way. Fire followed when gas from broken pipes and the molten lead from the stereotype pots ignited the debris.

"At midnight on the day of the fire, only two bodies had been recovered, but search during the week brought the total loss of life up to 33."

Another *Herald* building eventually went up at Victoria Square.

Then, in the spring of 1922, *The Herald* moved to new quarters on Vitre Street, between Anderson and St. George/Jeanne Mance Streets, the edge of Chinatown.

The *Herald* finally ceased publica-

tion on Oct. 18, 1957, the date of the older of today's photographs.

Among the larger buildings in the newspaper's immediate environs in the older picture is College Ste. Marie on the upper left side.

NOW: In November, 1974, the widening of Vitre Street doomed *The Herald* building, as well as others in the area. Its replacement, a parking lot, is shown in the contemporary picture.

In intervening years after the paper ceased publication the building was used by other businesses as a warehouse.

Other buildings in the area fell prey to modernization as well.

The Ville Marie Expressway led to the disappearance of many of the small factories and shops while it was under construction between 1970 and 1974.

In the background of the later picture are such high-rise office buildings as the Complexe Desjardins (right).

College Ste. Marie went under the wrecker's hammer just recently. Eventually, the site will be occupied by the University of Quebec.

— Walter Poronovich





THE MONTREAL STAR, SATURDAY, MARCH 5, 1977

LES MIR LTEE

En 1973 sis au 265 ouest, avenue Viger

ILLUSTRATION, L'

De 1930 à 1932 ce journal fut publié dans les locaux  
du "Montreal Herald"

VOIR: SAINT-JOSEPH, Boulevard R 3229.2  
(2580 est)

100 ans d'actualités

# UNE TERRIBLE CATASTROPHE

**UNE** épouvantable catastrophe vient de jeter un immense voile de deuil sur notre ville.

Entre 10.30 et 11 heures moins quart, ce matin (13 juin 1910), un réservoir d'eau, placé sur le faite de l'édifice du «Herald», rue Saint-Jacques, du côté sud du square Victoria, s'écroulait, entraînant dans sa chute le toit et deux planchers de l'édifice, avec tous les êtres vivants qui s'y trouvaient, et tout le matériel qui servait au journal.

Ce fut horrible, et si soudain, que ceux qui passaient près de là, à ce moment, n'entendirent pas un cri, au milieu de l'épouvantable fracas. (...)

Rien ne peut décrire la stupeur générale, lorsque la nouvelle, comme une trainée de poudre, se répandit par toute la ville. Et, d'abord, ce fut comme fou-

**Un épouvantable accident se produit au square Victoria, dans l'immeuble du journal le Herald. — La cause: l'effondrement d'un réservoir d'eau. — Vingt-sept noms manquent à l'appel.**

droyant, paralysant; personne ne voulait y croire; on restait cloué sur place, hébété. Mais bientôt, il fallut y croire, et alors ce fut une poussée furieuse vers le théâtre de la catastrophe, de douloureuses exclamations, des sympathies profondes envers notre confrère si profondément atteint dans ses oeuvres et dans son personnel nombreux, et envers les victimes qu'on estimait alors — tant tués que blessés — à près de cinquante.

La police eut toutes les peines du monde à contenir la foule qui se ruait pour voir de plus près les malheureux qu'on devait retirer des ruines, pour interroger les rescapés, ou pour s'informer de l'origine du feu ou de la cause de la catastrophe.

Dès le premier instant, les pompiers se rendirent sur les lieux, et alors commença un sauvetage émouvant, héroïque. Et, d'abord, ce fut au tour des femmes qui se trouvaient en grand nombre dans l'édifice; puis vinrent les hommes. Et ce sauvetage dangereux, hâtif, se faisait par les fenêtres et les croisées, les escaliers de sauvetage, en arrière, les autres issues, à l'intérieur, ayant été, pour la plupart, ou détruits, ou encombrés par les débris.

Ce furent des minutes inoubliables d'émotion, car à chaque instant on croyait que tout l'édifice allait crouler, tant avaient été démantibulés, dans la chute du réservoir, des planchers supérieurs et des lourdes machines, les soliveaux, les traverses et les étançons. Heureusement, rien de tel ne se produisit, et tous ceux qui n'avaient pas été littéralement broyés ou ensevelis ont pu être sauvés à temps. Mais combien ne répondirent pas à l'appel? (...) On reste sous l'impression que pas moins de 40 à 50 personnes, employés de toutes catégories, hommes ou femmes, sont encore sous les débris. Combien sortiront-ils vivants de là? Dieu seul le sait! Mais on peut croire que ceux qui n'ont pas été foudroyés, seront asphyxiés ou brûlés par l'incendie violent, presque spontané, qui s'est déclaré aux trois étages à la fois. (...)

Lorsque s'abattit le réservoir contenant des milliers de gallons d'eau entraînant avec lui le toit de l'édifice, ce fut naturellement l'atelier de la reliure et la clicherie (au 4e étage) qui furent les premiers atteints. A ce moment-là, tous les employés, dont un grand nombre de femmes, étaient à l'ouvrage. Tout dégrin-

gola, débris, machines, matériel, personnel, à travers le quatrième et le troisième étage, particulièrement, le deuxième et même jusqu'au premier où se trouvaient plusieurs membres de la rédaction. (...)

RECIT DE M. LARIVÉE

«Entre 10 heures et demie et onze heures moins quart, dit M. Larivée, je sortais de l'édifice pour aller à mon service extérieur, lorsque j'entendis un craquement épouvantable, accompagné d'un tremblement furieux sous mes pieds. Je revins en toute hâte à la rédaction (1er étage) en criant que l'édifice s'écroulait. A ce moment, des petites presses de l'étage au-dessus (2e) tombait avec fracas tout près de nous, et parmi ceux-ci, les rédacteurs suivants: MM. Brierley, directeur, Walsh, rédacteur en chef, Sandwell, Dixon, Dickenson, Steadman, les 3 télégraphistes du C.P.R., Beckman, Hannah, Ferguson, moi-même et d'autres.

«Tous se sauvèrent en toute hâte par les escaliers, excepté deux reports qui sautèrent par une croisée dans la rue.

«Au moment où je vous parle, je ne sais vraiment pas qui est mort ou vivant, mais j'ai assisté à un émouvant sauvetage de 150 femmes et hommes.»

M. J.C.E. Tardif, l'un des chefs ouvriers les mieux connus de Montréal, et qui était em-



L'édifice abritant le *Herald*, au moment où l'incendie subséquent à l'effondrement se déclarait au quatrième étage.

ployé en sa qualité d'opérateur dans l'atelier de composition du journal, au troisième étage a entendu un bruit terrible vers 10 heures et 40 minutes; au même moment, le plancher s'écroulait et tout semblait dégringoler. Presque au même instant, le feu se déclarait. «Notre seule chance de salut, dit M. Tardif, c'était les fenêtres; car nous nous rendîmes compte tout de suite que la plupart des escaliers et les échelles de sauvetage, en arrière, avaient été bloqués ou détruits par les débris de toutes

sortes. Ceux qui ont été les premiers à être atteints, les premières victimes, et probablement les plus nombreuses, sont ceux qui se trouvaient au-dessus de nous, au 4e étage, c'est-à-dire à l'étage de la reliure et de la clicherie. Tous ont dû dégringoler avec le plancher à l'étage au-dessous d'eux, puis à l'autre étage. Chez nous, au 3e, nous avons tous attendu l'arrivée des pompiers pour nous sauver; ce qui d'ailleurs se fit promptement. (...)

MONTREAL HERALD

1811	Fondation
19-10-1811	Premier numéro Sis près du marché Bonsecours (23 rue Saint-Paul - adresse de l'époque) N.-B. A une date indéterminée se transporte au square Victoria. (site de l'ex-hôtel St-James) VOIR AUSSI: SAINT-JACQUES, Rue R 3365.2 (1006 à 1010 ouest)
27- 8-1887	Incendie
28- 3-1893	Incendie
1- 5-1893	Occupe l'édifice de la "Campbell Co." (179 ouest, rue Saint-Antoine)
13- 6-1910	Incendie (32 morts) Edifice complètement détruit.
20-12-1911	Achat des terrains de la "Maxwell & Co." (lumber) VOIR AUSSI: SAINT-ANTOINE, Rue R 3082.2 (455 ouest)
19-10-1911	Pierre angulaire du nouvel édifice
1914-18	Connu sous le nom de "Montreal Herald and Daily Telegraph"
1919	Redevient "Montreal Herald"
1922	Nouvel édifice au 265 ouest, avenue Viger (ex-Vitré)
18-10-1957	Dernier numéro
Novembre 1974	Démolition de l'édifice (avenue Viger) re: autoroute Ville-Marie

\*\*\*\*\*CES INFORMATIONS SONT CONTENUES DANS CE DOSSIER

C'est dans la matinée du 13 juin 1910 que s'est déclaré l'un des incendies les plus meurtriers à avoir eu lieu dans notre ville. Dans la matinée, entre 10h30 et 11h, les employés du *Montreal Herald*, édifice situé rue Saint-Jacques, sur le côté sud du square Victoria, entendirent d'effroyables craquements et tremblements qui laissaient présager le pire.

Dès ce moment, rien ne pouvait être tenté pour empêcher

## Sous les yeux des caméras

# 33 MORTS DANS LES DÉCOMBRES DU HERALD

le réservoir d'eau situé au dernier étage de l'immeuble, qui en comptait cinq, d'éclater. Cet accident provoqua une chaîne de courts-circuits qui allumèrent l'incendie simultanément à tous les étages. Non seulement la panique s'est-elle

répandue sur tous les étages, mais elle a gagné les édifices voisins, en particulier la manufacture de vêtements de la rue Notre-Dame où on entendit des cris aussi déchirants que ceux des victimes prisonnières des flammes. Le public,

nombreux, a assisté à toutes les étapes du sauvetage et, souvent sans le vouloir, il a assisté à l'agonie de plusieurs.

Sur les lieux, les employés du *Ouimetscope* ont bravé le péril pour filmer la lutte à l'incendie, ce qui leur a permis de présenter peu après

une vue du sinistre... Malheureusement, lors de la première représentation du journal filmé, le public horrifié a pu assister à l'agonie d'une jeune fille, littéralement grillée sous les yeux du filmeur. On nous assure qu'il s'agissait d'une erreur et que la scène

choquante a été coupée.

Tous les Montréalais ont été émus d'apprendre, quelques heures après la tragédie, que mademoiselle Laura Amesse figurait au nombre des victimes. À elle seule, elle a sauvé une vingtaine de jeunes fem-

mes auprès desquelles elle jouait le rôle de contremaîtresse. Plusieurs, la qualifiant de nouvelle héroïne québécoise, ont souhaité qu'un monument lui soit élevé. Elle était la fille de monsieur Thomas Amesse, de la rue Dorion, gérant du *Ouimetscope*.

# MONTREAL THEN AND NOW



1957

*The Gazette*, Montreal, Saturday, August 15, 1987

## Change is extensive in 30 years

Last week's Then and Now photo showed how major building projects have altered the appearance of the part of the city that lies between Old Montreal and downtown.

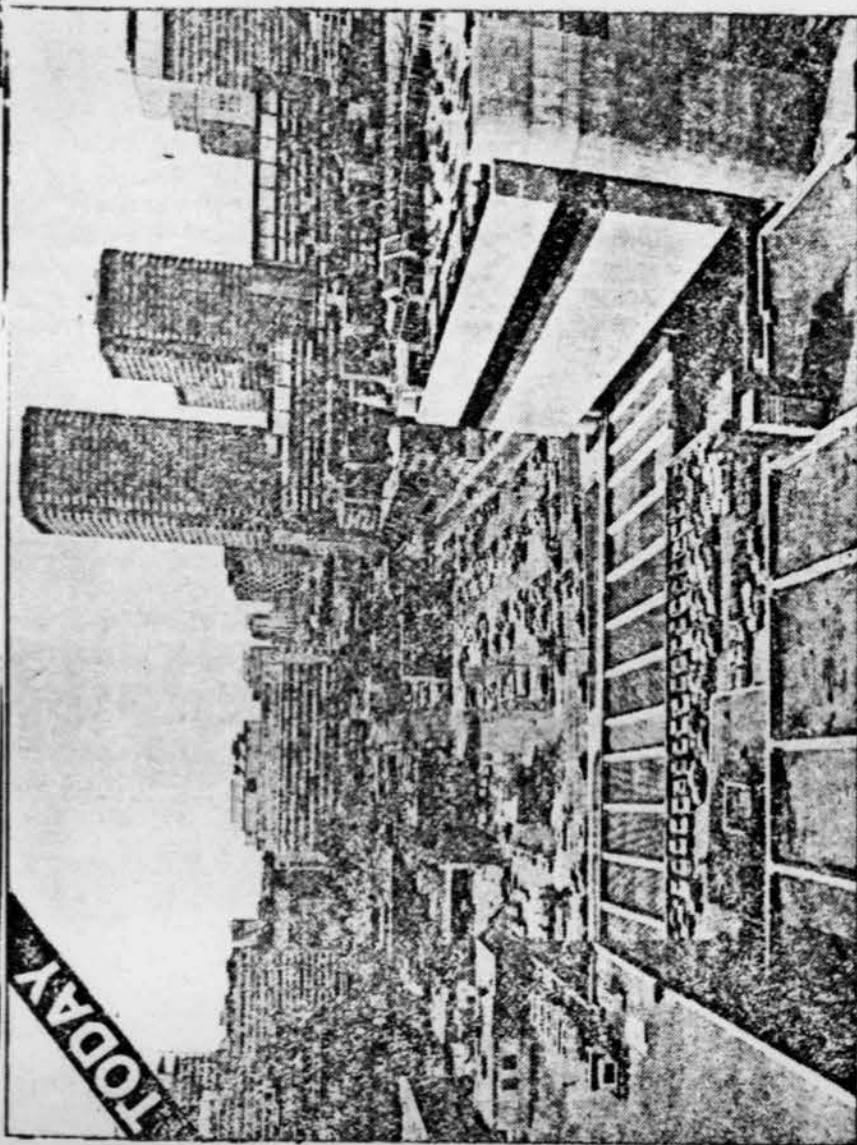
Another view of the area from 1957 reveals how recently the changes have occurred. The view looks north from above Craig St. (St. Antoine) between Bleury St. on the left and Jeanne Mance St. on the right.

The most extensive development was the Ville Marie Expressway, built in the 1970s, which was responsible for demolition of many of the older buildings.

The Montreal Herald building, in the centre of the photo, had already been torn down. Established in 1811, *The Herald* was once the major English newspaper in Montreal. It existed in several locations in Old Montreal and around Victoria Square before finding the home seen here on Vitre St. in 1922. The newspaper closed in 1957.

Another landmark building visible in the old photo that has since vanished was the College Ste. Marie, seen at the upper left, kitty-corner to the sign that says Bleury Garage. The Jesuit college, demolished in 1976, shared the same grounds as the Eglise du Gesù, still standing on Bleury St. Today Place Félix Martin, named for the Jesuit architect who founded the college, is rising on its former site.

Other buildings that have come along since 1957 include the Palais des Congrès, Complexe Desjardins, Complexe Guy Favreau and the Hydro-Québec building, all seen at right in the today photo.



Gazette, Richard Ariess Jr.  
Looking north from above Craig (St. Antoine) St. between Bleury and Jeanne Mance.



angle square Victoria environ 483  
ouest

1192



**WAVERLY HOUSE,**  
W. BOGIE, Proprietor.  
736, 740, 742 LaGauchetiere Street and Victoria Square,  
MONTREAL

This is one of the most centrally situated Hotels in the City. The accommodation for Commercial and other travelers is unsurpassed; free Sample Room and other facilities being placed at the disposal of the former.

N.-B. adresse inscrite à la rue Jurors (Vitré)  
maintenant avenue Viger

THE MONTREAL HERALD

1892

BELL-BANQUE PROVINCIALE, Edifice

VOIR: LA GAUCHETIERE, Rue de R 3094.2  
(600 à 810 ouest)

631 à environ 679 ouest

714 à 746 ouest

1020 47

# 300 HOMELESS THROUGH FIRE ON LATOUR ST.

Block Densely Populated By  
Foreigners Wiped Out  
Last Night

THIRTEEN HORSES BURNED

Flames First Devoured Stable  
Then Spread Rapidly to  
Houses

MANY NARROW ESCAPES

Mothers Thought Children  
Were Burning and Fought  
Frantically With Police to  
Re-enter Flame-Swept  
Houses

Some 600 persons were driven out of  
homes or lodgings, thirteen horses were  
burned to death, Fireman Perron, from  
No. 10 station, was injured in a fall  
from a ladder, and property damage  
estimated at \$75,000 was caused by a  
most spectacular fire which devastated  
the southern portion of the block  
bounded by Latour and St. Genevieve  
streets and Busby lane last night.

There is some uncertainty regarding  
the origin of the blaze, but according to  
rumors circulating in the vicinity, it  
started from the carelessness of a  
youngster who was playing with  
matches in the yard at the side of the  
Montreal Steam Laundry stables. So  
quickly did the flames spread that be-  
fore the firemen arrived on the scene  
they had completely encircled the  
block of houses at the corner of Latour  
and St. Genevieve streets, and with  
lightning rapidity had forged their way  
through the whole block as far as  
Busby lane some 300 feet away.

### PEOPLE WERE IN BED.

At the time the flames broke out  
most of the occupants of the residences  
had retired for the night, and there  
were many narrow escapes. The local-  
ity is one of the most congested in the  
city, and the houses were for the most  
part occupied by Italians, Hebrews and  
other newcomers of the poorer class.  
In most cases the occupants had to  
make a hurried exit from the burning  
premises, with not even time to clothe  
themselves. In the wild scramble little  
children became separated from their  
mothers, and pandemonium ensued.  
Many frantic parents attempted to rush  
back into the buildings in search of  
their offspring, and were restrained  
only by force used by the firemen and  
police officers.

The blaze was a most stubborn one  
for the firemen to fight, and it was  
fully three hours before the men had  
the flames under control. For a time  
it was feared that the fire would spread  
across Latour street, and thence make  
its way through to Lagachetiere  
street.

The buildings destroyed were of very  
old type, and were so dry that they  
burned like tinder. The work of the  
firemen was also greatly hampered by  
the congested condition of the roads in  
the neighborhood, the narrowness of  
the streets preventing them from get-  
ting hose lines to the scene quickly.

The fire fighters confined their ef-  
forts to preventing the flames from  
spreading from the row of buildings  
which were from the first doomed.  
Owing to the fact that the burning  
buildings were in many cases crum-  
bling with age, the firemen were plac-  
ed in jeopardy. And, in one case,  
when the whole roof of a large sec-  
tion of the buildings on Latour street  
gave way and crashed down, carry-  
ing with it two of the floors, a cry  
of horror went up from the surround-  
ing thousands, for but a few min-  
utes before several firemen had been  
seen battling the flames in close  
proximity to the place where the roof  
fell in. In another case, a huge shed  
crumpled over into Latour street, but  
in the fall it had given the firemen  
sufficient warning, and the men had  
managed to get clear of the danger

### HUNDREDS IN HOUSES.

It was explained by several resid-  
ents of the neighborhood that the  
buildings destroyed were, for the  
most part, used as Italian boarding  
houses, each house being sub-let to  
as many sub-tenants as could be con-  
veniently crammed within their nar-  
row precincts. These subtenants, in  
turn, took in lodgers renting beds for  
so many hours a day. Thus the  
beds were rented to men who were  
working in the day time, and who  
occupied them by night. These when  
daylight came, vacated the beds in  
favor of co-lodgers who worked at  
night, and who occupied the couches  
by day. On Sunday, however, it was  
explained, there was an unusually  
large number of lodgers, as this was  
the only day on which the day and  
night shifts met. Italians interview-  
ed in the vicinity in the course of the  
fire, stated that there were in all  
about 600 such tenants, sub-tenants  
and lodgers, who will be deprived of  
their homes as a result of the con-  
flagration.

### FIREMAN INJURED.

Fireman Perron, No. 10, was the  
only member of the brigade who sus-  
tained such injuries as necessitated  
his removal to the General Hospital.  
Perron was at work on one of the  
extension ladders when he was  
thrown to the ground when the ladder  
crashed through a burning window.  
He sustained a bad cut on the side,  
and when he was picked up it was  
feared that he had suffered a broken  
rib. When examined at the hospital  
it was found, however, that beyond a  
severe cut on the side he was not  
otherwise injured and after resting in  
the outdoor department for a few  
minutes he was discharged and sent  
to his home.

Several of the firemen, however  
suffered from the intense heat, being  
forced as they were to fight the  
flames at close range. So intense  
was the heat that the men fighting  
the blaze from a distance were ob-  
liged to keep streams pouring on  
their confreres nearest the blaze, to  
prevent their rubber coats and hel-  
mets from becoming ignited.

### MOTHER THOUGHT BABES BURNED.

When the fire first broke out many  
narrow escapes were made by the re-  
sidents and though it was impossible  
owing to the quick spread of the blaze,  
and the general confusion which en-  
sued, to ascertain whether all had  
managed to make their escape, it was  
said by all residents interviewed that  
no one had been caught in the burn-  
ing building. Pandemonium reigned  
in the neighborhood, as mothers cry-  
ing at the tops of their voices hunt-  
ed for their missing young and became  
frantic when the latter failed to turn  
up. In one case, a Mrs. Poll, with a  
two-year-old child in her arms, rush-  
ed from street to street, crying for  
her "filloll mio, filloll mio," aged four

months, who in the general hubbub  
had apparently been overlooked. This  
woman became hysterical and it was  
only through the efforts of kindly po-  
licemen that she was calmed down.  
Later, however, her husband, who also  
had been hunting for his wife, hove  
into sight, calling at the top of his  
voice, and with a rush Mrs. Poll was  
at his side. Mrs. Poll was taken in  
by neighbors, where she and her chil-  
dren were looked after.

In another case, an unknown wo-  
man, who had been taken out of one  
of the buildings on St. Genevieve  
street through the efforts of a Gazette  
man and the police, insisted on rush-  
ing back into the burning building in  
search of a box of clothing.

### MADE THRILLING RESCUE.

Lausare Massara and P. Carugo, two  
young Italians living on St. Antoine  
street, were among the first to reach  
the scene, and seeing the plight of  
several of their compatriots, they  
rushed into several of the houses and  
roused up the occupants. Leon Reb-  
jelle, a Spaniard, was another of the  
first comers, and he was instrumental  
in saving three children of tender age.  
Rushing through one of the houses  
immediately east of St. Genevieve St.  
he found three youngsters wandering  
around in one of the houses, panic  
stricken, in search of their parents.  
Grabbing the youngsters he made for  
a window and jumped out with them,  
sustaining a badly cut leg.

Two of those who suffered through  
the fire were Miss Norman and Mrs.  
Thomas Baird, sisters, who boarded  
at 82 Latour street, in the home of  
Mrs. Lejar. These two women, who  
work out by the day, lost everything  
they had. So quickly did the flames  
spread that they did not even have  
time to get their hats before rushing  
from the burning building.

One of the sufferers is William Car-  
ter, general cartage contractor, who  
lost thirteen valuable horses in the  
blaze. It was, as far as can be ascer-  
tained, in the immediate rear of Mr.  
Carter's stables that the blaze origi-  
nated. The fire spread with such ra-  
pidity that it was found impossible  
to save even one of the horses. At-  
tempts were made, but the animals  
were so panic stricken that they were  
unmanageable, and hence had to be  
left to their fate. Passerby related  
that when they first came to the  
scene they saw the frantic animals  
struggling as the flames licked at  
their limbs. They state the din creat-  
ed by the suffering brutes was piti-  
ful.

All the wagons except two were ut-  
terly destroyed and the fire entailed  
a heavy loss for Mr. Carter, amount-  
ing to about \$5,000, owing to the fact  
that a large part of the stock and  
wagons was uninsured. When seen  
last night Mr. Carter took none too  
he found himself without a penny in  
his pocket. "I have worked up this  
business" he said, "for years and  
years, all to have everything destroyed  
by fire."

Another sufferer is Mrs. Walley,  
who resided on Latour street, and of  
whose modest little home nothing but  
a few embers remain. Mrs. A. Silman,  
a Hebrew woman, also lost everything  
and last night had to seek the hos-  
pitality of neighbors. Many of the  
homeless were cared for in the Ga-  
zette office until lodgings were found  
for them.

### FIRED OFF REVOLVERS

When the fire first broke out several  
of the Italian boarders took a novel  
means of notifying their neighbors  
of the danger. Seeing the flames lick-  
ing up the rear of the building these  
men pulled their revolvers, and start-  
ed blazing away into the air so that  
the attention of all would be attract-  
ed. The method proved a good one,  
for no sooner had the shots resounded  
than people came rushing out of their  
houses from all sides and on ascer-  
taining what was wrong, promptly  
took steps to save themselves and  
their families. In many cases, as stat-  
ed, the occupants of the buildings  
were already in bed asleep, but in the  
din incident to the firing of the shots,

Gazette  
June 30-1913

they were quickly roused up. The shots also served to attract the attention of Constable Ledoux, who was doing patrol duty on Latour street west. Hearing the shots he came rushing up, thinking that trouble had again broken out amongst the residents of the neighborhood. When the constable got to the corner of Latour and St. Genevieve streets, however, he saw what the trouble was, and promptly turned in an alarm. The men from the Central division, under command of Sub-Chief Mann, soon arrived on the scene and seeing the magnitude of the blaze promptly turned in a second alarm.

Wild rumors were circulated at the scene of the fire that several children had failed to make their escape from the burning buildings, but these were not credited by the fire fighters, who asserted that before the flames reached the houses the premises had been thoroughly gone over, and no persons were found therein. However, one Hebrew present at the close of the fire insisted that six of his children were missing. He, however, was informed that several children had been taken into temporary shelter at The Gazette Office as well as in houses in the neighborhood, and that likely his offspring were amongst the number, as the last he had seen of them was when they had been roused from their beds by their mother and had been conducted through the front passage of the house.

At about 1.45 the blaze was fully under control and the return was sent in, though a detachment of men was kept on the scene throughout the night to quench the smouldering embers.

#### PROGRESS OF THE FLAMES.

Jack Manford's store on the corner of Latour and St. Genevieve streets was the last to succumb to the flames and was not a total loss. The premises of the Canada Carpet Cleaning Company were also gutted and the floors fell in. Firemen swarming to the roof of a little house situated on the eastern side of the lane, between Busby and St. Genevieve streets, turned two streams on the blaze in the rear of the houses on Latour street, and prevented it from leaping across. A row of wooden sheds were burning furiously and for half an hour the fire fighters, from their point of vantage struggled with ultimate success to keep the flames from burning through to Busby street.

The houses burned were occupied for the most part by poor foreigners and pitiful scenes were witnessed as they struggled from their homes bearing away what they could save. Many urged or even struggled with police and firemen in their desire to rush back to recover more of their belongings. One hysterical girl pleaded with the firemen to save her trunk, which was in the midst of a roaring mass of flame on a first storey landing. Twenty-five dollars, all she had in the world, and her entire wardrobe, except the few garments which she had seized when the alarm was given, were in it.

On the northern side of Latour street sat an aged cripple, who had been carried from his blazing home and had begged not to be taken further away. He sat for an hour watching the fight against the flames, scarcely uttering a word. As the flames finally died down he turned to bystanders: "That was all I had," was his sole complaint. Neighbors took him in for the night.

#### SAVED HIS DOG.

One Italian had a narrow escape in an effort to save his dog during the first stages of the fire. He was seen to rush frantically past the policemen and to enter the front door of one of the houses on Latour street, into the two lower stories of which the flames had not yet penetrated. He appeared a moment later in a first storey window, bearing in his arms a little white dog, which he dropped as gently as he could to the street below. In the meantime the fire in the rear had been caught by a draught, and the flames swept in through the back doors and windows of the first floor, thus cutting off his chances of escaping down the stairs. He luckily had the presence of mind to ascend to the second storey, where he made his escape by means of a ladder which had been erected by the firemen.

#### THE HOMELESS.

Among the sufferers were: J. Rabinovitch, an employee of the St. Lawrence Sugar Refinery, father of six children; lived at 60a Latour street.

Bossa Agaratti, father of three children; occupied flat at 80 Latour street, and Mrs. Maud Johnson, at same number.

Marianini Rostti, who, with his sister and 60 boarders, lived at 62 Latour street.

Brusco, 76 Latour street.  
Justino Taloni, 30 boarders, 78 Latour street.

J. Moran, 68 Latour street; burned out.

Namellis, wife and two children, who lived at 79 Latour street; lost everything.

John Manford, grocery store, corner St. Genevieve and Latour.

Other residents on Latour street rendered homeless are: Nicholas McCall, 58a; Pasteno Vincenzo, 64; Joseph Mayura, 68; Jos. Mendelsohn, 72; R. Yamitz, 74; J. Cooperman, 82; Jacob Birch, 86; Giacomo Monforto, 88.

#### NO LOSS OF LIFE.

After the fire was under control, it was found that the buildings fronting on Latour street at the corner of Busby lane had been saved for a distance of about 50 feet on Latour street, though the rear structures were badly scorched. As wild rumors regarding possible loss of life were current, firemen made a thorough search of the smoking ruins, but could find no evidence of any fatality. Police officers from No. 4 station also flouted the idea, explaining that at the outset of the blaze, they had entered practically all of the houses, and by dint of kicking in doors, hammering and shouting, they had managed to rouse up all the inmates.

Italians on the scene explained that though the fire was confined within comparatively narrow compass, the burning out of the buildings would, at the present moment, result in throwing approximately 600 persons out of house and home. This, as stated, is due to the letting, sub-letting and lodger-keeping systems, referred to above.

One of the heaviest sufferers was the Canada Carpet Beating Company, whose premises, situated at the rear of Latour street, near Busby lane, were completely burned out. The loss is estimated at about \$8,000, fully covered by insurance. An exciting time was spent in the attempt to rescue twenty horses from the nearby stables. The animals were successfully removed, though only after a great struggle on the part of the stable men and firemen.

#### OWNERS OF BUILDINGS.

The owners of the burned buildings are G. H. Thompson, who was proprietor of some eight tenements; E. J. Savage, who owned the building near the corner of Latour and St. Genevieve street, and Mr. Leddy.

*Gazette*  
*June 30-1913*

Document(s) illisible(s)

lors du

microfilmage

## Travellers' Aid Asks For Financial Help

A plea for financial assistance was made at the annual meeting of the Travellers' Aid Society of Montreal this week in the Montreal Sailors' Institute.

"Limitation of funds has created a very real problem," Arthur N. Kirsch reported in his presidential address.

Mr. Kirsch explained that the society has operated "in the red" during the last year and that the United and Feather Services, in view of its serious financial position, cannot be asked to meet the deficit.

"Therefore we are approaching our loyal contributors and the understanding departments of governments, both provincial and federal, for increased support to defray the deficit and enable us to continue the service so essential to 'people in trouble away from home' on at

least a minimum adequate level," Mr. Kirsch said.

Last year, the president continued, the society had to reduce its work due to lack of funds and this year it had been asked to reduce still further.

"If you look at the statistics of Travellers' Aid for the past two years you will conclude that we service a much smaller clientele, as the total of persons assisted in 1932 amounted to 30,531 and in 1933 to 19,351," he said. "On the other hand a total of 2,342 cases, including 2,322 persons were served in 1932 whereas 2,503 cases including 3,033 persons were served in 1933. This is in part due to a change in emphasis on statistics and also bears a direct relationship to the financial position of the society," he said.

Work carried out by the society includes assisting Canadians, visitors and tourists in difficulty away from home; immigrants entering Canada, a limited number of Indians and from 250 to 400 Eskimos coming south for medical treatment, education and other valid reasons.

"Perhaps the most serious of all problems is the increasing number of school fall-outs and runaway teenagers," Mr. Kirsch said.

Mr. Kirsch was re-elected president for the coming year.

Other officers named included M. A. Betts, vice-president; Mrs. M. Jean Henshaw, executive director; Dudley D. Dineen, honorary treasurer; Mrs. Galt Durnford, honorary secretary, and E. Dinney Fairbanks, honorary counsel.

At the conclusion of the meeting, Miss E. M. Harwood, medical social worker in the eastern Arctic, presented an illustrated address on the work carried out among the Eskimos by the Eastern Arctic Patrol.

It was also announced that the society's work previously conducted from 714 Vitre street west is now being carried out from its quarters in room 624 of the Dominion Square Building. The phone numbers are 666-2677 and 663-1229.





**Nos enquêtes**

## La nécessité d'un refuge de jour

**Elle s'impose à moins que l'on ne puisse fournir du travail à tout le monde — Qu'est-ce que nous coûte un mendiant qui va en prison?**

Dans un grand centre urbain comme Montréal, la misère, sous toutes ses formes, existe à l'état endémique. Dès 1904, alors que Montréal était loin d'avoir un million d'habitants, on reconnaissait déjà la nécessité d'établir le service de l'Assistance municipale. Nous avons pu nous rendre compte, dans les articles précédents, des bienfaits accomplis par ce service.

Si la misère urbaine existe malheureusement en permanence, il n'en est pas moins vrai qu'à certaines époques sa virulence augmente. C'est par exemple le cas à l'heure actuelle.

Le gouvernement municipal semble vouloir s'intéresser sérieusement au problème que cela pose. Une sorte de bureau de placement a été constitué il n'y a pas longtemps. Le maire vient d'adresser une lettre à M. Norman Holland, l'un des organisateurs de la campagne de souscription des *Federated Charities* — la fédération des oeuvres de charité protestantes — pour le prier de présider un comité qui s'occupera de trouver une solution à la crise du chômage. Par ailleurs on annonce la formation d'un comité municipal de secours.

C'est fort bien que tout cela mais je viens de lire dans un journal: *Seuls les pères et les soutiens de famille obtiendront de l'ouvrage de la ville au cours de l'hiver qui s'en vient. Telle est la décision que viennent de prendre les autorités municipales, résolues à faire l'impossible pour obvier au chômage en notre ville.*

Je comprends l'intention de ceux qui ont pris cette décision. Il s'agit de protéger d'abord la famille et ils ont raison. Rien n'est plus légitime et louable, surtout si l'on tient compte de ce fait que les pères de famille et les soutiens de famille ont feu et lieu dans notre ville, qu'ils sont le plus souvent des citoyens permanents, des membres de la communauté montréalaise: charité bien ordonnée commence par soi-même.

Mais que vont faire les autres, les célibataires qui n'ont pas de famille, tous les chômeurs qui n'entrent pas dans la catégorie de ceux que la ville veut faire travailler? Devront-ils se résigner à mourir de faim et de froid?

On peut répondre qu'il y a le refuge Meurling. C'est vrai que Meurling existe et qu'il peut recevoir quotidiennement sept cents hommes. Mais les sept cents lits de Meurling sont déjà, au mois de novembre, remplis tous les soirs. C'est la première fois que pareille affluence se produit aussi tôt. Qu'est-ce que cela sera devenu quand ça sera l'hiver pour de bon?

La clientèle ordinaire de Meurling ne comprend pas des pères et des soutiens de famille mais des gens qui sont seuls dans la vie, sans parents comme sans amis. Quand un individu en est rendu à coucher à Meurling, c'est qu'il ne lui reste pas beaucoup d'autres ressources. Meurling reçoit des gens qui n'ont pas d'obligations de famille, qui ne peuvent même pas se

suffire à eux-mêmes.

C'est la grande misère de ces gens-là que j'ai voulu exposer au cours de la présente enquête, la grande misère des gens qui n'ont pas de domicile, pas de parents, pas d'amis.

La misère que secourent à domicile la Saint-Vincent de Paul, les Soeurs Grises ou les Soeurs de la Providence est fort pitoyable mais il ne faut pas oublier les sans-abri. Ils seront bientôt si nombreux que Meurling ne pourra plus les recevoir pour la nuit.

A l'heure actuelle, le refuge Meurling est rempli tous les soirs et l'ancienne école Dufferin, transformée en refuge temporaire, reçoit des gens qui couchent non pas dans un lit mais sur le plancher. On leur fournit simplement une couverture.

On est généralement porté à croire que les sans-abri sont des vicieux et des paresseux. Leur armée comprend tout de même un grand nombre d'invalides, de malades, d'éclopés, d'infirmes, de vieillards. Il faut voir le défilé des réfugiés de Meurling, chaque soir, à l'inspection médicale.

Parmi cette troupe, il y a évidemment des individus jeunes et valides, qui pourraient travailler. A l'heure actuelle peut-on leur offrir du travail? Difficilement puisque les autorités municipales ont pris la décision de n'employer que les pères et les soutiens de famille.

Il y a bien la mendicité, qui existe d'ailleurs, comme la misère, à l'état endémique. Mais un règlement municipal interdit la mendicité et la cour du recorder voit à son application. C'est ainsi qu'un grand nombre de miséreux sont quotidiennement condamnés à la prison.

En coûte-t-il moins cher d'entretenir ces gens en prison, à ne rien faire, qu'il n'en coûterait de les employer à des besognes municipales? En temps de crise, il convient de ne pas hésiter. Dans plusieurs villes des Etats-Unis, pour fournir du travail aux chômeurs, on a entrepris de faire déblayer le terrain de futurs parcs municipaux. On pourrait faire la même chose à Montréal quand ça ne

serait que pour préparer, par exemple, dans le parc de Maisonneuve, l'emplacement d'un jardin botanique. Combien d'autres travaux pourraient être entrepris?

J'anticipe évidemment sur les conclusions de mon enquête. Je n'ai pas encore fait la revue des oeuvres de charité qui existent dans la ville de Montréal. Je n'ai encore parlé que des oeuvres pour ainsi dire officielle, celles de l'Assistance municipale.

C'est déjà suffisant tout de même pour se rendre compte de certains besoins. Il faut du travail non seulement pour les pères et soutiens de famille mais pour tous les chômeurs. Un grand nombre des individus que la ville hospitalise gratuitement sont en état de travailler. Pourquoi ne pas les employer? C'est en un temps de crise comme celui-ci que les chemins du parc de la montagne ont été faits.

J'ai commencé la série de ces articles en suggérant qu'on établisse un refuge de jour pour les sans-abri. Un échevin avait proposé que l'on se serve d'abord à cette fin du manège militaire de la rue Craig. Les autorités fédérales ne sont pas consentantes. Durant l'hiver, le manège doit servir, paraît-il, aux exercices des régiments locaux. C'est l'explication que donnent les autorités fédérales.

La nécessité d'un refuge de jour n'en subsiste pas moins et les immeubles vacants ne sont pas rares à Montréal. A deux pas du manège militaire il y a par exemple un vaste immeuble qui se trouve inoccupé depuis que la cour du coroner s'est transportée rue Saint-Vincent. Pour le coût de chauffage, une oeuvre de charité pourrait probablement l'ouvrir aux miséreux.

Si l'on ne peut trouver de travail pour tous les chômeurs, si l'on commence par en donner d'abord aux pères et aux soutiens de famille, — ce qui est juste — il faut aussi penser à ceux qui n'ont même pas de domicile. Un refuge de jour est devenu une nécessité dans une ville comme Montréal, dans les circonstances actuelles.

Emile BENOIST

Nos enquêtes

## Un besoin qui s'impose

L'établissement d'un refuge de jour pour les sans-abri qui sont vieux, malades ou infirmes est devenu une chose absolument nécessaire — Une institution religieuse devrait s'en occuper

En visitant le refuge Meurling, par un soir pluvieux du mois dernier, j'avais trouvé bien triste le défilé de tant de misères. J'en ai malheureusement vu d'autres à mesure que j'ai continué mon enquête.

Rue des Commissaires, à proximité du marché Bonsecours, en plein jour, j'ai vu des femmes et des enfants fouiller dans des poubelles pour y trouver de quoi assouvir leur faim. J'ai vu deux vieillards, en haillons, avant de se mettre dans la file des affamés de la bonne Soeur Bonneau, se bousculer pour un fruit pourri jeté dans le crottin de la rue. Ces gens-là ont faim pour vrai puisqu'ils mangent ces ordures. Je les ai vus faire.

Mais le spectacle le plus navrant et le plus émouvant de la misère urbaine, je l'ai vu avant-hier soir. Il faisait froid, avant-hier, mardi: le mercure du thermomètre était tombé de plusieurs degrés sous zéro. A cause du froid sans doute, le refuge Meurling a ouvert ses portes, ce soir-là, une heure plus tôt que d'habitude, à 5 h. 30, au lieu de 6 h. 30.

A peine le refuge avait-il ouvert ses portes que de toutes les encoignures, de toutes les portes cochères du voisinage — il y en a en quantité dans cette partie du vieux Montréal — surgirent des gens, une armée de vieillards, d'infirmes, d'éclopés. Ce fut une ruée vers le refuge. L'un boitait, l'autre boitillait, un troisième se soutenait péniblement sur des béquilles en s'efforçant d'aller aussi vite que possible pour ne pas perdre la chance d'être de la première fournée de la miséricordieuse machine municipale.

En un rien de temps, cette première fournée de 177 réfugiés fut absorbée. Les autres, groupés en essaim autour de la porte, durent attendre. Il y avait déjà assez de monde pour remplir la maison et, ce soir-là, Meurling a dû refuser des clients. Les derniers admis avaient été obligés de rester au froid, dans la file, pendant une heure et même plus. Les autres ont été sans doute dirigés vers des postes de police.

On peut juger de la grande détresse des sans-abri, surtout de ceux qui sont vieux, malades, infirmes ou éclopés, par ce seul fait qu'une heure avant le temps, ils étaient assez nombreux dans le voisinage du refuge Meurling pour remplir la maison, chacun guettant sa chance d'être admis.

Les soirs de grand froid, il y a toujours affluence à Meurling. Ces hommes vieillards, malades, impotents, infirmes, étaient prêts à attendre une heure et même plus, en grelottant, pour avoir un gîte pour la nuit.

Ce qui ne peut se décrire, c'est leur ruée en masse sur le refuge dès que la porte en fût ouverte. L'honnête constable qui est quotidiennement de service à cet endroit

s'est trouvé débordé. Il lui était impossible d'en défendre l'entrée. La première fournée a dû dépasser le chiffre officiellement prévu, 177. Le constable de faction, battant lui-même de la semelle, n'avait pas le courage d'intervenir. Il laissait défilé la misère.

Où ces miséreux, ces souffreteux avaient-ils passé la journée? A courir les soupes gratuites, chez Soeur Bonneau, chez les Soeurs de la Providence de la rue Saint-Hubert, chez les Soeurs de l'Hôtel-Dieu, à la porte des autres couvents des Soeurs Grises et des Soeurs de la Providence, à la porte de l'Assistance Publique ou encore à la porte de la maison des oeuvres de l'évêque Farthing, rue de l'Université. A chacun de ces endroits, il leur avait fallu se mettre à la file, attendre leur tour, ce qui signifie quelque chose, par un jour de grand froid, pour quelqu'un qui est insuffisamment vêtu et qui, par surcroît, souffre d'une maladie ou d'une infirmité.

Les institutions de charité ne peuvent d'ailleurs faire mieux. Elles sont débordées, tout comme le constable qui maintient l'ordre à la porte de Meurling. Il leur est impossible de répondre aussi vite qu'elles le voudraient aux demandes de secours tant celles-ci sont nombreuses.

Ce qui étonne, c'est le grand nombre des vieillards, des infirmes, des éclopés dans cette foule de miséreux. Une commission d'enquête siège gravement à l'hôtel de ville pour trouver une solution au problème du chômage. Avec son projet de recensement préalable des chômeurs, il n'est guère probable qu'elle trouve promptement un moyen de secourir la misère. C'est pourtant ce qui importe. C'est bien beau de compiler une statistique qui nous apprendra aussi exactement que possible combien il y a de chômeurs et d'indigents dans notre ville. Il serait plus pratique

d'offrir d'abord du secours. Quand des gens crèvent de faim et de froid, ça n'est plus le temps de convoquer un comité. C'est le temps d'agir.

La commission en question ne s'occupe que du chômage. Ce n'est là qu'un aspect du problème de la misère à Montréal. L'âge, l'infirmité, la maladie empêcheront un grand nombre de sans-abri de travailler, même si on leur offre de l'ouvrage. Il est encore étonnant qu'une journée aussi froide que celle de mardi dernier n'ait pas occasionné la mort d'un grand nombre de ceux qui courent les soupes gratuites.

Les hôpitaux se sont tout de même ressentis de la rigueur de cette journée-là. Quelqu'un qui est à même de se rendre compte de la situation dans les hôpitaux me dit que les cas d'hospitalisation des in-

digents ont considérablement augmenté au cours de cette semaine. Nous n'avons pourtant eu jusqu'ici qu'une seule journée de grand froid. Qu'est-ce que cela deviendra quand nous aurons l'hiver pour de bon?

Trouvons de l'ouvrage pour les chômeurs, aidons-les de toute manière, mais ne délaissions pas les sans-abri qui sont vieux, infirmes ou malades. C'est pour eux que l'établissement d'un refuge de jour s'impose sans tarder.

Pour cela, il ne faut vraiment pas compter sur l'administration municipale. Ses décisions sont trop lentes. Un échevin ou plutôt deux échevins, MM. Charbonneau et Seigler, se sont occupés de la question mais ils n'ont encore rien obtenu de leurs collègues.

Comme le temps presse, il semble que ce sont des institutions religieuses qui agiront avec le plus de diligence.

L'établissement d'un refuge de jour où les sans-abri invalides trouveraient le gîte et le couvert ne coûterait pas beaucoup d'argent.

Le gîte, ça peut être n'importe quelle salle à condition qu'elle soit chauffée et éclairée. Il y a tellement d'édifices vacants à Montréal que l'on peut facilement trouver à bon compte un local convenable dans le bas de la ville.

Le couvert, c'est pour chaque indigent un bol de gibelotte, de *stew*, — avec un peu de viande, s. v. p. — quelques tranches de pain et une tasse de thé.

M. Albert Chevalier, directeur de l'Assistance municipale, me disait que la distribution du pain et du café au refuge Meurling ne compte pour ainsi dire pas dans le budget de l'institution. Pourtant le refuge Meurling distribue du pain et du café, deux fois par jour, à plus de 700 hommes. Informations prises auprès de quelqu'un qui s'y entend en ce genre de cuisine, le repas d'un sans-abri hospitalisé — *stew*, pain, thé — coûterait moins de cinquante cents. Pour mille hospitalisés, ce qui est beaucoup plus que la population quotidienne de Meurling, les frais de table ne s'élèveraient même pas à \$50. par jour. Le loyer et le chauffage d'une salle coûteraient encore moins cher. Sans compter qu'une institution religieuse qui entreprendrait une telle oeuvre apostolique pourrait compter sur l'aide pécuniaire du public catholique.

Je tiens à bien faire remarquer cependant que le refuge de jour dont presse l'établissement serait destiné aux sans-abri qui sont vieux, malades, infirmes ou éclopés.

Emile BENOIST

Dans les circonstances présentes, il n'y a vraiment que nos institutions religieuses qui puissent assumer, en improvisant, l'oeuvre apostolique qui s'impose. Le devoir de charité des laïques n'en subsiste pas moins. Il leur appartient d'aider de leurs deniers et généreusement les oeuvres nouvelles qui ne tarderont pas à surgir.

Dans le passé nous nous en sommes trop remis sur les institutions religieuses pour l'accomplissement de nos devoirs de charité, de nos devoirs sociaux. C'est ce qui explique et justifie, dans une certaine mesure, la loi provinciale de l'Assistance publique, dont les inconvénients ne sont que trop apparents aux yeux de ceux qui ne sont pas aveuglés par une basse partisanerie politique. La loi de l'Assistance publique a tari la source, qui était déjà pas mal desséchée, de la charité privée.

Pendant trop longtemps, faire la charité, chez nos gens, est-ce que cela n'a pas consisté à "placer un tel (ou une telle) chez les Soeurs"? Un placement sans aucune rémunération pour les Soeurs tout de même. On "plaçait" ainsi sa voisine ou sa belle-mère, son frère alcoolique ou son arrière-cousine depuis toujours hystérique, "une impossible à endurer".

Nos institutions religieuses ont accompli d'admirables oeuvres de charité. Leur avons-nous donné tout l'encouragement et toute l'aide qu'elles méritaient? N'avons-nous pas cru que l'existence de ces institutions nous dispensait de faire autre chose?

Mises en regard des autres oeuvres sociales, celles de nos institutions religieuses font plus que bonne figure. Le fait est indéniable. Nous le devons cependant aux communautés religieuses. Les *Field Workers* laïques du travail social ont été rares chez nous. Il y a les femmes de l'Assistance Maternelle — une oeuvre admirable — quelques autres dont celles de l'*Hygiène Infantile* et les zélés de la Saint-Vincent-de-Paul, dont la réputation est faite depuis longtemps.

Mais pourquoi la Saint-Vincent-de-Paul, par exemple, constituée de vieux messieurs très dignes ne s'adjoint-elle pas quelques jeunes? Au point de vue matériel, cela ne donnerait pas grand'chose à la Société mais cela fournirait de l'expérience à des jeunes de la génération prochaine. Il faut apprendre à secourir la misère. C'est presque un métier ou même une profession.

Nos institutions religieuses sont admirables mais il faudrait faire comprendre à nos gens qu'à l'occasion il faut payer de sa personne.

Voilà que c'est presque un prêche que j'ai entrepris. J'y mets fin tout de suite, espérant bien que tout ce qui précède n'arrive pas à contre-temps.

Emile BENOIST

## ● Le refuge de jour a maintenant un domicile

C'est l'ancienne fabrique de chaussures Slater, rue Vitré, à l'ouest du square Victoria — Le Canadien National, au lieu de démolir l'immeuble maintenant, en laisse la jouissance à un comité où se trouvent représentées l'archevêché et l'Université — Ce refuge de jour deviendra refuge de nuit, mais il faut d'abord le chauffer — L'on compte sur l'aide des autorités municipales mais cela ne dispense pas les particuliers de leur devoir de charité

### UN APPEL DE SA GRANDEUR MGR GAUTHIER EN FAVEUR DE L'OEUVRE NOUVELLE

Le refuge de jour pour les sans-asile invalides est fondé. Cela ne signifie pas qu'il a ouvert ses portes, il n'est que fondé. Son organisation est en bonne voie cependant et le comité improvisé pour présider à sa naissance lui a trouvé tout de suite un domicile, un domicile assez vaste puisqu'il porte les Nos 755, 57, 59 et 761 de la rue Vitré ouest. C'est un édifice de quatre étages au-dessus d'un rez-de-chaussée, à l'angle de la rue Sainte-Geneviève, l'ancienne fabrique de chaussures Slater.

Le généreux souscripteur ontarien qui nous adressait une première offrande de \$10, tout en suggérant au *Devoir* de prendre l'initiative d'un fonds de secours dont le produit servirait à l'établissement d'un refuge diurne, se doutait-il que le projet prendrait corps aussi promptement? En tout cas c'est à lui — à sa demande formelle, nous taisons son nom — que revient le mérite d'avoir déclenché le mouvement. Les choses se sont subsequmment passées si vite — formation du comité, obtention du local, etc. — que cela tient du merveilleux pour ne pas dire du miraculeux.

Non seulement le refuge est fondé, non seulement il a un domicile mais déjà, au lendemain même de sa naissance, cette oeuvre a obtenu l'approbation publique de Sa Grandeur Mgr l'archevêque-administrateur du diocèse de Montréal.

Le refuge s'est fondé samedi matin. Dimanche après-midi, salle Saint-Sulpice, Sa Grandeur Mgr Gauthier présidait l'assemblée générale annuelle des conférences de Saint-Vincent-de-Paul. Après avoir parlé de l'oeuvre admirable accomplie par celle-ci, Sa Grandeur, avec une bienveillance toute paternelle, a signalé à la charité catholique l'oeuvre nouvelle du refuge de jour pour les sans-asile: "une initiative prise par des catholiques et au nom de l'Eglise catholique."

Le refuge de jour — en attendant qu'il soit un refuge de nuit — ne sera pas ouvert aux seuls catholiques mais à tous les miséreux sans-asile. Sa Grandeur, qui avait parfaitement compris la pensée des fondateurs, a tenu à le déclarer tout de suite. Dans la grande ville cosmopolite de Montréal, il n'y a pas que des catholiques qui se trouvent dans la plus grande détresse. Il y a aussi des gens qui ne sont que chrétiens et même des gens qui ne pas chrétiens. Tous les miséreux sont nos frères et, dans la mesure du possible, nous voulons les secourir tous, sans distinction. L'oeuvre de miséricorde doit être universelle comme l'Eglise.

C'est le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, que le chèque du souscripteur ontarien est parvenu aux bureaux du *Devoir*. Moins d'une semaine plus tard, le fonds s'est grossi, le refuge est fondé, il

reçoit l'encouragement de la plus haute autorité diocésaine. Des journaux de nuance politique différente de la nôtre parlent de cette oeuvre avec faveur.

Il faut dire que l'oeuvre du refuge de jour cesse d'être celle du *Devoir* pour devenir celle d'un comité où se trouvent représentées l'autorité diocésaine et l'Université de Montréal.

Notre journal met à la disposition du refuge, à la disposition du comité, tous ses moyens de propagande. Il continuera de recevoir, pour les transmettre immédiatement au trésorier du comité, les offrandes qui lui seront adressées.

L'oeuvre du refuge de jour — puisqu'il s'agit d'abord d'un refuge de jour — n'appartient à aucun clan, à aucun groupe, à aucun parti.

Par suite du geste généreux d'un Ontarien, il a été donné à notre journal de lancer le mouvement. Le *Devoir* ne pouvait pas ne pas le lancer. Un comité étant maintenant constitué, c'est ce comité et non plus le *Devoir* qui doit aller de l'avant. L'oeuvre du refuge de jour, c'est l'oeuvre maintenant de tous les catholiques du diocèse.

Ainsi que le disait, hier, Sa Grandeur Mgr Gauthier, il faut faire, cet hiver, la charité plus généreusement et plus ponctuellement que jamais, pour que la propagande des idées malsaines du bolchevisme et du communisme, chez nos gens soit paralysée.

\* \* \*

Le comité du refuge de jour, improvisé avec une extraordinaire rapidité, comprend un représentant de l'archevêché, M. l'abbé Louis Bouhier, P.S.S., curé de Notre-Dame, M. Edouard Montpetit, secrétaire général de l'Université de Montréal et directeur de l'*Ecole des sciences sociales*, le R. P. Sigouin, S.J., aumônier catholique de l'Hôpital Général, M. Eugène Simard, avocat, M. Wilfrid Guérin, notaire, M. Louis Dupire, journaliste, M. Claude Melançon, publiciste français du *Canadien National* et ancien courriériste parlementaire à Ottawa, M. Emile Benoist, journaliste. Ce comité, en se constituant en vitesse dans l'un des parloirs de l'antique presbytère de Notre-Dame, s'est réservé le droit de s'adjoindre de nouveaux membres.

Comment s'est-il fait que ces gens aient pu se rencontrer pour former le comité en question et pour devenir, gratuitement, les locataires de l'ancienne fabrique de la Slater Shoe? C'est ce qui tient du merveilleux.

D'ordinaire — et la constatation a été faite bien des fois — celui qui organise un comité doit sacrifier des heures et des jours avant d'atteindre ceux qu'il lui faut. Pour le refuge de jour il n'en a pas été ain-

si. Les choses ont marché seules.

Racontons-les ainsi qu'elles se sont passées. Un lecteur ontarien nous envoie un chèque, accompagné d'une lettre dans laquelle il suggère que le *Devoir* ouvre un fonds de secours dont le produit servira à l'établissement d'un refuge pour les sans-asile. Devait-on ou ne devait-on pas accepter l'idée d'un tel fonds de souscription? L'administrateur du journal, mis au courant de l'affaire, n'hésite pas une seule seconde: "Nous ne pouvons refuser de recueillir de l'argent pour les pauvres".

Le projet de refuge devient le sujet des conversations à la salle de rédaction. On tire des plans. Chacun donne son idée. Jeudi dernier, un article annonce l'ouverture du fonds de souscription. Un confrère fait alors remarquer que le fonds de secours existe puisqu'il y a déjà \$10 en caisse. Il ajoute qu'un refuge pour les miséreux doit se loger gratuitement. Il faut trouver le local. Parmi les maisons que le *Canadien National* vient d'exproprier pour la construction de sa nouvelle gare, n'y en aurait-il pas une dont la démolition puisse être retardée jusqu'au printemps?

Il n'y a pas un journaliste canadien-français qui ne connaisse M. Claude Melançon, ancien journaliste lui-même. Il suffit de lui dire ce dont il s'agit pour que tout s'organise et se décide.

N'anticipons pas cependant. M.

Melançon nous dit, au cours d'une première conversation téléphonique, qu'il vaudrait mieux qu'un comité et non pas un simple particulier fit une demande auprès des autorités du chemin de fer.

Un comité de jeunes s'improvise tout de suite. M. Wilfrid Guérin, notaire, M. Eugène Simard, avocat, M. Louis Dupire, journaliste, M. Emile Benoist le constituent. Il conviendrait d'avoir un représentant autorisé de l'archevêché, un représentant de l'Université, puisque celle-ci a maintenant depuis dix ans une sorte de faculté des sciences sociales.

S. G. Mgr Gauthier désigne tout de suite M. l'abbé Bouhier pour faire partie du comité. M. Edouard Montpetit accepte aussi d'en être. Tout cela se fait pendant la soirée de jeudi et au cours de la matinée de vendredi.

Samedi matin, le comité tient d'urgence une première séance dans l'un des parloirs de Notre-Dame. M. l'abbé Bouhier est élu prési-

dent; M. Edouard Montpetit devient vice-président, M. Emile Benoist, secrétaire, M. Eugène Simard, trésorier. C'est une élection sans discours.

Voituré par son trésorier, M. Eugène Simard, le comité se rend directement au bureau de M. Hungerford, assistant du vice-président du *Canadien National*, qui attend sa visite et qui sait déjà, grâce à M. Claude Melançon, ce dont il s'agit. M. Montpetit présente le secrétaire qui dit quelques mots pour exposer la demande du comité. M. Hungerford acquiesce tout de suite. Celui-ci réfère le comité au colonel Clarke, administrateur des immeubles du *Canadien National*. Il ne s'agit plus que de faire le choix de l'immeuble.

M. Hungerford a ses bureaux, rue McGill, dans l'édifice des quartiers généraux du *Canadien National*. Le colonel Clarke loge au troisième étage de l'*Insurance Exchange*, rue Notre-Dame. Le comité se transporte de l'un à l'autre endroit. Le choix est vite fait. Le colonel Clarke recommande lui-même le choix de l'édifice *Slater*. La maison est vaste, bien éclairée, se ventile facilement. Un refuge pourra s'y établir au moins jusqu'au printemps prochain. Le bail doit se passer aujourd'hui ou demain.

Voilà comment il se fait que le refuge de jour — en attendant de devenir refuge de nuit — s'est trouvé un domicile. Avant d'ouvrir la maison, il faut cependant avoir les moyens de la chauffer. Le comité ne dispose encore que d'un fonds de \$76, ce qui est manifestement insuffisant.

Les autorités municipales feront leur part, c'est certain, mais cela ne dispense pas les particuliers de leur devoir de charité. L'oeuvre du refuge de jour attend l'obole de chacun.

Le *Devoir* continue de recevoir les souscriptions. On peut aussi les adresser au trésorier du comité, M. Eugène Simard, avocat, édifice de la *Sauvegarde*, 152, rue Notre-Dame est, Montréal.

P. S. — Le refuge de jour pour les hommes a maintenant sa maison. Il n'en est pas de même du refuge pour les femmes. Il s'agit de trouver quelque chose au plus vite. Nous réitérons la demande que nous avons déjà faite à nos lecteurs à ce sujet: il faut une maison, assez vaste, pas trop éloignée du centre et d'un prix abordable, s'il faut toutefois payer un loyer. Mais comptons que la générosité du *C. N. R.* servira d'exemple à d'autres.



Nos enquêtes

## Une souscription pour ouvrir un refuge de jour

Un lecteur de l'Ontario, en suggérant à notre journal de l'entreprendre, nous adresse une première offrande — Des comités qui s'organisent et qui sont à la recherche de locaux — Une lectrice nous apprend qu'elle a décidé d'établir un refuge pour les femmes et les jeunes filles sans asile

Les suggestions que nous avons faites ici même à propos de l'établissement d'un refuge pour les jeunes filles et les femmes sans asile et d'un refuge de jour pour les hommes sans asile et qui sont vieux, infirmes, éclopés ou impotents ne sont pas restées sans réponse. La nécessité de telles fondations est d'ailleurs évidente pour tous ceux qui sont à même de voir un peu la misère qui existe actuellement à Montréal. Après l'avoir vue, il nous a paru non seulement opportun mais nécessaire de faire part de nos constatations à nos lecteurs. Nous étions certain d'avance que ceux-ci ne resteraient pas indifférents. C'est ce qui s'est produit. De nombreux lecteurs nous écrivent pour nous faire à leur tour des suggestions.

L'un d'entre eux, qui habite un petit centre du nord de l'Ontario, joint à la lettre qu'il nous adresse un chèque de \$10. Il tient à être le premier à souscrire à un fonds de secours dont il propose l'initiative au *Devoir*.

Voici d'ailleurs ce qu'il dit dans sa lettre "A propos du refuge de jour, sans doute les institutions religieuses pourraient-elles y voir mais ne sont-elles pas déjà débordées? Pourquoi le *Devoir*, de concert avec les autres journaux de Montréal s'il le faut, ne prendrait-il pas l'initiative dans ceci? Cela serait sûrement faisable et quelle magnifique occasion de faire de la véritable action chrétienne. Vous pouvez en même temps lancer un appel pour obtenir des vêtements. Je suis certain qu'il y a dans Montréal assez de bons vêtements mis de côté par ceux qui les possèdent pour vêtir tous ceux qui en auraient besoin. Il suffirait probablement d'en faire la demande en termes propres à secouer la léthargie de ceux qui peuvent donner.

"Je me permets d'accompagner cette suggestion d'une petite offrande afin d'ouvrir les souscriptions. Je ne suis pas riche mais je vous offre ceci de bon coeur. Si vous ne pouvez pas mettre le projet à exécution, je vous demanderais de remettre l'argent du chèque à l'oeuvre que vous jugerez la meilleure."

Il n'est vraiment pas possible de se dérober à une invitation pareille. Tout en remerciant notre correspondant ontarien au nom des miséreux, nous lui annonçons que la souscription du *Devoir* est ouverte. Notre journal recevra les offrandes qu'on voudra bien lui adresser et, dès qu'un comité responsable aura été organisé — ce qu'il doit être possible de faire rapidement — le fonds lui sera transmis pour qu'il organise, qu'il improvise plutôt son oeuvre de refu-

ge. Un commencement de comité existe même déjà. Des gens, n'ayant d'autres ressources que les leurs, qui sont modestes, sont depuis quelques jours à la recherche d'un local qui conviendrait pour un refuge de jour.

Nous devrions même dire que des gens de bonne volonté sont à la recherche de deux locaux car une lectrice, qui ne veut pas que son nom soit publié maintenant, nous apprend qu'elle a décidé de fonder un refuge de jour et de nuit pour les femmes et les jeunes filles sans abri. Elle est même disposée à assumer une partie des premiers frais de l'entreprise, espérant bien qu'elle pourra par la suite compter sur la générosité du public. Elle ouvrira sa maison de charité dès qu'elle aura trouvé un endroit convenable assez vaste, situé de façon propice et d'un prix de location — s'il faut payer du loyer — pas trop élevé.

Nous faisons donc appel à nos lecteurs montréalais de rendre ce premier service aux miséreux ainsi qu'aux miséreuses en aidant à découvrir dans notre ville un local qui convienne à un refuge pour femmes et jeunes filles, un autre local qui servirait de refuge de jour pour les hommes sans asile.

Dans le premier cas, une vaste maison qui ne serait pas trop éloignée du centre de la ville ferait l'affaire. Le refuge pour les hommes devrait, autant que possible, s'établir dans le bas de la ville et pas trop loin du refuge de nuit municipal.

Une lectrice, encore, dont la lettre nous arrive par le même courrier que celle de notre généreux correspondant ontarien, a même avancé l'expression de notre désir: "Comme vous, je trouve que les commissions d'enquête sur le chômage sont lentes à agir." En passant rue Craig, j'ai remarqué l'ancien édifice de la cour du coroner, l'édifice Bourgie, à l'angle des rues Craig et Sainte-Elisabeth. La maison Brown, je crois, offre en vente cette maison qui est inoccupée depuis très longtemps. Ne pourrait-on pas la faire servir à loger pendant le jour les vieillards, les infirmes, les malades sans abri? Les étages supérieurs pourraient être transformés en dortoirs pour abriter les indigents que Meurling ne suffit plus à recevoir? Une souscription publique pourrait couvrir les frais de location, de chauffage et d'ameublement. Que les gens riches se passent une fois par semaine de cinéma ou de théâtre et qu'ils offrent leur obole pour secourir la misère. Cela serait suffisant pour couvrir les premières dépenses.

"Vous avez parlé de la nécessité, à l'heure actuelle surtout, de l'initiative privée dans l'oeuvre de charité. Je tiens à vous dire, non pas par vantardise mais pour en induire d'autres à en faire autant, ce que nous faisons dans notre famille. Nous habitons le bas de la ville et ma mère a choisi parmi les nombreux mendiants qui viennent sonner à notre porte deux pauvres vieux. Nous les avons d'abord vêtus chaudement avec des vêtements convenables recueillis chez des amis et nous les nourrissons. Si chaque famille en faisait autant, ce qui ne coûte pas cher, nous aurions peut-être moins de communisme en herbe parmi les nôtres. Je voudrais que tout le monde pût voir, comme j'en ai l'occasion tous les jours à la porte de l'Assistance Publique, le spectacle de la misère."

Nous devons informer cette lectrice que le petit comité qui s'intéresse déjà à l'établissement d'un refuge de jour a pensé tout de suite à l'édifice Bourgie. Informations prises auprès du propriétaire, cet édifice est à vendre mais non pas à louer. La raison, c'est qu'il n'est plus en état d'être occupé. Le toit coule, le système de chauffage est hors d'usage de même que la plomberie. Par suite de l'enfouissement des fils, l'éclairage à l'électricité n'y est plus possible car les raccordements nécessaires n'ont pas été faits. Le propriétaire nous informe que le coût des réparations indispensables s'élèverait à beaucoup plus que l'équivalent d'un loyer raisonnable pendant une longue période. Il est donc inutile de penser à y établir un refuge temporaire.

Il s'agit de chercher ailleurs et de trouver au plus tôt car le fonds de secours qui est maintenant ouvert ne tardera vraisemblablement pas à se grossir.

**Emile BENOIST**

P.S. — Si de nos lecteurs voulaient imiter le geste du souscripteur ontarien, nous les prions de faire leurs chèques à l'ordre du "Devoir". L'argent sera déposé à un compte spécial avant d'être remis à l'oeuvre qui doit s'organiser. Un accusé de réception sera envoyé à ceux qui indiqueront leur adresse en même temps. Il sera rendu compte des souscriptions dans le journal.

## Enquête qui tourne en quête

L'oeuvre du refuge de jour, approuvée par l'autorité diocésaine, a besoin d'argent, de beaucoup d'argent — Il faut chauffer la maison prêtée par le Canadien National — C'est une dépense de \$134 par semaine — D'autres frais — Lettres qui accompagnent des souscriptions

Nos lecteurs comprendront que j'interrompe momentanément l'enquête commencée sur la grande pitié des miséreux sans asile. L'heure n'est plus aux constatations mais aux réalisations. Les constatations déjà faites sont d'ailleurs suffisantes pour que le public se rende compte de la nécessité urgente d'un refuge de jour pour les sans-asile invalides.

Ce refuge est maintenant fondé. Il a reçu l'approbation et la bénédiction de notre archevêque-coadjuteur. Il faut l'organiser au plus vite pour qu'il ouvre toutes grandes ses portes aux miséreux qui ne sont plus en état, même si l'on pouvait leur offrir du travail, de gagner leur vie.

Pour cela, il faut de l'argent, beaucoup d'argent. D'enquêteur, je deviens donc queteur tout court. D'aucuns trouveront que je m'y prends mal. Ce n'est que le manque d'habitude; mais cela viendra.

Le refuge a sa maison, rue Vitré, une maison très vaste. Ayant d'y admettre les miséreux, il s'agit de la chauffer, ce qui doit entraîner une forte dépense, près de \$20 par jour.

Les fournaises de l'ancienne cordonnerie Slater consomment quotidiennement leurs deux tonnes de charbon, un charbon de mauvaise qualité, qui ne coûte que \$6 la tonne. Cela fait tout de même \$12 par jour. Pour l'entretien des feux, il faut deux chauffeurs, l'un de nuit et l'autre de jour. Ils toucheront un salaire de \$25 par semaine, acceptant la journée non pas de huit mais de douze heures. On admettra qu'un tel salaire est raisonnable pour le patron. Mais cela représente une deuxième dépense quotidienne d'un peu plus de \$7 qu'il faut ajouter à la première. Si l'on fait le compte: \$12, plus \$7.14 (plus une fraction), cela fait un total d'un peu plus de \$19.14 rien que pour le chauffage. Multipliée par 7, le nombre des jours de la semaine, cette dépense atteint la somme imposante de \$134.

Pour préparer la gibelotte, le *stew*, il faut un fourneau ainsi qu'une marmite de bonne dimension. Pour cela encore, il faut de l'argent de même que, pour aménager la maison, si sommaire que soit l'aménagement. Le strict nécessaire c'est au moins des tables et des bancs, des ampoules électriques: l'obscurité survient si tôt à cette époque de l'année.

Le public doit comprendre que le comité du refuge va prendre possession d'une maison — la maison des sans-asile invalides — qui se trouve complètement dénudée. Il n'y a plus que le toit, les murs et les feux de la cave, qui dévorent leurs deux tonnes de charbon par jour.

Il faut donc de l'argent, beaucoup d'argent.

Le fonds du comité commence heureusement à prendre de l'ampleur. Une maison de commerce,

la première, adresse au *Devoir*, pour qu'elle soit transmise au trésorier du comité, une souscription de \$50. C'est la maison J.-Donat Langelier, établie rue Sainte-Catherine est, à l'angle de la rue de Berri, et qui fait le commerce des radios, des phonographes, des pianos et autres instruments de musique. M. Donat Langelier est à même de voir, chaque matin, en se rendant à son établissement, la file des affamés à la porte du couvent des Soeurs de la Providence, rue Saint-Hubert. Ce spectacle n'a pas manqué de l'émouvoir et il tient à faire généreusement sa part. Il

s'inscrit pour \$50.

Une conférence de la Saint-Vincent de Paul, qui fait l'aumône au comité du refuge de jour, c'est comme un pauvre qui fait l'aumône à un autre pauvre plus pauvre que lui. A cause de son grand dénuement, le comité du refuge de jour accepte donc l'offrande de la conférence Saint-Louis de Gonzague de la Saint-Vincent de Paul. C'est une conférence de jeunes, composée d'élèves du Collège Sainte-Marie.

Voici d'ailleurs la lettre que le secrétaire de la conférence nous adresse: "La Saint-Vincent de Paul du Collège Sainte-Marie ne veut pas rester sourde au vibrant appel fait hier, à l'assemblée générale de la Société, par S. G. Mgr Gauthier, en faveur d'un gîte pour les sans-abri. C'est pourquoi elle s'empresse de vous faire parvenir son humble contribution, qui, jointe aux autres qui sont venues et qui viendront encore, servira à protéger contre les rigueurs de la froide saison les vieillards miséreux et infirmes."

Puisque l'occasion s'en présente, je tiens à corriger tout de suite une erreur que j'ai commise, au cours d'un article précédent, en disant que la Saint-Vincent de Paul devrait s'adjoindre quelques jeunes. La chose est déjà faite heureusement. Certaines conférences de Saint-Vincent de Paul ne se composent que de jeunes gens qui font leur apprentissage social. La conférence Saint-Louis de Gonzague est précisément l'une de celles-là.

Un ancien confrère de collège, M. l'abbé Francis Archambault, professeur au collège de Montréal, adresse au *Devoir* une souscription qui s'accompagne de la lettre suivante: "Vous trouverez sous ce pli un chèque de dix dollars. C'est ma part de contribution pour le refuge de jour, tel qu'annoncé dans votre journal. Je vous souhaite tout le succès que mérite une si belle entreprise."

Le *Devoir* ne peut pas toujours plaire à tout le monde. S'il en était autrement, c'est qu'il aurait atteint à la perfection, chose impossible en ce bas-monde. Il n'en reste pas moins que notre journal retient la sympathie de gens auxquels il lui arrive, sans que ça soit par malice, de déplaire. On en peut juger par la lettre suivante:

"Quelques personnes auxquelles

les idées du *Devoir* sont loin de toujours faire plaisir, sont cependant heureuses de lui témoigner leur encouragement pratique pour contribuer au succès de l'initiative qu'il prend de faire campagne en faveur d'un refuge de jour pour les chômeurs.

"Bravo, ce geste est des meilleurs.

"Ci-inclus \$25. pour vous aider à réaliser promptement ce magnifique projet."

Et la lettre est signée: Quelques citoyens.

Le fonds de secours atteignait à midi la somme de \$189, sans tenir compte de plusieurs souscriptions qui nous ont été promises par téléphone ou autrement. Par exemple, six membres du Cercle Universitaire nous ont fait savoir qu'ils nous enverraient une souscription collective de \$60. Une association qui compte plusieurs centaines de membres s'engage à organiser une campagne pour recueillir des fonds.

Que l'on se hâte de donner toutefois car le temps presse. Tout comme le refuge protestant, le refuge catholique doit compter sur des octrois municipaux mais encore une fois cela ne doit pas empêcher les particuliers d'exercer leur devoir de charité.

**Emile BENOIST**

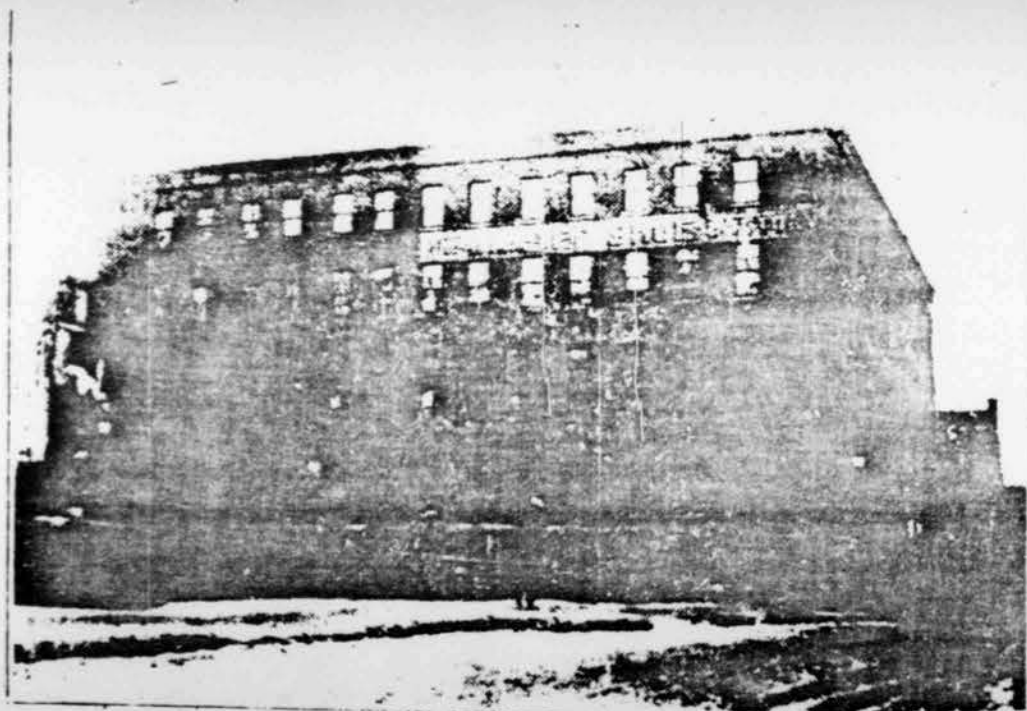
**Document(s) illisible(s)**

**lors du**

**microfilmage**

Illustration

23-12-1930



**LE NOUVEAU REFUGE DE JOUR**—Ce refuge qui vient d'être ouvert aux miséreux qui n'ont pas de gîte, est dû à l'initiative d'un journaliste, M. Emile Benoist du "Devoir". Ce refuge est situé à l'ancienne fabrique Slater, sur la rue Vitré. Les citoyens qui veulent aider cette œuvre philanthropique sont priés de faire parvenir leurs dons à M. Benoist au "Devoir".

23-12-1930

MONTREAL RELIEF COMMITTEE

VOIR AUSSI: VIGER, Avenue R 3886.2  
(756 ouest)





## UN REFUGE DE JOUR POUR LES SANS-TRAVAIL

A la réunion annuelle de la  
société St-Vincent de  
Paul

Mgr G. GAUTHIER

Une suggestion a pris la forme d'un mouvement, à la réunion annuelle de toutes les conférences de la Société St-Vincent-de-Paul qui avait lieu, hier après-midi, à la salle St-Sulpice; la création d'un refuge de jour pour les sans-travail.

Un comité est déjà formé. Il se compose de M. Bouhier, p.s.s., comme président; de M. Edouard Montpetit, comme vice-président; de M. Emile Benoist, comme secrétaire. Le nouveau refuge sera installé dans l'immeuble anciennement occupé par la Slater Shoe, au coin des rues Vitruve et Ste-Geneviève. Cette bâtisse est actuellement la possession du Canadien National, qui a bien voulu, par l'entremise de M. Hungerford en retarder la démolition jusqu'au printemps pour la fin plus haut mentionnée. L'établissement qui n'est pas encore prêt pour recevoir ses protégés est très considérable. Le comité qui s'occupe de l'affaire est déjà sur pied. C'est pourquoi l'écho de son appel est venu résonner dans les murs de la St-Vincent-de-Paul, laquelle a répondu par son assentiment sincère, et enthousiaste; elle a promis d'aider.

La réunion qui était présidée par M. A. Julien, fut tenue sous le distingué patronage de Sa Grandeur Mgr G. Gauthier. Sur l'estrade on remarquait, messeigneurs Lepailleur, Dubuc, l'abbé Boileau, le juge Fabre Survever, l'avocat Laraméo; MM. J. F. Surprenant, J. Gingras, Alf. Nadeau, F.-X. Desrosiers, R. Carignan, J.R. Limoges et nombre d'autres.

Voici quelques chiffres importants du rapport, que nous a lu le secrétaire. La St-Vincent-de-Paul, au cours de l'année, a réussi à récolter la jolie somme de \$152,057. L'an dernier, \$125,000. Sur ce chiffre \$143,000 ont été dépensées pour les pauvres, en comparaison avec \$112,000 pour l'an dernier. Plus de 4,039 familles ont reçu le secours de la société. Le nombre d'enfants secourus est de 14,806, celui des adultes, 22,710; 2,524 membres font partie du service actif et 2,660 sont membres honoraires. Tout le travail est réparti entre 116 conférences adultes et 21 juvéniles.

Le président constata avec regret au cours de son allocution la disparition de l'élément anglais au sein de la St-Vincent-de-Paul. Il parla de l'oeuvre gigantesque dont il a la direction. Il ranima l'enthousiasme dans le coeur des chefs des différentes conférences. Il fit comprendre comment notre population avait besoin de secours matériels et spirituels, dans un temps de crise comme celui que nous traversons présentement.

L'archevêque, touché par l'aspect, pour lui si réconfortant, de constater un mouvement si généreux de la part des catholiques, dans la métropole, nous le dit avec émotion. Il demanda encore plus d'activité cependant. Il ne put s'empêcher de constater le grand bien que fait l'assistance maternelle, qu'il qualifie d'être la gloire des catholiques de Montréal. Il encouragea fortement l'idée du refuge de jour pour les sans-travail. "C'est, disait-il, le moyen de s'affirmer encore une fois comme catholiques. Le refuge veut recevoir tous ceux qui frapperont à sa porte. La vague de communisme fait présentement de nombreuses victimes, justement dans les rangs de ces miséreux que vous voulez aider. En les protégeant contre les rigueurs apportées par ce temps de crise, ils ne seront pas si faciles à accepter les fausses théories que les chefs communistes leur enseignent, et vous ferez une action vraiment digne d'enfants de l'église catholique. Après ces quelques paroles de leur chef, tous, heureux et pleins d'enthousiasme pour la bonne cause, se dispersèrent.

## UN REFUGE DE JOUR POUR LES SANS-TRAVAIL

A la réunion annuelle de la  
société St-Vincent de  
Paul

Mgr G. GAUTHIER

Une suggestion a pris la forme d'un mouvement, à la réunion annuelle de toutes les conférences de la Société St-Vincent-de-Paul qui avait lieu, hier après-midi, à la salle St-Sulpice; la création d'un refuge de jour pour les sans-travail.

Un comité est déjà formé. Il se compose de M. Boubier, p.s.s. comme président; de M. Edouard Montpetit, comme vice-président; de M. Emile Benoist, comme secrétaire. Le nouveau refuge sera installé dans l'immeuble anciennement occupé par la Slater Shoe, au coin des rues Vitré et Ste-Geneviève. Cette bâtisse est actuellement la possession du Canadien National, qui a bien voulu, par l'entremise de M. Hungerford en retarder la démolition jusqu'au printemps pour la fin plus haut mentionnée. L'établissement qui n'est pas encore prêt pour recevoir ses protégés est très considérable. Le comité qui s'occupe de l'affaire est déjà sur pied. C'est pourquoi l'écho de son appel est venu résonner dans les murs de la St-Vincent-de-Paul, laquelle a répondu par son assentiment sincère, et enthousiaste; elle a promis d'aider.

La réunion qui était présidée par M. A. Julien, fut tenue sous le distingué patronage de Sa Grandeur Mgr G. Gauthier. Sur l'estrade on remarquait, messeigneurs Lepailleux, Dubuc, l'abbé Boileau, le juge Fabre Sur-

veyer, l'avocat Larabée; MM. J. F. Surprenant, J. Gingras, Alf. Nadeau, F.-X. Desrosiers, R. Carignan, J. R. Limoges et nombre d'autres.

Voici quelques chiffres importants du rapport, que nous a lu le secrétaire. La St-Vincent-de-Paul, au cours de l'année, a réussi à récolter la jolie somme de \$152,057. L'an dernier, \$125,000. Sur ce chiffre \$143,000 ont été dépensées pour les pauvres, en comparaison avec \$112,000 pour l'an dernier. Plus de 4,039 familles ont reçu le secours de la société. Le nombre d'enfants secourus est de 14,806, celui des adultes, 22,510; 2,524 membres font partie du service actif et 2,860 sont membres honoraires. Tout le travail est réparti entre 116 conférences adultes et 21 juvéniles.

Le président, comte, avec regret au cours de son allocution la disparition de l'élément anglais au sein de la St-Vincent-de-Paul. Il parla de l'oeuvre gigantesque dont il a la direction. Il ranima l'enthousiasme dans le coeur des chefs des différentes conférences. Il fit comprendre comment notre population avait besoin de secours matériels et spirituels, dans un temps de crise comme celui que nous traversons présentement.

L'archevêque, touché par l'aspect, pour lui si réconfortant, de constater un mouvement si généreux de la part des catholiques, dans la métropole, nous le dit avec émotion. Il demanda encore plus d'activité cependant. Il ne put s'empêcher de constater le grand bien que fait l'assistance maternelle, qu'il qualifie d'être la gloire des catholiques de Montréal. Il encouragea fortement l'idée du refuge de jour pour les sans-travail. "C'est, disait-il, le moyen de s'affirmer encore une fois comme catholiques. Le refuge veut recevoir tous ceux qui frapperont à sa porte. La vague de communisme fait présentement de nombreuses victimes, justement dans les rangs de ces miséreux que vous voulez aider. En les protégeant contre les rigueurs apportées par ce temps de crise, ils ne seront pas si faciles à accepter les fausses théories que les chefs communistes leur enseignent, et vous ferez une action vraiment digne d'enfants de l'église catholique. Après ces quelques paroles de leur chef, tous, heureux et pleins d'enthousiasme pour la bonne cause, se dispersèrent."

Le CANADA,  
15 décembre 1930.

## NOUVEAU REFUGE DE JOUR POUR LES INDIGENTS

On l'établira sous peu dans les locaux de l'ancienne fabrique de chaussures Slater, rue Vitré.—Le fondateur, M. Emile Benoist, s'est assuré du concours de M. l'abbé Bouhier, de M. Montpetit et de plusieurs autres

Montréal aura sous peu un nouveau refuge de jour à l'usage des indigents qui, pour cause de vieillesse, d'infirmité, de maladie ou autre, ne peuvent se trouver un gîte durant les heures de clôture de Meurling.

C'est notre confrère Emile Benoist, du Devoir, qui a pris l'initiative de cette fondation à la suite d'une enquête minutieuse qu'il menait depuis quelque temps sur les conditions de l'hébergement nocturne et diurne à Montréal. Ayant constaté que bon nombre des hébergés du Meurling ne savaient où passer leurs journées, et que pour certaines catégories d'entre eux il en résultait, avec de la souffrance physique, un surcroît de détresse morale, il rechercha le moyen de venir en aide à ces malheureux. Il eut bientôt fait de constater que la chose ne serait pas très difficile pour des hommes de bonne volonté. Après s'être assuré des concours nécessaires, il se présentait samedi avec quelques amis aux bureaux des chemins de fer Nationaux pour demander l'usage gratuit d'un des grands immeubles que l'administration a achetés en vue de l'agrandissement de sa gare centrale. Reçu par un des assistants du vice-président, M. Hungerford, et par l'administrateur des immeubles, M. le colonel Clarke, à la demande du directeur français de la publicité, notre ami et ancien confrère Claude Melançon, il n'eut qu'à exposer son projet pour obtenir tout de suite, en attendant la démolition qui n'aura probablement lieu que dans un an ou deux, les locaux de la fabrique de chaussures Slater, dans l'ouest de la rue Vitré, à l'angle de la rue Sainte-Geneviève, près de la côte du Beaver-Hall.

Il faudra quelques jours pour faire meubler ces locaux, dont la disposition se prête admirablement, paraît-il, à la nature de l'oeuvre envisagée. On demandera à la Ville de se charger du chauffage. Un repas

substantiel sera servi aux hébergés, dont les souscriptions en espèces et en nature feront les frais. Les services d'administration et de surveillance seront assurés par des volontaires et on utilisera pour les autres le concours des hébergés les plus valides. Il reste naturellement beaucoup de détails à régler, mais l'admirable zèle qui anime les fondateurs saura facilement venir à bout de toutes les difficultés.

Le bureau comprend: un président, M. l'abbé Bouhier, curé de Notre-Dame et délégué de l'archevêché; un vice-président, M. Edouard Montpetit, secrétaire de l'Université de Montréal, fondateur et directeur de l'École des sciences sociales et politiques; un secrétaire, M. Benoist; un trésorier, M. l'avocat Eugène Simard; quatre conseillers: le R. P. Sigouin, S. J., aumônier catholique de l'Hôpital Général, Louis Dupire, du Devoir, Rodolphe Langevin et Wilfrid Guérin, notaires, et Claude Melançon.

On hébergera les malheureux de toute religion et de toute nationalité.

L'oeuvre n'aura d'abord qu'un caractère provisoire. L'expérience dira s'il y aura lieu de la continuer après cet hiver, et dans l'affirmative, où et comment.

M. Benoist a déjà reçu des souscriptions appréciables. Le trésorier M. Simard ou MM. Benoist ou Dupire recevront les souscriptions en espèces ou les offres de meubles ou autres dons en nature.

Félicitons chaudement les fondateurs et souhaitons-leur un éclatant succès.

Le Canada,  
15 décembre 1930.

# Vitre Street "Refugee" Tells Own Story Of Day's Experiences

How Unemployed Live as "Guests" of Montreal Relief Committee — Bed, Bath and Board — Amateur Shoemakers And Laundrymen — Ticketing System.

**CLANG! Clang! Clang!**

A huge gong that would have set the pulses pounding in an old-time fire horse echoes brazenly over the heads of nearly 2,000 sleepers, and many unshaded electric bulbs wink into light. It is the beginning of a new day for the homeless unemployed, at the Vitre Street Refuge, operated by the Montreal Relief Committee.

The windows of the old factory building are faintly gray against the sky. Recumbent forms stir protestingly.

"Aw, what the hell! Waking a guy up in the middle of the night!"

The air is cold but the blankets are warm, and another forty winks would be all to the good. But it is 7 a.m. and further slumber is strictly taboo. Attendants pass through the long lines of double-decker cots, shaking up the sleepy-heads.

"Come on brother. Time to get up. Wake up and hear the birds sing. Step lively".

Trousers that had been parked under mattresses over-night, boots that had formed the hearts of pillows and coats that had been used as supplementary bed coverings, are quickly restored to their everyday uses. Dressing proceeds rapidly under the vigorous urging of the attendants. Loitering is sharply discouraged, and the shuffling of feet towards the exit stairways becomes almost rhythmical in its cadence. Blankets are left at the entrance to each stairway, to be fumigated before being re-issued.

**"Rise and Shine"**

Morning ablutions, at best, are very sketchy. The single wash room for the entire building, located on the ground floor, will accommodate only 20 at a time. Those who manage to get in first keep the four water taps busy. Others wait their turn or postpone the "wash-and-brush-up" until later.

Breakfast is the next consideration. Overcoats (if any) are reclaimed from the check room, and a brisk constitutional around the Canadian National Railways excavation on St. Antoine Street brings one to the dining hall on Vitre Street. Men are streaming in and out on the entrance ramp.

Here the "roomers" are joined by some 5,000 "day boarders." These men still have their own sleeping-quarters, but depend on the Relief Committee for meals. City police, both foot and mounted, regulate the traffic. Five hundred men fill the place to capacity. The rest occupy a waiting room, or wait outside.

Cooks and helpers are busy passing out plates of sausage and beans, or bologna, and bread with the faintest suspicion of butter on it. There are also mugs of a dubious, luke-warm liquid, by courtesy called "tea." Of knives and forks, there are none, one large spoon having to serve in their stead.

As the plates and mugs slide out on a long table, the "guests" are ordered to "take 'em up! take 'em up!" Several special constables maintain order, and speed the parting.

It is surprising how quickly 7,000 men can be fed. The catering is undertaken by a firm that has had long experience in feeding large groups of men in construction and mining camps. Efficiency and speed are much in evidence.

**A Busy Laundry**

Those who are not job-hunting may go back to the main refuge, where facilities for washing clothes and repairing boots are available. A separate building contains the laun-

The Montreal Daily Herald,  
Friday, January 6, 1933.

dry equipment which consists principally of one long trough in which all the men wash their clothes at the same time—a rather unhygienic proceeding, to say the least, and one which at times, results in heated arguments. The first comers use up all the hot water, and the supply generally gives out before 11 a.m.

Drying lines in the yard are filled with shirts and underwear of varied hues, and in various stages of repair. The owners keep a jealous eye on their belongings, which are very apt to disappear if not closely watched.

For the amateur cobblers there are last, hammers, tacks, sole-leather, etc. It is surprising how quickly the novice learns to do a very decent job of soling or half-soling his footwear. All supplies are furnished gratis and the shop is busy all day.

#### Bath—or No Bed

Personal cleanliness is insisted. Two baths a week are compulsory and sleeping accommodations are refused unless this rule has been complied with. As there are only 12 or 13 shower baths for the entire building, they are, of necessity, kept busy all day.

There are no indoor recreation facilities at the Vitre Street Refuge and the recent reopening of the Day Shelter in the old school building at Vitre and Cote Streets is a great boon for those who care to indulge in a friendly game of cards or checkers.

Most of the men who partake of the two meals served daily at the Vitre Street dining hall supplement their scanty menu as best they can.

The good sisters of Catholic institutions in various parts of the city feed thousands of the hungry every day. Soup, bread, tea, even hamburger steak are dispensed, and at one institution on Boussecours Street a very excellent "Soupe aux pois, Canadienne" is frequently on the bill of fare. This gets a big

hand from the boys. "Never tasted better in my life," said one man, who was formerly no stranger to the cuisine of the Windsor and Mount Royal Hotels.

#### "First Come, First Served"

Dinner, or supper, is served at the main Dining Hall from 3 to 5; then the doors are locked, sharp on the dot. Again it is a case of "first come, first served." There is the same line-up, the same hurry-up. The meal usually consists of hash or stew, bread and coffee.

As with breakfast, there is no serious complaint as to the quality of the food. It is not sufficiently abundant in quantity to satisfy the appetite of a healthy man, but suffices to keep body and soul together. There is a lack of variety, but when it is considered that the contractors feed more than 7,000 men two meals a day, at a cost of 13 cents per man; the wonder is that they are able to do as well as they do, and still make a profit.

#### Sick Parade.

The Doctor's office adjoins the waiting room to the dining hall. Those who think they need medical attention must give their names at the desk before 8 a.m. A quick recital of symptoms, taking of temperature, the administering of a large brown pill, known as a "number nine," and the majority of the patients are dismissed and told to go to the Day Refuge and keep as quiet as possible.

It is reported that the "number nine" is given alike to patients with eye-trouble, halitosis, and fallen arches, but this cannot be vouched for. If the patient's temperature registers more than 100 degrees the examination is more thorough and the applicant may be ordered to the infirmary, where he goes to bed awaiting further diagnosis. Those who are fortunate enough to go to hospital for comparatively minor complaints are rather envied by their fellows.

Under-nourishment results in many cases of flu or grippe. These patients are put on a building-up diet and when they are dismissed are furnished with new, clean, outfits of underwear, boots, etc. The doctor and his two orderlies efficiently and sympathetically, but rapidly, handle several score cases every day, and there are generally

30 to 40 bed patients in the hospital.

A dentist is on duty every Tuesday and Saturday. Extraction is practically the only treatment administered.

#### Clothes For Work

Men who are in need of clothing apply at the main refuge. A mac-kinauw overcoat can be obtained in exchange for four days work. A suit of warm underwear of good quality, or a pair of boots, can be obtained in exchange for three days work.

Unfortunately there is not enough work, which is generally the roughest kind of labor, such as scrubbing floors, carrying garbage, etc., available to cope with the clothing demands. It is rumored that the labor will soon be reduced so as to give work to a larger number of men. Formerly one day's work could be exchanged for a pair of socks. Now they are given free upon proof of need.

When the authorities find a trained craftsman in the ranks, plumbers, carpenters, and electricians are always in demand; there is plenty of work available for them, which they are generally glad to do as it brings preferred treatment, and extra food and clothing.

All work in connection with the preparation and serving of meals is done by the contractor's employees. The same firm takes care of the sleeping arrangements. It is reported that the sum of eight cents per man per night is paid for the use of blankets, mattresses, etc. The blankets are supposed to be fumigated daily, but the excelsior mattresses remain on the beds all day.

#### Strict Discipline

Discipline in dormitories and dining room is necessarily strict. Any infraction of the rules results in the offender's ticket being taken away (by force if necessary), and he is then completely out of luck. Forfeited privileges can only be regained by personal appeal to the chairman of the Relief Committee. "Very strict but fair," is the opinion generally expressed regarding this gentleman's dealings with his charges.

There are many foreigners amongst the men registered at the Refuge. It is estimated that 50 per cent are French-Canadians, a fair proportion is of British ancestry or

birth, and the balance is made up of many European races, with a smattering of Orientals, and a few colored brethren.

Different colored tickets are issued to the three main divisions; brown for the French-Canadian, cream for the British, and Red for the "foreigners." The only reason for this distribution seems to be the desire of the authorities to compile statistical information, as the treatment meted out is identically the same to one and all.

Most of the "foreigners" claim they would welcome deportation to their home-lands.

#### And So To Bed

Bed-time at the main Refuge is anytime between 6 and 8 p.m. The line commences to form at 5.30. The regulars present their cards, and if the punch marks show that they have taken the prescribed number of baths, they receive a colored ticket entitling them to a bed on one of the four dormitory floors.

Each floor has its own particular color. No particular system seems to govern the allotment of sleeping quarters except that an effort is made to put the more elderly men on the first floor, probably on account of proximity to toilet facilities. For the others, some perverse trick of fate or petty officialdom seems to delight in separating chums who are striving to stick together through thick and thin.

A guard, stationed at the entrance to the main staircase, searches all bundles. It is forbidden to take overcoats to the dormitories, food of any description is strictly taboo, and of course liquor is contraband but there is no trouble on this score, and in an experience covering some three months, the writer has never heard of even the odd bottle of beer being confiscated. Any man who is foolish enough to go in with liquor on his person, or even on his breath, would be hard put to it to convince the management that he was in need of relief.

There is a distinct tendency to retire early. First-comers take their choice of bunks. Proximity of an electric light, nearness to a window, or the toilet facilities are contributing factors.

The bed ticket is exchanged for a blanket. Having chosen his bunk the "guest" proceeds to "make it

up." The blanket is unrolled and a pillow is made of boots, etc, rolled up in coat, trousers, and other garments. Any small personal possessions are also rolled up in the pillow for safekeeping. Sheets and pyjamas are conspicuous by their absence.

These cold nights some elect to sleep in their underwear, but there is a very definite disadvantage to this practice. Those who have tried it soon revert to sleeping au naturel. Certain well known forms of insect life very quickly gain a foothold if underwear is worn in bed. They gain a foothold anyway; but there is no use encouraging the beasties, they are altogether too friendly as it is.

#### Lights Out!

Stray newspapers pass from hand to hand and are eagerly gone over in search of the news of the day. A much more important "literary" pursuit however, is that known as "shirt-reading."

Interest in international debts and exchange, even in the latest murder, or the sporting page is not comparable to that evoked by a careful examination of the seams in woollen underwear. Any "positive" information obtained therefrom must be acted upon without delay. Changes of underwear are not easy to obtain and the Refuge still lacks a delousing plant.

Some desultory conversation ensues. At 8.55 the lights give a warning flicker. At 9, they go out with abrupt finality. Conversation is strictly taboo, from then on.

Soon a chorus of snores reaches its crescendo, punctuated by snorts, groans, and the incoherent babblings of sleepers, who in their dreams are riding in Rolls Royces or dining at the Ritz-Carlton.

The Montreal Daily Herald,  
Friday, January 6, 1933.

## REFUGE COMPLAINT SHOWN UNFOUNDED BY INVESTIGATION

12 Jan — 1933

Gazette Reporter Eats and  
Sleeps With Unfortunates  
to Get Details

MEALS ARE ADEQUATE

Lack of Adequate Washroom  
Facilities Is Only Criticism  
Found Justified by  
Newspaperman

As a result of recent complaints brought to The Gazette, with requests for publicity concerning the Vitre street refuge conducted by the Montreal Council of Social Agencies, an investigation has just been concluded which does not lend support to the critical claims which have been made. The investigation has been conducted through two channels. Unknown to the administration of the refuge, a reporter suitably garbed for the occasion, sought and was accorded the privileges of the refuge, sleeping and eating with the hundreds of unfortunates whose only home the institution is. Another reporter told an official of the complaints which had been coming in, and, on short notice, was conducted throughout the refuge and had the administration explained to him. A summary of the two reports follows:

There was nothing in either my appearance or my manner to suggest that I was anything but an ordinary down-and-out. Neither did I have any but the vaguest preconception of the Vitre street Refuge. I even had to ask a "fellow" down-and-out how to get there.

I found the gate and entered. It was at 7 p.m. The crowd led the way. Inside, hundreds sat around on benches. I walked around until I found a counter with clerks behind it.

My request for a bed was immediately answered with directions on how and where to take my shower bath. We were about a dozen under the showers. The other down-and-outs, stripped, looked and acted about the same as any other group of men. They did not belong to any special type.

The water was lukewarm and tapered out to cold. The attendant, stamping my ticket to certify that he had duly witnessed my bathing, told me that, as a newcomer, I should acquire the habit of coming earlier in the day for my bi-weekly bath, in order to have hot water.

### AND SO TO BED.

Dressed, I presented my stamped ticket at the desk. In exchange I received a ticket entitling me to a bed. I was shown the way upstairs to the dormitories, which occupy four floors. I was on the topmost.

The attendant, who, like the others, was efficient and friendly, gave me a blanket from a room in which the sharp odor of a disinfectant hung, and told me to come back and hang my underwear up in a special partitioned-off part of the room for the night. Seeing that I was a stranger, he conducted me along the aisles till he came to an empty bed.

The dormitory was an impressive sight. It is very spacious, occupying the full ground area of the building. Double-deck beds were packed closely together, with suitable aisle space. Mine was a top bunk. All bunks appeared occupied. Some of the occupants were dozing, some talking, some reading. Two were playing cards. A group near me were joking in loudish voices.

I found it difficult to sleep, after lights out, largely because as a morning newspaperman I am not in the habit of retiring early, and also because of the odor of disinfectant. Making the best of it, I put my hob-nailed boots under the mattress and curled up in my blanket. Most slept well. The disinfectant smell grew less evident. The two "pilot" lights, one at each end of the hall, annoyed me, because whichever way I turned I had to face one of them.

Awakened by the morning bell, I went down to wash but refrained when I found the accommodation scanty and towels nil. The old hands had towels or cloths of their own, however, and liquid soap is provided. The difficulty of scanty accommodation for washing could be obviated by choosing one's time, but the difficulty undoubtedly exists.

I lined up to check out my overcoat, which had been checked in by the usual procedure to prevent theft. Then I asked where to get breakfast and went around the block to the eating place. I stood in the outdoor queue for about ten minutes, entered with the orderly crowd, and, after sitting on a bench for about another ten minutes, filed past with the rest for breakfast. I lost a minute or so because I had not the regular card and had to go to the desk to get one. Breakfast consisted of a liberal helping of beans in a flat soup plate, two sausages, three lightly buttered slices of bread, and a handleless mug of tea. The tea was milked and sugared, and the breakfast was, in my opinion, both palatable and nourishing.

After breakfast I lined up in another queue and, after an interview with a Mr. Ethier, who courteously asked me the set questions, which concerned nationality, last job prospects, and whether married or single, and granted me a ticket for a week's board and lodging.

Reporting back to the newspaper office, I was instructed to go back for dinner and to take care to be one of the last-comers, in order to see whether any who lined up were turned hungry away. I was there at 4.45 p.m., that is, a quarter of an hour before closing time, found that I could enter the building without lining up outside, and after sitting on a bench for five minutes by the clock filed in to have dinner. At that late hour, in spite of posted instructions to the contrary, the tables were liberally bespattered with "leavings." But dinner, which consisted of a liberal soup-plate of good beef stew, three thinly buttered slices of bread, and a mug of tea, was again both palatable and nourishing. That was the second and final meal of the day.

### NO ONE IS SHUT OUT.

I came out at a minute before 5 p.m. I waited and at 5 p.m. somebody rapped and the fatigue men—

down-and-outs working for socks or a mackinaw—filed into the kitchen. "Closed!" said an official.

At that moment, two men came running in, got their tickets punched and went into the eating room. I saw them pick up their plates. A minute later a man came running in. He excused himself and the man at the gate smiled as he punched his ticket. I watched him go in and pick up a plate. He had a meal like the rest. Then an official noticed my uncalled-for presence in the hall and quite politely showed me the door.

In writing this story, I have been given the right to make any criticism I think fit. While sympathizing to the full with the men, who, by force of circumstances, have to live in herds, with only the barest necessities of life, I don't think any fundamental criticism is called for. Perhaps better washing accommodation could be provided. I assume that the administrators are up against the problem of making a fixed grant serve the greatest possible number.

There appears to be enough disinfectant to save a man from becoming lousy. The meals appear to be enough to keep a man—I choose my words carefully—quite well nourished. In my short stay I heard no revolutionary talk.

What I have said applies only to physical things. If a man complains that such a hard life saps his morale, I can only sympathize with him.

I have been asked to say whether I think panhandling for dimes is necessary. Yes, I think it is. If I were living in the refuge, I should beg an occasional dime for razor blades, tooth paste, a comb, or—would you begrudge it?—the odd comforting glass of beer.

### SEEN FROM THE OTHER SIDE.

Following is a summary of the report of the man who tackled the question from the official side:

On short notice, Brig.-Gen. G. Eric McCuaig readily agreed to allow me to inspect the eating quarters, Vitre street, and the sleeping quarters, Inspector street, operated by the Montreal Relief Committee.

With General McCuaig, I visited the sleeping quarters first. I was shown how sulphur candles are used in the fumigating room. Nearly 1,800 men can be accommodated on the four dormitory floors, and no man has ever been turned away if he had a card. I was told. A card merely had to be applied for. There were no restrictions on talking or card-playing until "lights-out" at 9.45 p.m. Reveille is at 7 a.m.

With General McCuaig and F. R. Clarke, of the Protestant Employment Bureau, I visited the eating quarters. I was told that 5,300 men are fed daily. The men are fed from 7 to 9 a.m. and from 3 to 5 p.m. at the rate of 2,500 an hour.

In the hospital there were seven men. It was explained that men sick longer than a week are sent to the city hospitals.

A St. Lambert dentist does the dental work at a modest weekly rate. His offices was well equipped and in another room were dentures in course of making or repairing.

Two barbers work all day long on the ground floor of the Inspector street building, at the job of haircutting.

The raw materials of the meals appeared and smelled good. I was told that the cost of two meals and a bed is twenty cents a man a day, that 1,500 lbs. of meat had gone into that day's dinner stew, and that 1,500 loaves and 450 lbs. of butter are used daily. The butter, sampled, proved of good quality; I sniffed the meat, it was fresh.

Mr. Clarke explained that each man receives 14½ ounces of food at each meal. He showed me a daily record book and said that tests were made at frequent (I think ten-minute) intervals. The recorded weights varied from 14 to 16½ ounces.

During my personally-conducted tour of inspection I also saw the parcel check room where belongings, other than wearing apparel, may be left for safekeeping. I visited the recently-installed laundry where two huge metal tubs, built in the form of wide troughs, are provided for washing and rinsing, respectively. The hot water, constantly circulating, was clean and contained the usual quantity of soap. An excellent checking system is a feature of the drying room.

The stocks of underwear, boots, rubbers, socks, and trousers, which, I was given to understand, are supplied to the men in return for a few hours' labor, on condition that they really need the clothing, were also exhibited to me. These supplies were all of good quality and bore the trademarks of well-known makers.

## Des journalistes sont chassés du refuge, rue Vitré

Mais l'interdit jeté contre eux  
par M. Albert Chevalier est  
réprouvé par l'échevin  
Trépanier.

Aucun désordre

Tout a été calme, hier après-midi, au refuge du Montreal Relief Committee, où eut lieu une échauffourée avant-hier. On s'attendait encore qu'il y eût du désordre mais les autorités avaient pris leurs mesures et une cinquantaine d'agents et d'officiers de police montaient la garde dans les deux vastes salles du refuge.

Les portes du refuge ont été ouvertes, comme à l'ordinaire, à 2 h. 30 p. m., et ce fut un flot incessant de chômeurs qui n'arrêta qu'à 5 h. 30 p. m. Nombre de policiers avaient été également disséminés dans les rues et ruelles environnant le refuge ainsi qu'une dizaine d'agents à cheval.

L'assistant-directeur Barnes, de la police, l'inspecteur Arthur Maranda, du district Centre, l'inspecteur Lawton, du district Ouest, les capitaines Hébert, Noël et Isabelle et l'escouade des communistes, sous les ordres du lieutenant Jack Ennis, se sont continuellement tenus sur les lieux.

Ce fut au tour des journalistes d'avoir des difficultés, hier, au refuge. Un groupe se rendit sur les lieux en compagnie de quelques photographes. Le gérant du refuge ordonna à la police de "jeter les photographes à l'extérieur" (throw them out).

"J'ai reçu des ordres formels du surintendant de l'Assistance municipale, M. Albert Chevalier", déclara M. Clark aux journalistes, en leur ordonnant à eux aussi d'évacuer les lieux.

Deux journalistes se rendirent immédiatement à l'hôtel-de-ville et rencontrèrent le leader du conseil, l'échevin Léon Trépanier qui fit lever l'interdiction promptement.

La Presse,  
FÉVRIER 1933.

## Reporters tabous, au refuge de la rue Vitré-Ouest

M. F.-R. Clarke leur fait évacuer les lieux. — M. Léon Trépanier intervient

### Autre stratagème

Flairant de nouveaux troubles au refuge des chômeurs, rue Vitré-ouest, un peloton de reporters s'y présentait hier après-midi, mais à peine arrivés sur les lieux, les journalistes reçurent de M. F. R. Clarke, surintendant de l'établissement, l'agréable invitation d'évacuer l'endroit. M. Clarke fit entendre aux journalistes que M. Albert Chevalier, directeur de l'Assistance municipale, ne voulait plus de "réclame" autour du refuge de la rue Vitré, et pour donner plus de sens à ses paroles, il enjoignit aux constables qui étaient de faction de ligoter les représentants de journaux hors du refuge.

On s'exécuta. Mais on s'en fut chez M. Léon Trépanier, leader du Conseil municipal et ancien journaliste. Après avoir entendu les griefs de ses anciens confrères, le leader du Conseil communiqua, par téléphone, avec M. Chevalier, à qui il tint à peu près ce langage:

"Il n'est pas mal que les journaux dévoilent, de temps à autre, ce qui se passe chez les chômeurs. Ainsi, ils viennent d'apprendre au public que la révolte d'hier, au refuge de la rue Vitré, n'a pas été fomentée par nos chômeurs canadiens-français, mais par des étrangers qui avaient des billets de banque en poche, par des anarchistes apparemment. Les journaux ont insisté sur le fait que la plupart des chômeurs refusèrent de participer à cette affaire. Il faut leur en tenir gré, sans quoi le public serait sous l'impression que tous les chômeurs qui fréquentent le refuge de la rue Vitré sont des bandits. Or, ce n'est pas le cas, et les journaux l'expliquent bien. Selon moi, il serait malhabile d'empêcher les journalistes d'accéder à un endroit public, et le refuge de la rue Vitré en est un".

Les reporters repartirent pour le refuge, après avoir remercié M. Trépanier. M. Clarke les accueillit avec un sourire.

Le Canada,  
Février 1933.



# Plus de manifestation sur le Champ de Mars

8 février

1933

## Déclaration ce matin de l'échevin Legault à une délégation de pensionnaires du refuge de la rue Vitré.

"A l'avenir, mes collègues et moi et avec nous un grand nombre de citoyens de Montréal, nous avons décidé de ne plus tolérer de manifestations sur le Champ de Mars, a déclaré ce matin l'échevin Alfred Legault, président intérimaire du Comité exécutif à une délégation de cinq membres représentant les pensionnaires du refuge de la rue Vitré et qui sont formés en une association connue sous le nom de "Central Unemployed Council", avec quartiers-généraux, 1465 rue de Bullion.

De plus, il a ajouté "que toute réunion, tous discours communistes étaient défendus à Montréal. Que ceux qui désirent prêcher cette doctrine chez nous se tiennent pour avertis."

Deux des cinq délégués ont été entendus par le Comité: William James, né en Angleterre et depuis 5 ans au Canada et John McMartin, Canadien-français. A l'issue de la conférence, M. Legault a permis à ce dernier d'annoncer en quelques mots à ses camarades réunis sur le Champ de Mars les conclusions des négociations avec l'administration municipale.

C'est ce qu'il fit aux applaudissements de tous. "Dans quelques jours, mes amis, dit-il, il semble bien que ce dont nous nous plaignons sera corrigé. Nos plaintes seront soumises à la Commission consultative de chômage. De plus, M. Legault nous a déclaré que la ville n'avait rien à faire avec M. J.-R. Clark, surintendant du Refuge."

### Littérature communiste

Sur ce la foule se dispersa en chantant. Environ 25 oriflammes sur lesquels étaient inscrites les demandes des chômeurs furent saisis par la police. Des circulaires libellées en français et en anglais et au chiffre de la "Jeunesse Communiste" furent lancées. C'est un appel aux chômeurs de se rendre au Champ de Mars pour revendiquer leurs droits et "pour démontrer à ces parasites au ventre plein de l'hôtel de ville que nous sommes capables de parler affaires avec eux".

Le rassemblement s'est débandé en bon ordre sous l'œil vigilant de la police à pied, à cheval, d'une escouade de détectives, sous les ordres du sous-directeur Barnes.

C'est Walter James qui, après avoir soumis par écrit les plaintes des chômeurs, tenta d'expliquer sa thèse. M. Legault dès qu'il s'éloignait du sujet le ramenait au point stratégique. Au cours de ses remarques James déclara qu'il n'y avait que deux pays où les sans-travail étaient traités durement: le Canada et les Etats-Unis.

M. Legault saisissant la balle au bond et après s'être enquis que James était né en Angleterre, lui demanda s'il était prêt à retourner dans son pays. James refusa. "Tous les étrangers, de continuer M. Legault, qui ne sont pas satisfaits des conditions de vie ici, sont priés de s'adresser à la Ville qui prendra les moyens de les faire rapatrier".

Fait étrange tous les délégués présents ce matin étaient des célibataires.

### Cas typique

Un cas typique est celui de John McMartin, un bon garçon, qui se plaignant de la nourriture, avait apporté avec lui deux tartines de pain, qui selon lui, sont immangeables. Il en serait de même aussi du thé qui serait coloré seulement et dont on augmenterait les calories à l'aide de poivre.

L'échevin A.-A. DesRoches, président de la commission consultative du chômage, qui assistait à l'entretien, a promis d'enquêter sur ce chapitre qui mérite considération. "La Ville a le droit de se renseigner, a-t-il dit, de savoir si elle reçoit en nourriture pour le prix qu'elle paie".

M. Legault a exprimé la même opinion. "Cet homme en désignant McMartin, a parlé sans parti-pris. Que les autres imitent cet exemple, et nous ne demanderons pas mieux que d'entendre les intéressés, mais ces derniers n'ont pas besoin de se faire accompagner de centaines de personnes. Cela n'avancera jamais les choses."

### LES DEMANDES

Quant aux demandes elles sont: \$1 par jour pour chômeur célibataire, soins médicaux, trois bons repas par jour, le droit de se laver le même lit chaque soir, couvertures et oreillers propres, chambre de toilette à chaque étage, essuie-mains, vêtements d'hiver gratuits, tabac, liberté de parole, le refuge ouvert jusqu'à 11 heures du soir, plus d'intimidation et de mauvais traitements contre les réfugiés, démission du surintendant J. R. Clarke.

**As refuge de la rue**  
*16 fev. Vitre 1933*

**LA REVOLTE D'HIER — TROIS  
ARRESTATIONS**

Des agitateurs communistes ont déclanché une révolte chez les chômeurs qui fréquentent le refuge de la rue Vitre avec ce résultat qu'hier après-midi la police a dû intervenir pour mettre à la raison trois cents des dix-sept cents hommes qu'on héberge à cet endroit. Les constables, à coups de bâtons, ont expulsé les turbulents; ils en ont arrêté trois.

La grande majorité des chômeurs qui s'y trouvaient n'ont pas pris part à cette mutinerie.

Les réfugiés se plaignent qu'ils sont mal logés et mal nourris. Cependant, M. Albert Chevalier, surintendant de l'Assistance municipale, déclare que les conditions hygiéniques du refuge de la rue Vitre sont bonnes et que la nourriture qu'on y sert est également bonne.

# Plusieurs accusations sont portées contre les présumés instigateurs de la bagarre

**Au refuge de la rue Vitré, alors que 400 chômeurs furent aux prises avec la police. — Plus de 1,600 tasses et assiettes furent lancées comme projectiles contre les agents. — Accusés d'avoir causé du désordre dans un endroit public et de dommages à la propriété. — Déclaration de M. Albert Chevalier, surintendant de l'Assistance Municipale.**

Se servant de vaisselle en guise de projectiles au cours d'une échauffourée avec la police, environ 400 chômeurs du refuge de la rue Vitré ouest ont brisé, hier après-midi, 840 assiettes à soupe, 825 tasses et 800 cuillères. La bagarre, au dire des témoins, aurait été déclenchée par un petit groupe d'étrangers, les autres chômeurs demeurant paisibles se contentant du rôle de spectateurs. Ce "carnage" de vaisselle coûtera au refuge la jolie somme de \$252.

Les trois prétendus instigateurs de l'émeute ont été arrêtés et ont comparu en Cour ce matin.

Ce sont: Emil Ehre, Steve Kusner et Sako Slyko. Ils ont protesté de leur innocence à l'accusation d'avoir troublé la paix dans un endroit public, lors de leur comparution devant le recorder Lablanc, ce matin, et subiront leur procès le 23. Un dépôt de \$50 en argent a été exigé par le recorder.

Une accusation de voies de fait sur un constable, l'agent Gauthier, de la circulation, qui l'arrêta, a en plus été portée contre Slyko devant le recorder. Il a aussi protesté de son innocence et un dépôt de \$200 a été exigé pour sa mise en liberté provisoire.

Tous trois ont ensuite été conduits en Cour de police, où Ehre et Kusner ont comparu sous l'accusation d'avoir causé des dommages pour un montant de \$252. Ils ont protesté de leur innocence et subiront leur enquête le 23. Le juge Tétreau a refusé de leur accorder un cautionnement pour le moment. Slyko comparaitra cet après-midi sous la même accusation.

A la police, ce matin, on nous a informé que plusieurs agents secrets poursuivraient leur enquête sur les activités des communistes et que la police prendrait toutes les mesures nécessaires pour empêcher les désordres.

## CE QUE DIT M. ALBERT CHEVALIER

"Les plaintes que l'on a pu faire au sujet de l'état sanitaire de la cuisine du refuge de la rue Vitré, au sujet de la qualité de la nourriture, ne sont nullement fondées", nous a déclaré, ce matin, par téléphone, M. Albert Chevalier, surintendant de l'Assistance municipale, lorsque nous l'avons interrogé sur la cause de l'émeute d'hier après-midi.

Chaque jour des inspecteurs se rendent au refuge pour prendre des échantillons des divers aliments et pour les analyser. On prend jusqu'à vingt échantillons par jour. Il n'y a donc aucun fondement dans les plaintes que l'on a pu faire, a répété M. Chevalier.

La bagarre, qui a, un moment donné, menacé de dégénérer en émeute, a été vite réprimée par la police. Cependant la paix ne fut pas rétablie sans que de fort dommages eurent été causés au matériel du refuge. La police, qui était peu nombreuse dans l'institution lorsque les troubles commencèrent, dut se servir de bâtons avant de parvenir à arrêter les chefs de l'émeute.

Quatre cents chômeurs, qui étaient à table, prirent part à l'émeute, poussés par un petit groupe de trois ou quatre individus que la police dit être des communistes bien connus de la métropole. Le signal de la révolte fut donné à 3 h. 52 par l'un des chefs du mouvement qui cassa soudain son assiette sur le plancher comme il terminait son repas.

A ce signal le désordre commença et tous ceux qui mangeaient se levèrent, poussant des cris et lançant tout ce qui leur tombait sous les mains à la tête des agents de police et des employés du refuge. Les agents spéciaux qui montaient la garde, au nombre de dix seulement, n'eurent que le temps de donner l'alarme aux quartiers généraux de la police.

En moins de deux minutes, plus de 840 assiettes à soupe et 825 tasses étaient cassées pendant que plus de 800 cuillères étaient tordues par les manifestants qui tentaient de blesser les agents. Plusieurs des chefs furent alors saisis par les agents qui, voyant leur propre vie en danger et forcés de lutter un contre vingt, se servirent de leurs bâtons en attendant l'arrivée des renforts, qui ne tardèrent pas.

Moins de quatre minutes après que l'alarme eût été donnée, près de deux cents constables, à pied et à cheval, appelés sur les lieux par le lieutenant Ennis, de l'escouade anti-communiste, arrivèrent sur les lieux et ce fut alors un sauve-qui-peut général parmi les quatre cents manifestants.

## DES BLESSES

Au cours de la mêlée, plusieurs des manifestants furent blessés à coups de bâtons. Plusieurs chômeurs paisibles, qui mangeaient et refusaient de prendre part aux

désordres, furent légèrement blessés.

Un vieillard, qui n'eut pas la force de résister à la poussée qui se produisit, fut même projeté sur le parquet et piétiné. On dut le transporter chez un médecin qui le traita avant de lui permettre de retourner dans un autre refuge où il passa la nuit.

N'enfût-il la bonne conduite des quelques 1,500 chômeurs canadiens qui se trouvaient dans le refuge et qui refusèrent d'aider les manifestants et n'eût-il été aussi la prompte et énergique intervention de la police, nous aurions certainement eu à déplorer plusieurs morts.

Nombre d'agents de police reçurent des coups, mais aucun d'eux ne fut blessé gravement. Comme plusieurs des chefs du mouvement se sauvaient, et sortaient en courant du refuge, juste avant l'arrivée de la réserve de la police, quelques-uns d'entre eux aperçurent un agent de police qui montait la garde dans la rue et allaient lui faire un mauvais parti, quand il fut secouru par plusieurs constables qui arrivèrent à la course.

## HUIT ARRESTATIONS

Huit arrestations furent opérées pendant l'émeute, mais cinq détenus furent relâchés peu après quand on apprit qu'ils n'y avaient pas pris part. Trois autres, que la police dit être des communistes et chefs de la bagarre, ont été conduits dans les cellules aux quartiers généraux pour comparaître en Cour du Recorder ce matin.

Ce sont: Steve Kusner, 25 ans; Emil Ehre, 31 ans et Doko Zlyko, 35 ans, tous deux Ukrainiens. Ils furent pansés par les médecins de la police dès leurs arrivés dans les cellules, car ils avaient été blessés lors de leurs arrestations, ayant fortement résisté à la police. Leur arrestation fut opérée par les agents Roy, Laroche, Caron et Marion, de l'escouade anti-communiste qui étaient dans la salle à manger quand les troubles se produisirent.

Quand la paix fut rétablie, les employés du refuge, aidés de plusieurs chômeurs, nettoquèrent les débris de vaisselle et moins d'une demi-heure plus tard, on recommença, comme si rien n'était arrivé, à servir les repas. Il y eut bien une nouvelle tentative de bagarre peu après cinq heures, mais celle-ci fut vite réprimée sans qu'il y eut échange de coups.

Lors de la bagarre quatre journalistes, qui avaient été informés d'avance de la possibilité d'émeute, étaient dans la salle à manger et furent atteints à plusieurs reprises par les projectiles lancés par les manifestants.

Quelques minutes à peine avant la bagarre le sous-chef Barnes, l'inspecteur Maranda et le capitaine Isabelle étaient dans le refuge et, voyant que tout était calme, ils décidèrent de visiter les rues avoisinantes afin de voir si tout s'y passait également dans l'ordre. Il semble que les chefs du mouvement n'attendaient que ce départ pour déclencher l'attaque. Dès que l'alarme fut donnée, ces officiers revinrent aussitôt sur les lieux.

Quelques-uns des manifestants, sortant du refuge, tentèrent bien d'ameuter les chômeurs, qui, au nombre de 2,000 environ attendaient leur tour pour entrer, mais la police à cheval les dispersa en quelques minutes.

LA PATRIE,

16 FÉVRIER 1933.

# L'échauffourée d'hier après-midi, rue Vitré

## Les chômeurs n'ont pas voulu "marcher"

Il importe de souligner que les violences d'hier n'ont été le fait que d'un certain "clan", d'ailleurs tôt repéré, qui préparait l'affaire depuis quelques semaines. Ce simulacre d'émeute a totalement échoué, la majorité des chômeurs n'ayant pas voulu "marcher". L'échauffourée a duré moins de 10 minutes.

Elle peut démontrer aux agents communistes qui se glissent dans les rangs des chômeurs que la police sait agir avec promptitude et rigueur.

L'"affaire" s'est déroulée devant notre reporter surpris dans la mêlée

Il était exactement trois heures et cinquante-deux minutes... Depuis une heure, en un flot continu mais bien ordonné, les chômeurs de Montréal venaient un à un chercher au refuge du Montreal Relief Committee, rue Vitré (756), une assiette contenant quatre saucisses, des patates pilées, quatre tranches de pain beurré, puis une tasse de café. Le service était rapide. Tout était calme, même silencieux. Plus de 1700 chômeurs attendaient sur des bancs que 800 de leurs camarades eussent terminé leur repas. Quelques policiers dispersés ici et là, aux portes d'entrée et de sortie, dans la cuisine et au réfectoire, surveillaient... Les cuisiniers, peu loquaces remplissaient sans discontinuer les lourdes assiettes de faïence, les tasses en grès...

Tout à coup, du fond du réfectoire une clameur sourde, puis bruyante, puis formidable s'élève. Une tasse siffle dans l'air et s'écrase sur le rebord d'une fenêtre. Une autre ébranle le tuyau du poêle et s'éventre sur le fourneau. Une assiette encore pleine est lancée avec une force extraordinaire. Elle traverse la salle dispersant son contenu dans l'air et, vide, se brise en deux en touchant le sol.

### Les projectiles pleuvent

Cela est le prélude d'une volée de projectiles. Le groupe de chômeurs qui conduit le bal tente de renverser les tables mais n'y parvient pas, celles-ci solides et lourdes et d'ailleurs fixées au sol, résistent. La mitraille à la vaisselle se poursuit donc... Pendant cinq minutes, c'est une pluie. Avec un bruit sec, violent et sonore à la fois, les bols s'émettent sur le ciment. Les parcelles de grès rebondissent et se pulvérisent. Les munitions de vaisselle épuisées, c'est maintenant le pain tranché qui zèbre l'air suivi de cuillères tordues et de saucisses à demi-entamées...

### La ruée vers les portes

Les dîneurs apeurés, foncent tête baissée vers les portes de sortie. Le flot est chassé par les projectiles qui, venant du fond de la salle, forcent la foule à évacuer les lieux. Les cuisiniers ne bronchent pas. Les gar-

diens sont calmes mais la police est active. D'abord surpris par la rapidité de l'insurrection, les constables sont quelque peu dérotés mais bientôt les bâtons s'agitent, frappent et la clameur diminue d'intensité. Au passage, Steve Kusner est saisi par un détective. Il résiste mais le policier a la poigne solide. Il est vite acculé à un mur où son ardeur belliqueuse est vigoureusement modérée.

### Le brouhaha dans les salles

A la salle d'attente les mille chômeurs qui s'y trouvent sont maintenus à l'ordre. La police a vite fait de prendre le contrôle de la situation. On relève les bancs, on s'y assied sans mot dire. Deux constables se bousculent avec Dolo Zlyko qui résiste si ardemment qu'il faut utiliser le bâton pour l'assagir. Il est finalement conduit à l'extérieur de la salle, et, blessé à la tête, placé dans un auto. Là, des centaines de chômeurs, ignorant tout de la bagarre, manifestent une grande curiosité et une agitation qui s'expliquent. Toutefois des policiers à cheval les dirigent vers les ruelles avoisinantes et l'ordre est en un clin d'oeil rétabli.

### Aux cuisines après...

L'escarmouche n'a duré que dix minutes. Déjà cinquante hommes

armés de bâtons ramassés en vitesse les débris de faïence qui jonchent le sol chassés aux ustensiles et aux aliments.

M. F.-R. Clarke, gérant du refuge, donne les ordres nécessaires pour que dans le plus bref délai possible on puisse redonner à manger. Le plancher du réfectoire offre le spectacle d'un gâchis indescriptible. On en aura une idée en lisant la déclaration suivante:

### Les dommages

M. H.-S. Murdy, gérant général de la firme Crawley & McCracken, Ltd, qui sont les fournisseurs du refuge, a déclaré que les émeutiers avaient causé \$252.00 de dommages. "Ils ont brisé, a dit M. Murdy, à notre représentant, 840 assiettes, 825 tasses et ont tordu 800 cuillères en métal. D'un autre côté, a ajouté M. Murdy, ils auraient pu causer plus de dommages car plusieurs avaient l'intention de renverser les fourneaux et les bouilloires à viande. Nous aurions alors été obligés de suspendre nos activités jusqu'à ce que tout fût remis en ordre".

### Les arrestations

Elles sont au nombre de trois, soit celles de deux Ukrainiens et d'un Russe. Celui-ci est Doko Zlyko, 35 ans, adresse inconnue. Les deux autres sont Emil Ehre, 31 ans, 1224, rue S.-Georges et Steve Kusner, 25 ans, habitant le refuge. Le lieutenant Ennis, à sa grande surprise, trouva dans les goussets d'Ehres la somme de \$22.00. Sa carte de repas date du début de février. Il n'a rien répondu aux questions du policier. D'ailleurs,

Il s'exprime dans un anglais terriblement brouillé d'accent slave. C'est Zlyko qui a le plus résisté et, à son arrivée au poste central, il dut être pansé à l'infirmierie.

### Les blessés

Un seul chômeur, Harry Brown, 65 ans, un Canadien-français malgré son nom anglais, a été sérieusement blessé. Bousculé par ses camarades, il roula par terre et fut piétiné. Il souffre de contusions douloureuses à la jambe droite. Plusieurs chômeurs ont reçu sur la tête et les épaules, tasses et assiettes, mais aucun, outre quelques ecchymoses, n'a été blessé gravement.

### L'action des communistes

M. F.-R. Clarke a déclaré au représentant de la "Presse" que les communistes étaient responsables de l'incident. "Nous nous y attendions déjà car nos informateurs nous avaisent à 1 heure du soulèvement qui se préparait. Un renfort fut demandé à la police et 80 constables furent dirigés vers le poste No 6 prêts à répondre en cas d'alerte. A 3 h. 40 j'appelai une autre fois la police car j'avais appris que le signal de la bagarre se donnerait à 4 heures.

Tout ceci, nous dit toujours M. Clarke, a été fait pour protester contre le refus des autorités de recevoir, hier matin, certains délégués qui n'étaient pas annoncés n'obtinrent pas l'entrevue décriée avec le comité exécutif. La seconde raison est le refus des autorités de laisser les chômeurs manifester en groupe sur le Champ de Mars, derrière l'hôtel de ville".

### Le travail de la police

Avertie en temps, les forces policières avaient pris les mesures pour maintenir l'ordre. Le directeur-adjoint Charles Barnes, l'inspecteur Maranda, le capitaine Isabelle, et le lieutenant Ennis étaient sur les lieux. Les arrestations furent opérées par les constables Roy, Lasochie, Caron et Marion.

### Une enquête complète

L'escouade dite des communistes de la police de Montréal, dirigée par le lieutenant Ennis va entreprendre une sérieuse enquête à propos de l'émeute d'hier, rue Vitré, au refuge du Montreal Relief Committee. Si y a lieu, d'autres arrestations seront opérées sans la moindre hésitation.

La Presse,  
SAMEDI 16 FÉVRIER 1933.

## **La Labor Defense League paiera pour ses protégés**

Les trois individus qui ont été arrêtés, hier après-midi, au refuge de la rue Vitré, ont comparu ce matin devant le recorder Leblanc sous l'accusation "d'avoir troublé la paix dans un endroit public où plusieurs personnes causaient du désordre".

Ce sont: Emila Kotes, 31 ans, Finlandais demeurant à 3977 rue La-combe; Steve Kusler, 23 ans, Hongrois demeurant à 1200 rue S.-Georges; et Danko Zlyko, 37 ans, Ukrainien sans domicile.

Tous trois ont nié leur culpabilité et devront fournir un dépôt de \$50 chacun en attendant leur procès le 23 du courant.

Zlyko a de plus comparu sous l'accusation de s'être porté à un assaut sur le constable Geo. Gauthier, de la circulation, en le mordant à la main, le frappant à la figure avec ses poings et aux jambes avec ses pieds. Il a également nié sa culpabilité et devra fournir un dépôt de \$200, en plus des \$50 autres, en attendant son procès fixé à huitaine.

Les trois accusés sont défendus par Me Michael Garber. Notre représentant lui ayant demandé devant d'autres journalistes qui paierait les frais d'avocat, il répondit crânement: "la Labor Defense League paiera".

La Presse  
16 février 1933.

**Tout cautionnement est refusé  
aux émeutiers de la rue vitré**

Emil Ehrs, Steve Kusner et Danko Klyko, les trois individus arrêtés hier après-midi, lors du commencement d'émeute survenu au refuge de la rue Vitré ont comparu, ce matin, devant le juge Maurice Tétreau après avoir passé par la Cour du Recorder. Deux accusations ont été portées contre eux. La première pour avoir causé des dommages de plus de \$250. La seconde pour avoir incité à l'émeute et à la révolution. L'enquête préliminaire a été fixée au 21 février et le juge a refusé tout cautionnement. Il a fallu avoir recours à trois interprètes différents les trois accusés étant Finlandais, Hongrois et Ukrainien et refusant de comprendre toute autre langue que celle de leur pays.

La Presse,  
Jeudi 16 février 1933.

## AUCUN DESORDRE NE S'EST PRODUIT, HIER, CHEZ LES CHOMEURS

17 février 1933  
Tout est calme à la rue Vitré.  
— Expulsion des journalis-  
tes à qui on permet ensuite  
de visiter les lieux.

Comme l'on craignait de nouvelles bagarres au refuge de la rue Vitré hier la police y fut de nouveau mobilisée et exerça une surveillance toute particulière pendant toute l'après-midi, mais tout se passa dans l'ordre le plus complet. Il n'y eut aucune manifestation et plusieurs milliers de chômeurs purent obtenir leur repas du soir sans encombre, la police se contentant de surveiller. Plus de 50 agents de police en uniforme et 16 agents de la police montée, montèrent la garde pendant toute l'après-midi à l'intérieur du refuge et dans les rues avoisinantes.

La plus désagréable surprise fut pour les journalistes qui se rendirent sur les lieux. A trois heures, six ou sept journalistes, envoyés sur les lieux afin de renseigner le public, se trouvaient à l'intérieur quand M. F. R. Clark, surintendant du refuge, arriva et leur intima l'ordre de quitter les lieux, laissant entendre que M. Albert Chevalier, ne voulait plus de "publicité" au sujet du refuge. M. Clark ordonna même à la police de "jeter les journalistes dehors".

Les "expulsés" qui ne faisaient que leur devoir de renseigner le public, décidèrent de se rendre à l'hôtel de ville où ils rencontrèrent M. Léon Trépanier, leader du conseil et ancien journaliste lui-même. M. Trépanier admit avec les journalistes qu'ils avaient le droit d'être présents à cet endroit et communiqua avec M. Chevalier, lui tenant à peu près le langage suivant:

"Il n'est pas mal que les journaux dévoilent, de temps à autre, ce qui se passe chez les chômeurs. Ainsi, ils viennent d'apprendre au public que la révolte d'hier, au refuge de la rue Vitré, n'a pas été fomentée par nos chômeurs canadiens-français, mais par des étrangers qui avaient des billets de banque en poche, par des anarchistes apparemment. Les journaux ont insisté sur le fait que la plupart des chômeurs refusèrent de participer à cette affaire. Il faut leur en tenir gré, sans quoi le public serait sous l'impression que tous les chômeurs qui fréquentent le refuge de la rue Vitré sont des bandites. Or, ce n'est pas le cas, et les journaux l'expliquent bien. Selon moi, il serait malhabile d'empêcher les journalistes d'accéder à un endroit public, et le refuge de la rue Vitré en est un."

Instruction fut immédiatement donnée à M. Clark de rescinder son ordre et les journalistes purent retourner au refuge où M. Clark les attendait avec un large sourire.

A la suite de cet incident les représentants des journaux purent faire une visite complète des lieux, visitant également le refuge de nuit où plus de 1,660 chômeurs trouvent un gîte tous les soirs.

En entrant au refuge de nuit, nous a expliqué M. Clark, tous les sans-travail doivent laisser leurs paletots ainsi que tous les effets personnels, au premier. On leur donne un reçu. Ceux qui y viennent pour la première fois doivent ensuite prendre un bain et, si leur linge est sale, ils doivent le laver. Ceux à qui il manque un pantalon, un sous-vêtement, un paletot, une paire de chaussures, ou quelque pièce de vêtement, reçoivent ensuite gratuitement ces effets des autorités. On leur donne même jusqu'à des caoutchouc.

Ensuite on fait passer les vieillards dans le dortoir où ils peuvent, par suite de leur âge avancé, occuper le même lit tous les soirs. Les autres entrent ensuite. Tous les matins les couvertures de lit, dit M. Clark, sont désinfectées pour être propres le soir. Une fois par mois toutes ces couvertures sont lavées. Chaque hébergé doit prendre au moins deux bains par semaine et la surveillance est des plus sévères à ce sujet.

"C'est la première fois, dit M. Clark, que quelque chose de semblable se produit et ce fut causé par des communistes, dont l'un avait, me dit-on, \$22 dans ses goussets quand on l'arrêta, pendant que l'autre en avait \$17."

## Des journalistes sont chassés du refuge, rue Vitré

Mais l'interdit jeté contre eux  
par M. Albert Chevalier est  
réprouvé par l'échevin

Trépanier

17 Mars 1933

### Aucun désordre

Tout a été calme, hier après-midi, au refuge du Montreal Relief Committee, où eut lieu une assemblée avant-hier. On s'attendait encore qu'il y eût du désordre mais les autorités avaient pris leurs mesures et une cinquantaine d'agents et d'officiers de police montèrent la garde dans les deux vastes salles du refuge.

Les portes du refuge ont été ouvertes, comme à l'ordinaire, à 2 h. 30 p. m., et ce fut un flot incessant de chômeurs qui n'arrêta qu'à 5 h. 30 p. m. Nombre de policiers avaient été également disséminés dans les rues et ruelles environnant le refuge ainsi qu'une dizaine d'agents à cheval.

L'assistant-directeur Barnes, de la police, l'inspecteur Arthur Maranda, du district Centre, l'inspecteur Lawton, du district Ouest, les capitaines Hébert, Noël et Isabelle et l'escouade des communistes, sous les ordres du lieutenant Jack Ennis, se sont continuellement tenus sur les lieux.

Ce fut au tour des journalistes d'avoir des difficultés, hier, au refuge. Un groupe se rendit sur les lieux en compagnie de quelques photographes. Le gérant du refuge ordonna à la police de "jeter les photographes à l'extérieur" (throw them out).

"J'ai reçu des ordres formels du surintendant de l'Assistance municipale, M. Albert Chevalier", déclara M. Clark aux journalistes, en leur ordonnant à eux aussi d'évacuer les lieux.

Deux journalistes se rendirent immédiatement à l'hôtel-de-ville et rencontrèrent le leader du conseil, l'échevin Léon Trépanier qui fit lever l'interdiction promptement.



# Opinions Conflict Regarding Root Of Vitre Street Row

18 février  
1933  
Standard

It would seem to be a really difficult thing to get to the root of the trouble that broke out this week at the Vitre street station for unemployed relief.

Following the mild riot which took place on Wednesday, The Standard today tried to sound out the feelings of the men who obtain relief there, and in this way get an idea of just exactly what prompted certain of their number to smash up dishes and turn over benches and tables as a means of showing those in charge of the relief that they were not satisfied with all that was going on.

But the question arose: What was the main thing that these men were objecting to? Again, as a follow-up to this question came another: Were the agitators really communistic in spirit?

After The Standard reporter had made inquiries among the men, and had received different answers from them, it began to be evident that the solution of the affair was by no means an easy one.

The more hot-headed men objected to everything: food, beds, direction, etc.; the mildest of them said the food was "not" bad, and added that they were as much in the dark as the reporter as to the real cause of the disturbance; while others on the one hand blamed the attitude of Manager F. R. Clarke, and, on the other hand, the hand of Soviet Russia.

## Conflicting Opinions

Out of all that, one would apparently have to take his choice for the present. So many conflicting opinions were advanced on the part of the men who themselves were getting relief that it seems difficult to find the main one.

The Standard representative went to the Vitre street relief station quite unannounced. He managed to get into the place, despite the sign which confronted him at the door and which read, "Visitors are not admitted except by card signed by the director of relief." Not believing in signs of this kind, the reporter went in along with the men who were filling in for the afternoon meal.

On entering he took a seat beside a man who looked to be of foreign extraction.

"Do you speak English," the reporter asked him. The man shook his head.

However, the reporter moved along to the next man and asked him the same question. This man apparently did not speak much English, but understood the question put to him:

"What do you think was really responsible for the trouble this week?"

The man looked rather sullen for a moment and said nothing. The reporter persisted, and was surprised to hear the man grunt:

"Russia."

Seeing that there was nothing further to be obtained in the way of information from this man, the reporter approached another in another part of the barn-like rest room.

"I know there is a lot of talk about Communists being responsible for this," he said, "but I don't think there are many Communists around here. The men, that is a great many of them, detest Clarke the manager, and I think some of the people who talk about making trouble want to make trouble for Clarke alone. They don't like his dictatorial attitude towards them. I think a lot would be satisfied if they had him replaced."

This man was not one of the rioters; but he said he was speaking about things that he had heard in

the place.

The reporter next tackled one of the men coming out of the dining room, where Wednesday's trouble had commenced. This man was of a little more respectable type than the majority in the place and was English speaking. To him the reporter again asked the question about the main reason for the trouble.

"To tell you the truth," this man said, "I'm as much in the dark about the real reason as you are. I really could not tell you what it was all about."

## Quality of Meals.

It seemed that at first the man seemed to be afraid to talk, and the reporter assured him that he would not be quoted.

"No, I know that," he said, "but I really don't know what was back of the affair."

"Do you find the meals good?" was the next question put to him.

"Well, they're not bad," was the reply, "you know you can't say much about something you're getting for nothing." And he smiled.

So there were three different statements from three different men. The statement of the relief manager that the whole thing was the work of a Communistic element has already been published.

The Standard representative, hearing about the impending trouble on Wednesday, was on the spot when it broke out. The police had heard that between 2 and 4 o'clock something would happen and were all ready.

Everything ran as usual during the period of waiting. Men went through into the dining room, gave in their tickets and took their bowl of sausage, potato and bread and a cup of tea and passed on to the tables to eat.

It was exactly 3:50 p.m. when the first sign of disorder occurred. It sounded like a shot, but it was only the smashing of a cup against the wall. Then plates, cups and tables crashed, cups and plates being thrown in the direction of the kitchen.

## Tall Man Funched Leader.

At once the police got busy and there was a lot of noise made by the shouting of the men and the rustle of their feet as they were being propelled towards the exits. It was all over in a second. One man tried to rally his mates to him with the cry of "Come on, boys!"

But most of his men had been pushed outside. He broke away from the police two or three times, and finally stopped a punch on the jaw by some tall man in plaid clothes.

On the way out the crowd in the outer room crushed in on the police, but light use of their night sticks made them fall back. Then it was all over, and the leader had been taken into custody.

There probably would not have even been a cut lip if it had not been for the tall man who punched the leader. He also punched a cowering small man when he grabbed him roughly from the line on the way out, and after getting him up against the wall, socked him in the mouth, although the man did not attempt to raise his hands.

## PUBLIC INQUIRY ASKED

Mr. R. Weir, secretary of the Central Committee of the Councils of the Unemployed Single Men with headquarters at 1465 De Bullion street, has issued a statement under the

caption, "We Demand a Public Inquiry about Vitre Street":—

Without going into details, conditions under which the single unemployed men are housed at the Vitre Street Refuge are so rotten that for months the men here have been seething with discontent and are being driven to desperation.

In order to place numerous grievances, complaints and demands before the city authorities and obtain improvements in conditions, the unemployed organized themselves into councils, obtained a headquarters at DeBullion street, elected a central committee and a grievance committee and appealed to the City Executive for an interview.

Previously, on December 2, 1932, a committee of nine workers went to Mr. F. R. Clarke, superintendent of the Vitre street refuge to lay a certain complaint before him. Without listening to the complaint Mr. Clarke had the whole delegation arrested on the charge of "creating a disturbance." The charge came up in court on January 11, and was dismissed as unfounded. This is only one example of the manner in which Mr. Clarke treats the numerous justified complaints of the men, many of them veterans of the great war for "democracy" who are now through no fault of their own, reduced to living and eating at Vitre street.

On the 18th of January a delegation was sent to interview the City Executive in regard to complaints, but was refused a hearing because no previous letter had been sent.

On February 1 a delegation again went to the City Hall and was again refused a hearing on the plea "that the letter had not been sent in time."

On February 8, after such long delay and rebuffs a delegation was finally received in a very hostile spirit by the City Executive. The delegation presented the following demands on behalf of the single men at Vitre street:

1. \$1.00 a day for all single unemployed men and women, free medical attention and hospital care for unemployed.
2. Until the above is put into effect, three square meals a day.
3. The right to the same bed every night, with clean sheets and pillow cases provided.
4. A washroom on every floor; with free towels and up-to-date washing equipment.
5. Winter clothing, shoes and rubbers.
6. Tobacco for the unemployed.
7. The recognition of the Vitre St. Grievance Committee.
8. The right to free speech, organization and assembly.
9. Sleeping quarters to be kept in sanitary condition.
10. Sleeping quarters to be kept open until 11 p.m.
11. Abolition of the intimidation and discrimination of unemployed workmen in the Vitre Street Refuge.
12. The resignation of F. R. Clarke superintendent of the Vitre St. Refuge.

The only satisfaction received by the delegation was:—

Firstly, recognition of the grievance committee which was referred to Mr. A. Chevalier, Chairman of the Advisory Relief Board, for further consideration of complaints.

Secondly, "A promise that within five days, improvements would be made at Vitre street."

Neither of these promises have been kept. Mr. Chevalier who was written for an interview with the grievance committee of our organization did not even bother to reply to the letter. When, nevertheless, the committee went on Monday, February 13, to interview him they were met by police, who prevented any approach to Mr. Chevalier.

The promised improvement in Vitre street were conspicuous by their absence.

## La police arrête 2 autres instigateurs

*Le Canada*

A la suite de la bagarre sur-  
venue mercredi au refuge  
de la rue Vitré 1933  
*18 fev.*

Poursuivant leur enquête sur la bagarre survenue mercredi après-midi, vers quatre heures, au refuge du Montreal Relief Committee, situé 756 ouest, rue Vitré, les membres de l'escouade préposée aux communistes ont mis en état d'arrestation de bonne heure, hier soir, deux individus accusés d'avoir été parmi les instigateurs de cette bagarre.

Les accusés sont William James, âgé de 31 ans, et Robert Weir, âgé de 26 ans, tous deux sans domicile fixe. Conduits aux quartiers généraux de la police, ils comparaitront ce matin, en Cour de Police, sous les accusations d'avoir prononcé des paroles séditieuses et d'avoir fait partie d'une conspiration séditieuse.

L'arrestation a été opérée par l'inspecteur Arthur Maranda, le lieutenant Ennis et les constables Mario, Laroche, Caron et Roy, à la suite d'un mandat d'amener émis contre les deux prisonniers.

Trois arrestations, on se rappelle, avaient été opérées mercredi après-midi, lors de la bagarre survenue au refuge du Montreal Relief Committee, et au cours de laquelle plus de \$250 de dégâts avaient été causés par les quelques cents chômeurs qui se trouvaient dans la salle à manger du refuge. Weir et James, au dire de la police, étaient parmi les instigateurs de cette échauffourée, mais ils s'étaient enfuis avant l'arrivée des constables et, n'ayant pas été arrêtés sur les lieux, des mandats d'amener durent être pris contre eux.

James et Weir ont été arrêtés hier soir, vers cinq heures, au Montreal Unemployed Council, situé 1165, rue DeBullion, une affiliation, au dire de la police, de la Young Communist League.

## TAKING CATHOLICS AWAY FROM REFUGE

Old Reform School to Be  
Turned Over by City to  
Accommodate Them

25 fév. — 1933

All Catholics are to be withdrawn from Vitro street refuge and will be housed and fed in the old Reform School, Demontigny street at Berril, which the city will turn over to the St. Vincent de Paul Society, or to the organization designed to operate the new refuge.

The Executive Committee yesterday agreed to open the building free for this purpose, and Ald. A. A. DesRoches announced that the step was being taken at the request of Canon A. Harbour of the advisory commission of unemployment relief. Official reasons for the move are that overcrowding in the Vitro street refuge will be cut down.

VOIR AUSSI: VIGER, Avenue R 3886.2  
(755 à 761 ouest)